Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Nikolaï Vassilievitch Gogol

LES VEILLÉES DU HAMEAU PRÈS DE DIKANKA

TOME I

(1831)

Table des matières

GOGOL

ET LES VEILLÉES DU HAMEAU

I

« Tous, nous sommes sortis de la Capote de *Gogol* » disait Dostoïevski, et la remarque s'appliquait si justement à lui-même que les premières œuvres du *Nouveau Gogol*, ainsi que le baptisait un fameux critique russe, semblent écrites par un Gogol ressuscité, ressurgi de ses cendres.

Les écrivains de l'école gogolienne jouissent depuis longtemps déjà d'une renommée mondiale, alors que Gogol lui-même est jusqu'à présent trop peu connu hors de sa patrie. Je dis bien *jusqu'à présent,* parce que cet auteur est fatalement appelé à susciter un intérêt plus grand. En effet, la personnalité dramatique de Gogol, tissée de contradictions d'une finesse extrême, et son talent, si fertile également en contrastes, sont tels qu'il suffit d'aborder Gogol pour ne plus pouvoir s'en détacher, l'oublier, le bannir de ses pensées ; et l'on ne cesse plus de rire avec lui de cette allégresse lumineuse qui lui est propre, de froncer les sourcils devant ses grimaces, de verser ces mêmes larmes qu'il qualifiait de *jamais vues en ce monde* et de partager ses tortures et sa peine.

Or, la curiosité à l'égard de Gogol, chef de toute l'école réaliste russe, devra se manifester, dès que l'on commencera à connaître réellement la littérature de son pays. Dès maintenant, l'on entend citer de plus en plus fréquemment son nom, bien qu'encore vide de toute sa substance, son nom toujours étranger, et pour l'heure incompréhensible. L'énigme de Gogol reste à poser, et le lecteur occidental ne se doute pas pour l'instant que Gogol est peut-être bien l'un des génies les plus grands de la Russie, sinon de l'univers entier.

Créateur du réalisme russe, illustre fondateur, avec Pouchkine, de la nouvelle littérature russe... On imagine

aussitôt une carrière d'écrivain longue et prospère, marchant de pair avec la stabilisation de la vie nationale, des normes sociales, avec cette peinture sereinement objective de la *Russie gogolienne* – l'expression est d'usage courant. Fut-elle longue, cette carrière ? Gogol a vécu en tout et pour tout quarante-trois ans, et en tant qu'écrivain, au sens strict du mot, infiniment moins, de sept à huit ans. Les manuels de littérature mentionnent ces dates extrêmes de sa biographie : 1809, date de sa naissance, dans un petit hameau de la région de Poltava, et 1852, année de sa fin douloureuse à Moscou, combustion lente au début, puis à plein feu. Mais ces bornes, 1809-1852, se sont trouvées trop écartées encore pour limiter son activité d'écrivain. Avant 1829, Gogol se préparait surtout (uniquement en imagination, cela va de soi) à devenir un grand homme d'État, une sorte de Messie russe, et ce n'est qu'à cette date – il avait donc effectivement vingt ans – qu'il prit la plume. À partir de 1837, il mena une lutte acharnée, exténuante et sans espoir, double lutte, à la fois *contre* son talent qui ne consentait pas à se plier aux fins qu'il lui assignait, et *pour* ce talent, impuissant à se manifester, asphyxié au milieu de toutes les contradictions où cette âme maladive sombrait chaque jour davantage.

Ces contradictions avaient de tout temps existé chez lui, dès les années de la petite enfance et constituaient une partie intégrante de sa nature. Il mariait une certaine étroitesse d'esprit à une pensée de flamme, prompte aux essors ; une gaîté insouciante, puérile, l'aptitude à rire et à faire rire les autres alternaient avec des accès d'une « mélancolie noire » de l'espèce la plus cruelle, meurtrière de sa vie et de son âme. Le solide sens pratique, la sagacité de l'homme retors et intéressé faisaient très bon ménage avec une propension illimitée à bâtir des châteaux en Espagne ; la folie des grandeurs, la confiance en soi, comme en une sorte d'être à part, élu de Dieu, une superbe diabolique cédaient brusquement la place à un mépris de soi-même, à une humilité, excessifs au même degré. Sur ce dernier point du reste il n'y avait pas de contradiction particulière ; en réalité,

l'humilité de Gogol était « *plutôt de l'orgueil* », et procédait de l'orgueil. Il se faisait de lui-même une si haute idée, il exigeait de lui, en tant qu'élu de Dieu, des qualités tellement élevées que son être *réel* n'arrivait pas à s'en contenter, et qu'il s'estimait en somme indigne de soi.

Des contradictions écartelèrent également Gogol écrivain. Innombrables, mais d'une nature spéciale, dégénérant par la suite en manies d'ordre psychique, elles se ramenaient essentiellement à ce fait, qu'aspirant au bien et à la perfection, rêvant de beauté céleste, sans tache, il ne voyait rien que groins de porcs et gueules grimaçantes. Dans de pareilles conditions, il était difficile de décrire autre chose que *groins et hures*. Or Gogol aurait voulu, aurait passionnément souhaité, et ce vain désir le mettait au supplice, être un tout autre écrivain, devenir cet *homme de lettres fortuné*, qui « outre les caractères ennuyeux, déplaisants, saisissants de par la tristesse de leur réalité, aborde aussi des caractères représentant tout ce qu'il y a de digne dans la personne humaine…

» Battant des mains, tous se précipitent à sa suite et se ruent derrière son char de triomphateur. Il n'a point d'égal au monde : il est Dieu. »

Et tout de suite, parlant de lui-même il ajoute :

« Tout autre est le lot de l'écrivain. Celui-là fait surgir et rend palpables des visions qui défilent constamment sous ses yeux, mais échappent à l'indifférent ; s'enfonce dans le bourbier infect et bouleversant, des bagatelles stupides qui alourdissent notre existence ; sonde les arcanes des caractères distants et froids, cousus de pièces et de lambeaux, des caractères gris et quotidiens qui encombrent notre voie commune. Pour tout dire, l'écrivain ressemble à un sculpteur inexorable qui taillerait nos vices dans la pierre, d'une main ferme, en bas-relief, et les rendrait évidents à tous.

» Longtemps encore, docile au commandement d'une autorité qui m'échappe, il me faudra donner la main à ces héros étranges, scruter l'univers immense de la vie emportée dans un tourbillon, l'observer à travers un rire que je découvre à tous et des larmes que je cache... »

Aux approches de 1840, Gogol, s'imagine qu'il est encore loin, ce temps, mais croit qu'il finira par éclore, ce temps où « le redoutable ouragan de l'inspiration jaillit d'une source différente, naît d'une tête environnée d'une terreur panique et d'éclairs, le temps où l'on pressent dans un frémissement inquiet le majestueux tonnerre des paroles nouvelles. »

D'année en année, Gogol ressent avec une urgence croissante le besoin mystique de *paroles* nouvelles, et d'autres images, le besoin d'une profonde beauté intérieure. Il attend, espère, prie, adjure, le tout en pure perte : le don s'octroie, mais ne s'arrache pas de force. Et son propre don, son véritable talent, Gogol l'enfouit dans la terre.

Le premier réaliste authentique de la Russie, créateur de l'école réaliste russe... Il est facile de se présenter un peintre réaliste, assis devant son chevalet, quelque part à l'orée d'un bois et s'attachant à dessiner, à copier chaque courbe d'un pétale sur un arbre. Il est tout aussi facile de se faire une idée de l'écrivain réaliste inscrivant sur son calepin, ou dans sa mémoire (tel fut, plus tard, le procédé de Tourgueniev) l'expression du regard, les sourires, le visage des passants qu'il croise, leurs gestes, leurs paroles, leurs actes, en s'efforçant de pénétrer dans les arcanes de leur mécanisme moral, puis de reproduire le tout dans son œuvre, peinture artistique de la vie. Facile enfin de se figurer l'écrivain copiant de la sorte son modèle... Comme il ressemble peu, cet écrivain imaginaire, à Gogol, auteur réaliste aussi, mais pas observateur calme et

impartial, mais bien un rêveur *imaginiste* qui combine divers éléments, mais ne peint pas d'après nature.

Paradoxe encore plus fort – tout en lui est paradoxal et contradictoire – ce réaliste craint comme le feu le réalisme dans l'art. Pour écrire, il fuit, aussi loin que possible de son modèle, et sa fuite est consciente, il n'agit point à l'instar du poète décrit par Pouchkine qui, *sauvage et ténébreux, plein de sons et de trouble, va chercher refuge au bord des vagues désertes, dans les bois bruissants.* Tout effet réaliste, par trop réaliste, lui paraît un sacrilège, un pas en dehors des frontières de l'art. Ainsi dans la nouvelle *le Portrait,* un peintre sans fortune achète un tableau ancien chez un marchand de bric-à-brac :

« C'était un vieillard au teint bronzé, aux pommettes saillantes, l'air souffrant de consomption. Il semblait que ses traits avaient été fixés au moment précis d'un réflexe convulsif et ils n'évoquaient point une force nordique. Le Midi brasillant restait empreint sur ce visage. Le personnage était drapé d'un ample costume oriental... Ses yeux surtout étaient extraordinaires. »

Le peintre emporta le tableau chez lui « et soudain un frisson le saisit et il pâlit. Se détachant de la toile posée verticalement, le visage de quelqu'un, tordu par une convulsion le toisait ; deux regards terribles étaient directement braqués sur lui...

» Il se mit en devoir d'examiner la peinture de près et de la nettoyer... Le visage entier était presque rendu à la vie et les yeux le scrutaient d'une telle façon qu'il finit par sursauter et, rompant de quelques pas, il murmura d'une voix qui trahissait la stupeur :

– Il regarde, il regarde avec des yeux humains.

»... Ceci n'était déjà plus de l'art : ceci allait jusqu'à détruire l'harmonie du portrait lui-même ; c'étaient des yeux humains ! On pouvait les croire arrachés à un être vivant pour être placés ici. Dès lors, il n'était plus question de cette jouissance élevée qui vous envahit entièrement l'âme à l'examen de l'œuvre d'un artiste, quelque affreux que puisse être l'objet choisi pour modèle. On éprouvait ici on ne sait quelle sensation morbide, angoissante.

– D'où cela vient-il ? se demanda malgré lui le peintre, car enfin, nous avons pourtant affaire ici à quelque chose pris d'après nature, une nature vivante ; d'où vient dès lors ce sentiment étrange et désagréable à la fois ? Serait-ce que l'imitation servile, à la lettre, est déjà en soi un délit, et semble un cri, rien qu'un cri, un son sans harmonie ? Ou bien est-ce qu'en s'attaquant au sujet, sans la moindre passion, avec une totale indifférence, en dehors de toute sympathie avec lui, il se présentera inévitablement dans son unique et affreuse réalité, sans l'auréole d'une certaine pensée inaccessible aux sens, mais voilée sous chaque détail, il se présentera avec ce réalisme qui se découvre à celui qui, désireux de concevoir le secret d'un parfait animal humain, s'arme d'un scalpel pour le disséquer jusqu'aux entrailles et n'a plus sous les yeux qu'un homme répugnant ? »

Ses contes et nouvelles de Petite-Russie, Gogol les écrivit à Saint-Pétersbourg, loin de son Ukraine natale et moins encore d'après ses propres souvenirs que d'après des matériaux que lui aurait communiqués sa mère. C'est à Pétersbourg aussi que fut créée la comédie immortelle, *le Revizor*, satire de la province russe que Gogol ne connaissait pas du tout et ne pouvait d'ailleurs connaître, pour la raison qu'il n'y a jamais vécu. C'est dans cette même capitale qu'il commença aussi les *Âmes Mortes*, épopée grandiose – du moins d'après le dessein – de la province russe. Commencée à Pétersbourg, à l'époque où le génie de l'auteur atteignait son plein épanouissement, la création de l'œuvre se poursuivit dans le « *beau lointain* ».

Gogol passa en effet les quinze dernières années de sa vie à l'étranger, le plus souvent à Rome, et considérait qu'il lui fallait de toute nécessité vivre hors de Russie pour écrire sur son pays. Seuls, les contes et nouvelles pétersbourgeois – *La Capote* en tête – ont été écrits sur place, avec pour thème l'existence quotidienne des petits fonctionnaires que l'auteur eut réellement l'occasion d'observer.

Dans de telles conditions, comment se fait-il que ce rêveur qui, selon le mot qu'il a maintes fois répété, ne pouvait décrire que ce qui existait en lui, et qui éprouvait la nécessité *d'imaginer* (et non de *voir !)* les qualités à quelque catégorie qu'elles appartinssent, ait pu donner naissance à un *écrivain réaliste ?* C'est ce qu'il fut pourtant et il se trouve que ces critiques qui lui donnèrent ce titre, en prenant la Russie de son imagination pour la Russie authentique du temps de Nicolas Ier et antérieure à l'abolition du servage, ont donné par hasard dans le mille. Ils se sont trompés bien sûr, en recevant le grossissement des couleurs, l'exagération, la manie de stéréotyper, une création synthétique pour un portrait exact, pour une épreuve photographique. Mais s'ils se sont trompés tous, non seulement ceux qui vinrent bien après lui, mais aussi ses contemporains, il faut donc qu'il ait été un écrivain réaliste. Et qui donc ne trompa-t-il pas par son réalisme, lui qui souffrait tant de la façon excessive dont il calomniait la Russie ! Même un esprit réaliste aussi sobre ou aussi peu enclin à se laisser duper par des faux-semblants artistiques que l'empereur Nicolas Ier quitta, l'air sombre, le théâtre après la première représentation du *Revizor* en disant :

« Chacun en a pris pour son grade, mais le plus soigné c'est encore moi ! »

Gogol a pu donner le change même à Pouchkine, et l'on n'ira tout de même pas prétendre que Pouchkine ne connaissait pas sa Russie ! Y avait-il quelque chose en ce pays de caché pour

Pouchkine ? Quelqu'un pouvait-il découvrir en Russie quoi que ce fût ignoré de ce grand poète ? Il n'en est pas moins vrai qu'après la lecture par Gogol des premiers chapitres des *Âmes Mortes*, Pouchkine tomba dans une songerie amère et s'écria :

« Dieu, comme elle est triste, notre Russie ! »

L'exclamation stupéfia l'auteur qui, rapportant l'impression produite sur Pouchkine ajouta cette observation :

« Pouchkine, si parfaitement au courant des choses russes, n'avait pas remarqué que tout cela n'était qu'une caricature, fruit de mon imagination. »

L'illusion de la réalité exacte et rendue avec précision ne découlait pas tant du sujet même de la peinture, c'est-à-dire la vie réelle et quotidienne, que de la méthode, du procédé de la description : une manière réaliste de reproduire minutieusement des détails connus de tous, et en tout cas d'une vérité authentique et indiscutable.

« On s'est livré à bien des commentaires sur mon compte, écrivait Gogol, on a analysé certains côtés de ma personnalité, mais on n'a point défini ce qu'il y a d'essentiel en moi. Pouchkine est le seul à l'avoir flairé. Il m'a dit de tout temps que pas un écrivain n'a possédé ce don d'étaler si nettement la trivialité de la vie, de savoir souligner avec une telle vigueur la platitude de l'homme moyen, de telle façon que ces menus riens qui d'ordinaire échappent à la vue, sautent brusquement et avec un relief énorme aux yeux de tous. Voilà ma faculté principale, qui n'appartient qu'à moi seul, et qui de fait manque aux autres écrivains. »

Gogol dessine avec tant de netteté géniale tous les détails les plus insignifiants, sculpte avec une telle perfection l'image créée par son imagination, qu'elle provoque l'illusion complète

de la réalité, – si même elle ne paraît pas plus réelle que nature, parce que dans ce faux-semblant se trouvent soulignés ces menus détails de l'existence courante qui *d'ordinaire échappent à la vue*. Voilà pourquoi, quelle qu'ait été dans ses œuvres la part de charge, d'imagination pure, d'invention, de la propension à stéréotyper, Gogol, avec son procédé *réaliste d'écriture* (et c'est bien là l'unique chose à compter comme « école » en matière d'art) est comme la souche de cette tendance psychologico-réaliste dans la littérature russe, dont les meilleurs représentants ont été Tolstoï et Dostoïevski.

Si courte qu'ait été l'activité créatrice de Gogol, elle se divise en trois périodes :

Période lyrique et romantique, ou période petite-russienne, avec les *Veillées du hameau près de Dikanka* (et partiellement *Mirgorod*).

Période pouchkinienne et réaliste avec *Mirgorod*, les nouvelles, le *Revizor*, et le premier tome des *Âmes Mortes*.

Période de mysticisme religieux, où le talent décline, période qui vit les essais d'achèvement des *Âmes Mortes*, période des *Extraits choisis de la Correspondance avec mes amis, des Réflexions sur la célébration du culte divin*, etc.

À proprement parler, cette dernière phase est en marge de la littérature artistique et représente bien moins d'intérêt en soi que d'utilité pour la compréhension de la tragédie morale de Gogol en tant qu'écrivain et en tant qu'homme.

La période centrale, pendant laquelle s'est le mieux révélée la maîtrise de son talent littéraire et qui offre le plus d'importance est la période pouchkinienne et réaliste. Nous la qualifions de pouchkinienne parce qu'elle se trouve en étroite liaison avec Pouchkine, si étroite même que l'on est parfois

tenté de croire que ce poète ne s'est pas borné à guider Gogol en lui indiquant cette route *gogolienne* qu'il a suivie – et dont il commença à s'écarter tout de suite après la mort du grand lyrique, – qu'il ne s'est pas contenté de déterminer le caractère de son talent, mais bien qu'il a en quelque sorte *créé* Gogol.

Selon ses propres dires, Gogol faillit abandonner le métier littéraire après les *Veillées*, mais comme il l'a raconté :

« ... Pouchkine me contraignit à considérer la chose d'un œil sérieux. Il y avait déjà longtemps qu'il me poussait à m'attaquer à un ouvrage de longue haleine, si bien qu'un beau jour, après que je lui eusse donné lecture d'une brève esquisse de courtes scènes, il me dit :

– Avec une telle aptitude à deviner l'être humain et à l'exhiber brusquement en quelques traits comme s'il était vivant, avec un pareil don, comment ne pas mettre en chantier une œuvre d'importance ? C'est tout simplement un péché !

» Et pour conclure, il me livra un sujet qu'il avait personnellement choisi, et dont il voulait lui-même tirer quelque chose dans le genre d'un poème, et qu'il n'aurait point consenti, comme il le disait, à céder à nul autre qu'à moi. C'était le sujet des *Âmes Mortes*. (L'idée du *Revizor* lui appartient également.) »

Ce n'est pas uniquement l'idée du *Revizor* qui revient à Pouchkine, celui-ci mit au point avec Gogol le plan de la comédie. En se bornant à dire que Pouchkine donna à Gogol le simple sujet des *Âmes Mortes*, on resterait également en deçà de la vérité ; il ressort nettement des phrases suivantes de Gogol que l'illustre ami indiqua en outre la façon de traiter ce thème :

« Pouchkine estime que le sujet des *Âmes Mortes* est excellent pour moi, du fait qu'il me laisse toute liberté de

parcourir avec mon héros la Russie d'un bout à l'autre, et d'en tirer une multitude de personnages des plus variés. »

Les deux œuvres capitales de Gogol, celles qui lui assurent le droit à l'immortalité – le *Revizor* et les *Âmes Mortes* – sont liées au nom de Pouchkine. Se rattache également à l'influence pouchkinienne la troisième de ses œuvres par rang d'importance, *la Capote*, nouvelle dont procède la tendance humanitaire et réaliste de la littérature russe.

Jusqu'à un certain point, Akaki Akakiévitch, le pauvre fonctionnaire peu favorisé de Dieu et encore plus maltraité par ses semblables, qui ne vit que dans l'espoir de se payer une capote neuve, a été inspiré par la nouvelle pétersbourgeoise de Pouchkine, le Cavalier de Bronze, où se rencontre pareillement un homme de rien, Eugène, que seul aide à végéter le souvenir de sa fiancée, de sa Parachka. Le destin brise le rêve de ces deux êtres, en sorte que la vie perd tout sens à leurs yeux, et leur esprit borné ne résiste pas au choc. Mais chez Pouchkine, cet Eugène, bien que les cochers le cinglent à coups de fouet, et que de méchants enfants lui lancent des cailloux, n'éveille pas autant de compassion qu'Akaki Akakiévitch, prototype de tous ces *offensés et humiliés*, revendiquant leur place au soleil, au même titre que le reste des mortels. Ce n'est pas sans raison qu'un jeune homme, s'étant avisé de se joindre à ses camarades pour se moquer d'Akaki Akakiévitch :

« ... longtemps par la suite, au milieu même des plus folles minutes, se remémorait un pauvre hère bas sur jambes, au front dégarni de cheveux, et qui disait ces mots qui lui allèrent à l'âme :

– Laissez-moi tranquille ! Pourquoi me tourmentez-vous ?

» Et sous ces mots pathétiques d'autres résonnaient en écho : « Je suis ton frère !... »

Enfin, cette période se relie à Pouchkine par cette manière réaliste dont il a été question plus haut et vers laquelle le grand poète russe a indubitablement aiguillé Gogol.

Cette manière réaliste, cette flagellation satirique de la trivialité et de la mesquinerie, ce ton nouveau, le rire à travers les larmes, rire amer et larmes de fiel, rattachent l'une des tendances de *Mirgorod* à la période centrale de l'activité créatrice de Gogol. *(Comment Ivan Ivanovitch se brouilla avec Ivan Nikiforovitch.)* Un autre élément de *Mirgorod (Vii)* apparaît comme une suite immédiate des *Veillées du Hameau près de Dikanka*, autrement dit, une continuation de la première période, la plus lumineuse, et en apparence, la moins mélancolique, la période lyrico-romantique et petite-russienne.

Nous allons nous arrêter à celle-ci, en nous efforçant d'oublier pour un temps à quel point se révèle parfois amère et morne la route de la vie, et « que l'on s'ennuie ici-bas, ami lecteur ! »

II

Quelle ivresse, et quelle splendeur qu'un jour d'été en Petite Russie !

Ainsi débutent les Veillées du Hameau près de Dikanka. Et il y a dans ces récits tant de soleil, de lumière, tant de gai sourire, tant de cascades de rires retentissants, les yeux clairs des jouvencelles aux sourcils noirs et leurs dents d'une blancheur éblouissante y brillent de tant d'éclat, les jeunes gens y font preuve d'une telle audace insouciante et étourdie, et sur toutes choses se répand une telle surabondance de rayons solaires ; qu'il y a donc d'allégresse en cette nature généreuse et en cette vie large !... d'où vient-elle, cette joie débordante ?

À cette question, Gogol en personne nous fournit dans sa *Confession d'un auteur* une réponse qui, comme toujours, n'est pas d'une rigoureuse vérité et ne va pas au fond des choses.

« La raison de cette gaîté que l'on a remarquée dans mes premières compositions parues dans la presse se ramenait à un besoin moral. Sur moi fondaient des accès d'une angoisse dont je ne pouvais moi-même m'expliquer la cause, mais qui peut-être bien avait sa source dans mon état maladif. Pour mon divertissement personnel, je m'offrais l'invention de toutes les choses burlesques que pouvait bien enfanter mon esprit. Je créais de pied en cap des personnages et des caractères comiques, les plaçais dans les situations les plus risibles, sans se mettre le moins du monde martel en tête sur le point de savoir pourquoi cela, à quoi bon, et à qui cela pouvait bien servir. Voilà d'où sont sorties mes premières œuvres qui ont provoqué chez certains un rire aussi insouciant, aussi exempt de

préoccupations que l'avait été le mien, mais qui ont amené d'autres à se demander dans leur perplexité comment de telles folies étaient capables de naître dans la cervelle d'un homme doué de quelque sens commun. Peut-être qu'avec les ans, et avec le besoin de m'offrir des distractions, cette gaîté aurait disparu, y compris, et en même temps qu'elle, ma manie d'écrire. »

Il faudrait donc en déduire que ce sont des accès d'angoisse qui ont fait naître les contes joyeux de Gogol. Mais d'où vient alors qu'ils suscitaient en lui même un *rire insouciant, exempt de préoccupations ?* Que non seulement dans l'adolescence, mais aussi dans la prime enfance, Gogol ait été sujet à des crises *d'humeur noire,* le fait ne laisse place à aucun doute ; cette humeur noire il l'hérita de sa mère, mais ce fut elle aussi qui lui légua cette faculté de *rire sans souci,* cette alternance du rire et des larmes, cet authentique talent qui forçait les autres à rire.

Au surplus, les joyeux récits de Gogol n'avaient point été sa première production littéraire, puisqu'en 1829 avait paru son poème en vers *Hans Kùchelgarten,* œuvre non dépourvue de mérite artistique, ni d'intérêt, ni d'originalité.

Dans *Hans Kùchelgarten* Gogol ne se révéla point un grand artisan de la forme et de la technique poétique, mais son vers est coulant et surtout on n'y rencontre point de ces lieux communs tellement rebattus dans les images ; de même ce poème constitue une combinaison non seulement originale, mais nouvelle à l'époque du lyrisme le plus élevé, le plus romantique et des « *grossièretés bariolées de l'école flamande* ». En l'occurrence, et ce détail prendra une grosse importance pour le Gogol à venir, en dépit du romantisme de la conception générale du sujet et de l'effort à le traiter sur le mode lyrique, ce qui est le mieux venu reste encore la *grossièreté bariolée,* la *méprisable prose,* qui l'emporte sur le lyrisme le plus guindé, trahissant parfois un certain mauvais goût.

Les critiques tombèrent avec un acharnement injuste sur l'œuvre du débutant qui pourtant témoignait indiscutablement d'un grand talent, et ils en firent de telles gorges chaudes que l'auteur gonflé d'amour-propre se mit à racheter dans toutes les librairies les exemplaires de son poème et à les jeter au feu – préfigurant ainsi le futur Gogol livrant aux flammes le second tome des *Âmes Mortes* – mais renonça pour toujours aux vers.

Il lui était facile de détruire les exemplaires parus, mais impossible de pratiquer dans son âme la même opération sur une œuvre sortie de son génie. *Hans Kùchelgarten* apparaît donc dans la carrière littéraire de Gogol comme un facteur littéraire déterminant les deux faces de sa production, le côté lyrique, et le côté burlesque et réaliste, la *poésie* et la *prose,* poésie tout de même malgré la renonciation aux vers. Ces deux côtés de son talent ressortent avec un relief saisissant dans les *Veillées du Hameau près de Dikanka* (nous verrons tout à l'heure pour quelle raison le lyrisme y prédomine), mais on peut aussi constater leur présence dans les *Âmes Mortes* où se rencontre une telle abondance de digressions.

Bien que Gogol rappelle à chaque instant qu'il n'a embrassé que fortuitement le métier littéraire (il rêvait davantage de faire carrière dans l'administration), il ne s'agit point là, bien entendu, d'un pur hasard, mais bien d'une nécessité intime, d'une fatalité, car si ce besoin n'avait point existé, il ne se serait pas attelé en 1830 à la composition des *Veillées du Hameau près de Dikanka* tout de suite après la chute verticale de *Hans Kùchelgarten.*

Comment lui est venue l'idée d'écrire justement ces *Veillées,* ces lumineux et joyeux récits de Petite Russie ?

Tout d'abord, en fin matois, en esprit éminemment pratique (de tout temps il affecta d'être l'homme « détaché des

choses de ce monde », mais tout en jouant ce rôle il s'entendait merveilleusement à arranger ses affaires et à forcer autrui à les mener à bien pour lui), Gogol nota cet intérêt pour la Petite Russie qui naissait alors à Saint-Pétersbourg *(Tout le monde s'intéresse tellement ici à tout ce qui touche à la Petite Russie,* écrivait-il à sa mère), intérêt que venait encore réchauffer les nouvelles ukrainiennes de Nariéjny, Kotliarevsky et autres qui ont exercé une importance considérable sur le Gogol des *Veillées du Hameau* et même sur l'auteur de *Mirgorod*. Aussi bien, le mobile capital fut peut-être la nostalgie qu'il éprouvait pour son pays ensoleillé et les mélancoliques souvenances de l'Ukraine qui l'assaillaient dans ce Pétersbourg froid, gris, où il avait été de surcroît si fraîchement accueilli.

Autant lui pesaient jadis, à son village, comme au lycée de Niéjine où *il avait appris n'importe quoi n'importe comment*, la terne monotonie et l'intolérable ennui de l'existence quotidienne en Petite Russie, alors qu'il soupirait ardemment après ce brillant Pétersbourg que ses rêveries lui dépeignaient comme une terre promise, un paradis à la félicité exclusive, autant, après son amère déception de Pétersbourg, il languissait passionnément après sa Petite Russie, et il l'idéalisait dans des rêvasseries tournant parfois à l'hallucination. Son *beau lointain* s'illuminait devant lui de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et avec un enthousiasme exagéré (le sens de la mesure faisait en général défaut à Gogol), provoquait la nostalgie lyrique de l'inaccessible. Plus elle est loin de lui, moins abordable elle est, cette nature méridionale, et plus elle acquiert d'attrait à ses yeux ; il cherche alors à la rendre dans ses *Veillées du hameau* encore plus belle qu'elle ne lui apparaît et plus nettement aussi la mélancolie perce dans ces joyeux récits.

À la dualité du tempérament de Gogol – idéalisme mystique et sens pratique, – à la qualité de son talent – lyrisme et réalisme comique – correspond le dualisme des tendances dans les *Veillées du hameau près de Dikanka*, tendance

romantique et tendance réaliste. Le romantisme trouvait son aliment dans ses croyances, ses rêveries et ses livres, comme dans les contes, traditions, légendes, chansons que, sur demande de son favori, sa mère lui envoyait à profusion. Sans l'appoint de ces matériaux, les *Veillées* n'auraient pu venir au monde. D'autre part, le réalisme se nourrissait des observations faites par l'auteur dans la région de Poltava et à Niéjine avant le départ pour Pétersbourg en 1829, observations demeurées dans sa mémoire et que son imagination aurait déformées en caricatures.

Le romantisme, l'idéalisation et le lyrisme prédominent dans la description des paysages et de la jeune génération : gars et jouvencelles. Les garçons ont bien été idéalisés par Gogol, mais sous un coloris assez pâle par comparaison avec leurs camarades de l'autre sexe. En revanche, ses jeunes filles aux sourcils noirs et au corsage bien meublé sont si parfaites, si appétissantes que ni livres, ni chansons, ni souvenirs n'auraient suffi à leur prêter vie. De fait, elles apparaissent toutes comme la personnification de cette idée, douce et torturante à la fois, que Gogol se faisait de la femme, rêve dont il brûlait des années d'études au lycée et qu'il ne lui fut jamais donné de réaliser dans l'existence, (la femme cessa bientôt de compter dans la vie privée de Gogol et après *Mirgorod,* elle disparut même de ses œuvres).

Les représentants de la génération plus âgée sont peints d'une manière toute différente, non seulement dans le coloris et les contours de leur silhouette ; c'est ici que prédomine le burlesque réaliste et que triomphe l'auteur réaliste que deviendra Gogol.

Dans ce folklore fantastique, parmi les légendes populaires qui ont servi de cadre et de sujet à toutes les *Veillées,* le récit *Ivan Schponka et sa tante* occupe une place tout à fait à part. Il ne repose sur aucune espèce de légende populaire, on n'y trouve

aucun élément fantastique, nulle trace de diablerie, on n'y rencontre aucune de ces jolies Hannahs et Oksanas, aucun de ces lurons petits-russiens d'opéra-comique, pas un écho non plus de chansons sonores ni de ces tonitruants éclats de rire sans souci. Le ton de *Schponka,* et le type même du héros, dont procédera le Podkoliéssine de la *Noce* et le Tientiénikov du second tome des *Âmes Mortes,* l'écriture, tout est absolument différent, et se rattache plutôt aux nouvelles de *Mirgorod* et aux *Âmes Mortes.* Il me semble que ce fut précisément dans ce récit que Pouchkine devina en Gogol la faculté de créer un personnage par petites touches fines, presque imperceptibles et de le rendre vivant des pieds à la tête.

La première partie des *Veillées* parut en 1831 la seconde en 1832. Elles connurent un immense succès et d'un seul coup Gogol devint un auteur en vue, pour un certain temps il eut en lui-même une confiance absolument aveugle, sa folie des grandeurs s'accentua encore davantage.

Le succès des contes *petits-russiens* eut pour effet de développer chez Gogol la propension à traiter des sujets similaires et l'idée lui vint de composer *Mirgorod,* considéré comme suite aux *Veillées.* L'ouvrage parut en 1835 et l'écrivain, misant sur la curiosité éveillée dans le public par l'œuvre initiale le rattacha aux *Veillées* en lui donnant pour sous-titre, *Nouvelles servant de suite aux Veillées du hameau près de Dikanka.* Mais en fait, si l'on excepte *Vii,* où cependant l'élément romantique et fantastique se fond avec le côté réaliste, bien mieux que dans *l'Effroyable vengeance,* légende de la même veine comprise dans les *Veillées*, le recueil de *Mirgorod* ne saurait être considéré comme une suite du premier ouvrage, avec lequel il n'a de commun que le coloris local, et le lieu de l'action, soit la Petite-Russie. Dans la période comprise entre 1832 et 1835, il s'était fait tant de changements dans les préoccupations de Gogol, dans sa manière d'écrire – parallèlement à *Mirgorod* il travaillait aux « nouvelles

pétersbourgeoises » et à ses comédies, – et sa route avait tellement bifurqué en matière de créations qu'il ne pouvait plus être question d'une suite aux *Veillées*.

Au cours de ces années, il faisait des conférences d'histoire, se laissait emballer par des perspectives historiques grandioses. Mais il manquait des connaissances et de la persévérance indispensables à la réalisation de plans d'une pareille envergure, et la seule chose qu'il menât à bien dans cet ordre d'idées et qu'il réussît complètement, fut une nouvelle historique, située à l'époque de la lutte entre la Pologne et l'Ukraine, lutte dont l'enjeu était la religion et la nationalité, ce *Tarass Boulba* qui occupe une place tout à fait à part dans l'œuvre de Gogol.

Abstraction faite du thème épique de ce récit, la première partie de *Mirgorod* comprend une nouvelle intitulée *Campagnards à l'ancienne mode*. Il s'agit bien d'une nouvelle et non plus d'un conte ou légende, – c'est là le principal trait de différence entre *Mirgorod*, et les *Veillées*. D'année en année, Gogol tend désormais à approfondir et à développer ce genre, cependant que la forme chez lui se complique et se perfectionne. Dans les *Campagnards à l'ancienne mode* Gogol se plaît à conter au ralenti, en s'arrêtant longuement sur des descriptions à la fois lyriques et réalistes, fines comme un travail de dentellière, et surabondant en menus détails, la vie et la mort d'un vieux couple, Philémon et Baucis de Petite-Russie, en usant magistralement du procédé, plus tard développé par Léon Tolstoï, et qui consiste à rendre un état d'âme en accumulant les détails extérieurs les plus dérisoires.

La composition de la dernière nouvelle du recueil Mirgorod, *Comment Ivan Ivanovitch se brouilla avec Ivan Nikiforovitch*, a de toute évidence été influencée par le roman petit-russien de Nariéjny, *Les deux Ivans, ou la manie des procès*. Gogol l'avait conçue comme une anecdote très comique,

et il est clair qu'il se proposait de rappeler la note comique des *Veillées*. Il donna bien une peinture caricaturale (ici, le comique repose sur des contrastes et des oppositions inattendus) de deux amis devenus des ennemis, mais il ne soutint pas cette note jusqu'au bout, et écrivit une nouvelle chagrine et affligeante sur la mesquinerie humaine, en sorte que le ton de ce récit aboutit à cet accord final : « Que l'on s'ennuie ici-bas, ami lecteur ! ».

Mais ici nous sortons des limites de la période ces premiers récits et nouvelles, après quoi s'ouvre la phase la plus mûre et la plus parfaite de l'œuvre de Gogol.

M. HOFMANN

PRÉAMBULE

« En voilà bien d'une autre ! *Veillées du hameau près de Dikanka ?* Quelles sont donc ces veillées lancées à travers le monde par un certain apiculteur ? Vertudieu ! comme si l'on n'avait pas écorché assez d'oies pour faire des plumes, ni transmué suffisamment de chiffons en papier ! Comme s'il y avait trop peu d'olibrius, de n'importe quelle condition ou rang social, à se maculer les doigts avec de l'encre. Faut-il encore que cet apiculteur cède à la tentation de marcher sur leurs brisées ? Vraiment, les imprimés ont pullulé à un point que l'on devra se mettre martel en tête pour découvrir les marchandises que ce papier pourrait bien envelopper ! »

Je sais, je sais... il y a un mois que mes pressentiments me soufflent toutes ces phrases. Que l'un de mes pareils, je vous dis, qu'un villageois se hasarde en effet hors de son petit trou pour lorgner le reste du monde, oh ! bonnes gens !... cela revient absolument à se fourvoyer, comme il arrive parfois, dans les appartements d'un grand seigneur où chacun vous barre le passage et commence à se moquer de vous. Passe encore si ce n'était que la valetaille la plus gourmée, mais non !... n'importe quel galopin en guenilles – du premier coup d'œil, un rien du tout ! – d'ordinaire confiné dans l'arrière-cour, se mêle, lui aussi, de vous turlupiner, et, les voilà qui se mettent de toutes parts à taper du pied :

– Où vas-tu ? où te fourres-tu ? qu'est-ce qu'il te faut ? Déguerpis, rustre, fiche le camp !...

Je vous dirais que... Bah ! trêve de mots ! Il me serait plus commode de me faire voiturer deux fois l'an à Mirgorod où ni le juge au tribunal de district, ni le vénérable curé ne m'ont vu

depuis cinq printemps, que de me présenter dans ce grand monde. Or, puisque tu y as paru, mon cher, pleure ou garde l'œil sec, mais rends compte de ton action !

Chez nous, chers lecteurs... (soit dit sans vous offenser, car peut-être en voudrez-vous à l'apiculteur de vous parler à la bonne franquette, comme s'il s'adressait au premier venu de ses parents par alliance ou de ses intimes...) chez nous donc, cette coutume s'est établie depuis des temps immémoriaux dans nos villages : aussitôt finis les travaux des champs, le paysan se hisse sur son poêle pour s'y reposer tout l'hiver, et ceux de mon état abritent leurs abeilles dans un sous-sol sans lumière. Une fois que l'on n'aperçoit plus de cigognes dans les nuées, ni de poires sur les branches, dès les premières approches du soir, un lumignon point immanquablement quelque part au bout de la rue ; des rires et des chants se propagent au loin, on racle une balalaïka, voire un violon, et de causer en menant tapage... Voilà ce qu'on entend chez nous par *veillées !* Ces veillées ressemblent, révérence parler, à vos bals, sans que l'on puisse dire toutefois que la similitude soit parfaite. Si vous vous rendez au bal, c'est à seule fin de tricoter des jambes et d'étouffer un bâillement au creux de votre main, alors que chez nous les jeunes filles dont la foule s'assemble dans une seule et même chaumine ne s'y présentent pas histoire de danser, mais armées de fuseaux et de peignes à carder. Oh ! pour commencer, elles ont bien l'air de s'affairer, les fuseaux ronflent, les chansons coulent de source et pas une donzelle ne laisse errer de-ci de-là un regard distrait. Mais à peine les gars font-ils irruption dans la chaumière sur les talons du ménétrier, que les cris jaillissent, les folâtreries vont leur train, les danses s'organisent, et il s'y joue des tels tours que ça me gêne d'en parler.

Pourtant, le fin du fin, c'est quand tout le monde se serre étroitement, coude à coude, pour se poser des devinettes, ou simplement pour une longue causerie à bâtons rompus. Seigneur ! que ne conte-t-on pas ? Où donc les vieillards vont-ils

déterrer tout cela ? quelles peurs daignent-ils vous épargner ? Or, nulle part il ne fut peut-être raconté autant de légendes merveilleuses qu'aux soirées de Panko le Rouquin.

Pour quelle raison les villageois m'ont-ils surnommé le Rouquin ? ma parole, je ne saurais le dire. Mes cheveux sont maintenant, ce me semble, plutôt gris que rouges. Mais chez nous, ne m'en veuillez pas de grâce, nous avons cette habitude : que le monde donne un beau jour à un individu un quelconque sobriquet, celui-ci colle au porteur jusqu'à la consommation des siècles.

Il arrivait à d'honnêtes gens de se réunir à la veille d'une grande fête dans la cabane de l'homme aux abeilles et de prendre place autour de la table : pour le coup, prière de prêter attentivement l'oreille ! Il convient d'ajouter que ces personnes étaient loin d'être n'importe qui, ou des rustres vulgaires. Il se pourrait même que leur visite eût honoré tel ou tel, de classe plus élevée qu'un apiculteur.

Ainsi, connaissez-vous, par exemple, Thomas Grigoriévitch, sacristain à l'église de Dikanka ? Ah ! il en a dans la caboche ! Quelles belles histoires il savait dégoiser ! Vous en trouverez deux dans le présent volume. Jamais il ne portait de ces houppelandes de coutil que vous voyez sur le dos de maints sacristains de village ; si vous entriez chez lui, il vous recevait toujours en sarrau de drap fin, nuance purée de patates refroidie, qu'il payait, sauf erreur, six roubles l'aune à Poltava. Quant à ses bottes, nul dans le hameau entier n'aurait osé prétendre qu'elles fleurassent le goudron, car au su de chacun il les oignait d'une graisse d'oie superfine, et telle qu'à mon avis bien des paysans en auraient volontiers usé pour améliorer leur gruau. De même, nul n'avancera que de sa vie il se soit torché le nez à un pan de son sarrau, à la façon de bon nombre de ses collègues. Bien au contraire, il extrayait de son sein un mouchoir blanc, plié soigneusement et ourlé de fil rouge, et une

fois nettoyé ce qu'il fallait, il repliait ce linge jusqu'à le réduire au douzième de sa grandeur, avant de le rentrer.

Quant à un autre de mes visiteurs... eh bien ! c'était un si parfait damoiseau qu'on aurait pu le bombarder de but en blanc magistrat ou greffier. Il lui arrivait de lever un seul doigt, droit devant lui, et alors, l'œil rivé à l'extrémité de ce doigt, le voilà parti à vous en débiter, de ce style fleuri et alambiqué, en usage chez les folliculaires. Souventes fois, on prêtait bien l'oreille un bout de temps, mais la perplexité finissait par avoir raison de vous : dût-on m'assommer, se disait-on, mais je n'y entends goutte ! Un beau jour, Thomas Grigoriévitch lui servit à ce propos un excellent apologue. Il lui conta comment un écolier, apprenant à lire chez un certain sacristain, s'en revint à la maison paternelle et se campa en latiniste consommé, au point d'en avoir oublié notre langue orthodoxe. À tous les mots il collait une désinence en *us ;* chez lui, une bêche devenait *bêchus* et une bonne femme, *bonne femmus !* Il lui advint une fois d'accompagner son père aux champs et, ses yeux tombant sur un râteau, le latiniste demanda à l'auteur de ses jours :

– Papa, comment appelez-vous ça dans votre idiome ?

Or, juste à ce moment, comme il bayait aux corneilles, il posa le pied sur les dents de l'instrument aratoire. Le vieux en était encore à chercher sa réponse, quand, vlan !... le manche, décrivant sa parabole, s'en vint cogner au front l'écolier.

– Maudit râteau, s'écria celui-ci, se prenant le front à deux mains et bondissant en arrière, il tape rudement fort, le diable emporte ce quidam qui l'a produit !

– Ah ! c'est comme ça ? Mais au moins son nom t'est revenu à la mémoire...

Cet apologue n'alla pas du tout à notre homme à la langue tarabiscotée. Il se mit debout, se posta jambes écartées au beau milieu de la chambre, pencha légèrement la tête et fourrant sa main dans la poche arrière de son caftan à pois, il en tira une tabatière ronde, façon laque, frôla du doigts la trogne d'un certain général mahométan qui s'y trouvait peinte, saisit une notable dose de tabac trituré avec de la cendre et des herbes odoriférantes, et porta la prise jusqu'à ses narines d'un mouvement si exactement balancé que le nez aspira au vol la portion entière, sans même effleurer le pouce. Et toujours bouche close, en ce faisant ! Après quoi il plongea la main dans une autre poche pour y pêcher un mouchoir de coton bleu à carreaux, et ce fut seulement alors qu'il grommela à part lui, et encore histoire, ce me semble, de citer un adage :

– Ne jetez pas de perles aux pourceaux !

– Bon ! nous allons avoir une altercation ! me dis-je à la vue de Thomas Grigoriévitch dont les doigts s'arrangeaient déjà pour faire la figue.

Heureusement, ma vieille s'avisa de poser sur la table une galette toute fumante et du beurre. Chacun entra en action et Thomas Grigoriévitch tendit la main vers le plat, sans qu'il fût à présent question de figue, puis, selon l'usage, tous louèrent à l'envi la maîtrise de l'hôtesse.

Il venait encore chez nous un autre conteur – Dieu nous préserve de nous souvenir de lui quand il fait nuit ! – car il nous exhumait des histoires si terrifiantes que les cheveux se dressaient sur nos crânes. J'ai omis à dessein d'en insérer une seule ici ; si j'allais encore épouvanter de braves gens au point que, Dieu me pardonne, ils se mettent à redouter l'apiculteur comme un diable ! Que je survive plutôt, si c'est la volonté divine, jusqu'au nouvel an, pour éditer un second tome et alors il y aura moyen de vous donner la chair de poule avec des

revenants et de ces prodiges qui s'accomplissaient au bon vieux temps dans nos parages orthodoxes. Il se peut que parmi ces choses effrayantes vous découvriez aussi de courtes légendes de l'apiculteur lui-même, de celles qu'il contait à ses petits enfants. Que je trouve seulement des auditeurs ou des lecteurs et ma foi ! il y aura bien dans mon fonds personnel la matière d'une dizaine d'opuscules comme celui-ci, car rien qu'une maudite paresse n'empêche de fouiller dans ma mémoire.

Allons bon !... un peu plus et j'oubliais le principal. Quand vous roulerez, mesdames et messieurs, pour vous rendre chez moi, suivez tout droit la grand'route de Dikanka. Je l'ai reproduite intentionnellement à la page de garde pour vous aider à atteindre notre hameau. Quant à Dikanka, vous en avez suffisamment entendu parler, je l'espère. Inutile de vous dire que les maisons y sont plus propres que n'importe quel terrier d'apiculteur. Pour ce qui est de notre jardin, il n'y a rien à critiquer, car vous chercheriez sans doute en vain son pareil dans votre Pétersbourg. Une fois donc arrivés à Dikanka, vous n'aurez qu'à questionner le premier gamin que vous croiserez, quelque pâtour en chemise pleine de taches, menant ses oies.

– Où donc habite l'apiculteur Panko le Rouquin ?

– Mais là-bas, tenez ! vous répondra-t-il, en pointant le doigt, et pour peu que vous le désiriez, il vous conduira jusqu'au hameau.

Prière toutefois de ne pas trop muser, ni de vous rengorger outre mesure, comme on dit, parce que nos chemins vicinaux ne sont pas aussi plans que les voies qui mènent à vos manoirs. Il y a trois ans, à son retour de Dikanka, Thomas Grigoriévitch a dû tâter d'une fondrière avec sa charrette neuve et sa jument baie, bien qu'il conduisît lui-même et que de temps à autre il chaussât par-dessus ses propres yeux une paire supplémentaire, acquise de son bel argent.

Mais en revanche, à peine serez-vous des nôtres, nous vous servirons des pastèques d'une telle qualité que peut-être bien de votre vie vous n'en avez goûté qui les valent. Pour le miel, je vous garantis que vous n'en dénicherez pas de meilleur dans les hameaux de la contrée. Dès qu'on apporte un rayon, figurez-vous, il se répand par la pièce un arôme dont vous ne pouvez vous faire une idée, et quant à sa pureté, on dirait une larme, ou bien de ce cristal précieux dont on orne parfois les boucles d'oreille. Et quelles pâtisseries ma vieille ne vous servira-t-elle pas ! Ah ! quels gâteaux, si vous saviez ! du sucre, du sucre tout craché ! Et le beurre, tenez ! rien qu'à l'essayer, l'eau vous perle aux babines. Vrai, l'on en vient à se demander : en quoi n'excellent-elles point, ces bonnes femmes ? Avez-vous jamais bu, mesdames et messieurs, du poiré à la prunelle, ou de l'eau-de-vie aux raisins de Corinthe et aux prunes ? Ou encore, vous est-il advenu quelquefois de déguster de la bouillie au lait ? Ah ! Dieu, quels mets n'y a-t-il point ici-bas ? Il suffit d'y tâter, et c'est une délectation ; allons, pas un mot de plus ! la jouissance est impossible à décrire. L'année dernière... Mais, au fait, qu'est-ce qui me prend de radoter ? Venez seulement, hâtez-vous d'accourir et nous vous traiterons si bien que vous en rebattrez ensuite les oreilles à tout venant.

PANKO LE ROUQUIN,

apiculteur.

LA FOIRE DE SOROCHINIETZ

I

J'en ai assez de vivre en la chaumière,
Hélas ! mène-moi hors de chez nous,
Là-bas où il y a tant et tant de bruit,
Où toutes les jeunes filles dansent le hopak,
Où les gars s'en donnent à cœur joie.

(D'une vieille légende.)

Quelle ivresse, et quelle splendeur qu'un jour d'été en Petite-Russie ! Quelle touffeur languide à ces heures où midi rutile dans le silence et sa chaleur de brasier, quand bombé en voluptueuse coupole, l'incommensurable océan d'azur semble s'assoupir, noyé tout entier dans une torpeur béate, étreignant et pressant sa bien-aimée dans ses bras aériens ! En ce bleu, pas un nuage, et pas une voix dans les champs. On dirait que tout est mort, sauf là-bas dans les profondeurs des nues une alouette qui palpite et dont l'argentin gazouillis roule au long des degrés aériens vers la terre en amour, et peut-être de loin en loin un cri de mouette, ou le vibrant appel d'une caille, en écho dans la steppe. Indolents et apathiques, tels des vagabonds sans but, des chênes érigent une cime altière et les éblouissantes décharges des rayons solaires embrasent par blocs entiers leur pittoresque frondaison, projetant sur le reste du feuillage une ombre opaque comme la nuit, en l'épaisseur de laquelle une rafale parvient seule à faire gicler un peu d'or. Des insectes éthérés se déversent en pluie d'émeraudes, topazes et saphirs sur les potagers dont la bigarrure s'étale à l'ombre de gigantesques tournesols. Les meules grises du foin et les gerbes d'or du blé campent dans les champs, nomades de ces espaces sans bornes. Grosses branches des cerisiers sauvages, des pruniers, des poiriers, cédant toutes sous le poids de leurs fruits... le ciel et son miroir immaculé, la rivière, dans la verdure

de ses berges sourcilleuses... ah ! comme il déborde de passion et de mollesse, l'été en Petite-Russie !

C'est d'une pareille magnificence que resplendissait une chaude journée du mois d'août dix-huit cent... heu... huit cent... enfin, il y a de cela une trentaine d'années, alors qu'à dix verstes environ de la petite ville de Sorochinietz la route fourmillait de gens accourus de tous les hameaux proches et lointains, et se hâtant vers la foire. Dès l'aube avaient défilé interminablement les fourgons des sauniers, lourds de sel et de poisson. Des monceaux de poteries, emballées dans du foin, se déplaçaient lentement, avec l'air de s'ennuyer dans leur claustration et leur obscurité ; ça et là pourtant, quelque écuelle ou terrine au bariolage éclatant s'insinuait, mue par la vanité, par dessous la natte étendue à la diable sur la charge, et arrachait plus d'un coup d'œil attendri à l'amateur de choses fastueuses. Beaucoup de piétons coulaient un regard d'envie vers le potier de haute taille, propriétaire des trésors susdits, qui cheminait d'un pas nonchalant derrière sa marchandise, emmitouflant soigneusement de ce foin abhorré ses muscadins et coquettes en terre glaise.

Un chariot attelé de bœufs harassés se traînait, solitaire au bord du chemin, chargé à craquer de sacs, de filasse, de toile et autres articles fabriqués à la maison, et derrière traînait la semelle le maître en chemise de toile immaculée et en braies de même étoffe, constellées de taches. Il essuyait d'une main paresseuse la sueur qui dégoulinait sur sa face basanée et perlait même au bout de ses longues moustaches, poudrerisées par ce coiffeur inexorable qui apparaît sans y être invité devant la belle fille comme devant le laideron, et qui depuis bien des millénaires poudre de force tout le genre humain. À ses côtés marchait une jument attachée au cul de la charrette, et dont l'allure soumise trahissait un âge fort avancé. Parmi ceux qui s'en venaient à sa rencontre bien des gens, en majorité de jeunes gars, ôtaient leur bonnet fourré en croisant notre paysan.

Néanmoins, ni ses moustaches grisonnantes ni sa démarche compassée ne les incitaient à faire ce geste ; il suffisait de diriger le regard un peu plus haut pour apercevoir le sujet de cette déférence.

Au sommet du chariot trônait une charmante jouvencelle au rond minois, aux sourcils bruns en arcs d'une parfaite symétrie au-dessus des prunelles d'un marron clair, aux fines lèvres roses souriant avec insouciance. Sur sa tête, des nœuds de ruban rouge et bleu foncé se combinaient avec de longues tresses et une touffe de fleurs des champs pour coiffer d'une couronne somptueuse sa ravissante frimousse. Elle avait l'air de s'intéresser à toute chose, tout lui paraissait merveilleux, nouveau, et les regards de ses yeux magnifiques voltigeaient sans cesse d'un objet à l'autre. Et comment ne pas se distraire ? La première fois qu'elle allait à la foire, une jeunesse de dix-huit ans qui n'avait jamais encore été à la foire !... Mais pas un de ces piétons ou de ces cavaliers ne savait avec quelle ardeur *elle* avait dû supplier de l'emmener avec lui ce père qui n'aurait pas demandé mieux, et de grand cœur, n'eût été la haineuse marâtre qui, grâce à une constante pratique, tenait en mains son époux avec autant d'adresse que celui-ci maniait les rênes de cette vieille jument, à présent traînée au marché, en remerciement de ses longs services.

Cette remuante épouse... Mais nous allions oublier qu'elle aussi était là, assise au faîte du chariot, harnachée d'un caraco de cérémonie en lainage vert avec des petites queues cousues, comme à une fourrure d'hermine, sauf que celles-ci étaient rouges ; d'une coûteuse basquine de laine, au quadrillé de couleur vive rappelant un échiquier. Elle portait enfin une capeline d'indienne à fleurettes qui prêtait une certaine gravité à sa face rougeaude et bouffie, où transparaissait par éclipses quelque chose de si déplaisant, de si féroce, que chacun s'empressait de reporter à l'instant son regard alarmé sur le joli minois de la jeune fille.

Nos voyageurs commençaient déjà à entrevoir la Psell ; de loin leur parvenait la fraîcheur de son souffle, d'autant plus sensible qu'elle succédait à la chaleur qui vous accablait et vous anéantissait. À travers le feuillage céladon ou vert sombre des baumiers, des bouleaux et des peupliers éparpillés comme par une main négligente au hasard des prairies, brasillaient des étincelles enrobées de fraîcheur, et pareille à une jeune beauté, la rivière dénuda soudain sa gorge d'argent sur laquelle retombaient fastueusement les boucles vertes des arbres.

Capricieuse comme la belle fille, à ces heures enivrantes où le miroir fidèle enferme l'éblouissant éclat de son front débordant d'orgueil, ses liliales épaules, et son cou de marbre ombré par la vague sombre qui déferle de sa tête rousse, la Psell, de même que cette beauté qui rejette avec mépris telles parures pour en élire d'autres à ces moments où son humeur fantasque ne connaît plus de bornes, transformait presque chaque année ses alentours, se frayait un autre chemin de son choix et s'environnait de paysages neufs et divers.

Sur les pales pesantes de leur roue, une file de moulins soulevait de vastes nappes d'eau qui, rejetées ensuite d'un puissant effort, se résolvaient en éclaboussures, arrosant d'une bruine ténue comme une poussière le voisinage qu'elles assourdissaient de leur tintamarre. Cependant, le chariot et ses occupants déjà connus de nous s'engageaient sur un pont et la rivière s'étalait sous leurs yeux, dans toute sa splendeur et sa majesté, comme une glace sans fêlure. Ciel, bois verts ou d'un bleu foncé, gens, charrettes aux poteries, moulins, tout cet ensemble culbuta, puis resta immobile ou alla de l'avant, tête en bas, sans crouler pour autant au magnifique gouffre d'azur. La jolie fille en question se prit à rêver en contemplant ce merveilleux tableau, et elle en oubliait même de décortiquer du bout des dents ses graines de tournesol, tâche dont elle s'était

ponctuellement acquittée tout le long du trajet, quand soudain ces mots résonnèrent à son oreille :

– Matiche ! la belle petite !

Tournant la tête, elle aperçut un groupe de jeunes gens arrêtés sur le pont, et l'un deux, plus faraud que ses camarades, vêtu d'un justaucorps blanc, et coiffé d'un bonnet gris en peau d'agneaux de Réchétilov, reluquait les passants, poings sur les hanches, comme un luron. Force fut à la jolie fille de remarquer son visage hâlé, mais néanmoins agréable, et ses prunelles de braise qui, semblait-il, visaient à la deviner jusqu'à l'âme, et elle baissa les yeux, en songeant que c'était peut-être à lui que l'apostrophe venait d'échapper.

– Elle est superbe, cette enfant ! continuait le gaillard en justaucorps blanc, le regard toujours fixé sur elle. Je troquerais bien tout ce que je possède contre un de ses baisers... Mais voyez donc ! le diable siège, lui aussi, à l'avant de la charrette !

De gros rires éclatèrent de tous côtés, mais ce compliment ne ravit pas outre mesure la conjointe endimanchée du rustre au pas nonchalant. Ses joues couperosées virèrent au rouge feu et une averse d'invectives choisies crépita sur la tête du jeune bambocheur.

– Puisses-tu t'étrangler, vaurien de galapiat !... Fasse que ton père ait le crâne fêlé à coups de pichet !... que le pied lui manque sur la glace, à ce maudit antéchrist !... Et que dans l'autre monde le démon lui grille la barbe !

– Écoutez-moi ça comme elle m'agonit !... dit le jeune homme en la suivant d'un œil écarquillé, déconcerté en apparence par une telle bordée de compliments imprévus. Et quelle langue est la sienne, à cette sorcière de cent ans ! N'y attrapera-t-elle donc aucun mal à dégoiser des mots pareils ?

– De cent ans ! s’exclama, prompte à saisir la balle au bond, cette beauté sur le retour. Malotru que tu es !... Va donc, et commence par te laver, polisson, propre à rien ! De ma vie je n’ai rencontré ta mère, mais d’avance je sais que c’est une salope... Ton père aussi !... sans oublier ta tante !... De cent ans ?... quoi ! ce n’est pas encore sevré et...

Mais déjà le chariot commençait à descendre la pente au delà du pont, en sorte qu’il ne fut pas possible de saisir les derniers mots. Or, le garçon n’avait pas du tout la mine de quelqu’un disposé à s’en tenir là ; il ramassa sans plus ample réflexion une poignée de fange qu’il lança de toutes ses forces en direction de la mégère. Le coup fut si heureux qu’il dépassa toutes les espérances, car la capeline neuve en indienne se trouva éclaboussée du haut en bas, et les rires des écervelés en ribote reprirent avec une malice accrue.

L’élégante aux formes trop replètes bouillait de male rage, mais déjà le véhicule avait roulé un bout de chemin, en sorte que pour assouvir sa rancœur elle eut à se rabattre sur sa belle-fille innocente et sur son indolent époux qui, accoutumé depuis longtemps à des algarades de cette nature, s’entêtait à rester bouche close et subissait avec sang-froid la harangue désordonnée de sa moitié en fureur. Il eut beau faire, malgré tout cette langue rebelle à la fatigue ne cessa de jaboter et d’aller son train qu’au moment précis où ils arrivaient au faubourg, chez leur compère et ami de vieille date, le Cosaque Tsyboulka. Les effusions mutuelles de ces intimes qui ne s’étaient pas revus depuis bien du temps chassèrent provisoirement le souvenir du fâcheux épisode, et force fut à nos voyageurs de s’entretenir de la foire et de se reposer quelque peu d’un si long parcours.

II

Ah ! Dieu, ah ! Seigneur, que ne trouve-t-on pas à cette foire-ci : des roues, du verre, du goudron, du tabac, des courroies, de l'oignon et des étalages de toute espèce... en sorte que si j'avais eu dans ma poche jusqu'à une trentaine de roubles, je n'aurais même pas pu acheter tout ce qu'on y voit...

(D'une comédie ukrainienne.)

Je pense qu'il vous est déjà arrivé d'ouïr à quelque distance le fracas d'une chute d'eau, alors que les alentours inquiets se saturent de sourdes rumeurs et qu'un chaos de sons bizarres et indistincts se rue en trombe à votre rencontre. L'impression est la même, n'est-ce pas, que celle que l'on éprouve d'un seul coup dans le tourbillon d'une foire à la campagne, quand la foule entière s'agglutine en un seul être difforme et gigantesque dont le tronc s'agite sur les places comme au long des ruelles exiguës, et qui hurle, piaille et tonne. Hourvari, invectives, mugissements, bêlements, clameurs, tout se confond dans un unique et discordant brouhaha. Les bœufs, les sacs, le foin, les Tziganes[1], les poteries, les bonnes femmes, les pains d'épice, les bonnets fourrés, tout ce conglomérat de couleur vive, bariolé, instable, se démène par paquets et fait la navette sous vos yeux. Les intonations dissonantes se noient mutuellement, et pas un mot ne s'arrache ou n'échappe à ce déluge, pas un cri ne se détache avec netteté. Seule exception, on distingue les

---

[1] En Ukraine, le métier de maquignon était surtout exercé par des Tziganes, spécialisés dans la vente et... le vol des chevaux. *(Note des traducteurs.)*

claquements secs qui s'élèvent de tous côtés du champ de foire quand, à bout de marchandage, les gens se topent dans la main. Charretée qui s'éboule, ferrailles qui grincent, vacarme de planches jetées à terre avec fracas... la tête vous tourne au point que dans cette irrésolution vous ne savez plus vers où diriger vos pas.

Il y avait belle lurette que, suivi de sa fille aux sourcils bruns, notre paysan récemment arrivé en ville jouait déjà des coudes dans cette foule. Il se faufilait près d'une charge, en palpait une autre, s'informait des prix. Mais ce faisant, les pensées qu'il ruminait convergeaient toutes vers les quelques sacs de froment, une dizaine environ, et vers la vieille jument qu'il avait l'intention de vendre. Rien qu'à l'expression de la jeune fille, on devinait qu'il ne lui souriait qu'à moitié de se frotter à ces charrettes de farine et de froment. Son cœur l'emportait là-bas où sous des tendelets de toile on voyait, artistement exposés, des rubans rouges, des pendants d'oreilles, des croix d'ivoire ou de cuivre, et des ducats. Néanmoins, même de cette place, elle remarquait maintes choses qui valaient le coup d'œil. Elle riait comme une folle à la vue d'un Tzigane et d'un paysan, topant, l'un après l'autre, si rudement qu'ils en gémissaient eux-mêmes de douleur ; plus loin, un Juif éméché bottait le derrière d'une bonne femme, ou bien c'était une altercation entre quelques revendeuses au détail qui se lançaient à la tête des injures et des écrevisses ; ici, un Russe[2], lissait d'une main sa barbe de bouc, pendant que de l'autre, il... Mais brusquement elle sentit qu'on tirait sur la manche brodée de sa chemise. Elle se retourna : le jeune homme au justaucorps blanc et aux yeux de braise se dressait devant elle. Elle frissonna jusqu'aux moelles et son cœur palpita comme jamais il ne l'avait fait jusqu'alors, ni dans la joie ni dans la détresse, et elle

---

[2] Le Russe, originaire de Grande-Russie, était souvent assez mal vu en Ukraine, surtout dans le menu peuple qui l'appelait « katzap » ou « Moskal » (moscovite), comme les Polonais, sans qu'il y eût en l'espèce aucune velléité autonomiste ou séparatiste. (*Note des traducteurs.)*

éprouva un sentiment bizarre et agréable à la fois, au point qu'elle eût été elle-même bien en peine de définir ce qui lui arrivait.

– N'aie pas peur, chère âme, n'aie pas peur, lui souffla-t-il dans un murmure, je ne te dirai rien qui puisse te blesser.

« C'est peut-être vrai que tu ne me tiendras aucun propos malsonnant, songeait la belle fille. Seulement, cette sensation extraordinaire que j'éprouve... elle me vient sans doute du Malin. Je me rends parfaitement compte que je fais mal, et malgré tout, la force me manque pour retirer la main de la sienne. »

Le paysan allait tourner la tête dans l'intention de parler à sa fille, quand le mot *froment*, proféré dans son voisinage, parvint à son oreille. Ces syllabes magiques le poussèrent à accoster sans plus attendre deux négociants qui s'entretenaient à haute voix, et plus rien désormais n'était susceptible de distraire l'attention qu'il prêtait à ces hommes. Et voici ce que disaient du froment les marchands en question.

III

Regarde donc, voilà un franc luron !
Le monde compte fort peu de ses pareils,
Il lampe l'eau-de-vie comme si c'était de la bière !

(Kotliarewski. *L'Énéide.)*

– Ainsi, selon toi, pays, nous aurons de la peine à vendre notre froment ? demandait un quidam en braies graisseuses d'un tissu à carreaux tout taché de goudron – d'après sa mise, un petit bourgeois étranger à la région, originaire de quelque trou perdu.

La question s'adressait à un individu qui avait au front une loupe énorme, et qui était vêtu d'un caftan bleu, déjà rapiécé en maints endroits.

– Il ne faut même pas y penser, répliqua celui-ci. Je suis prêt à me mettre la corde au cou et à pendiller à cet arbre comme une andouille de Noël dans la cheminée, s'il nous arrive d'en débiter, ne serait-ce qu'un boisseau.

– Qui donc cherches-tu à flouer, pays ? rétorqua l'homme au pantalon à carreaux. On n'a guère amené ici, sache bien, d'autre blé que le nôtre...

« Oui, oui, causez toujours ! songeait en son for intérieur le père de notre jolie fille qui ne perdait pas un mot des propos échangés entre les deux commerçants : Je tiens, moi, environ dix sacs en réserve. »

– Tu y es justement ! proféra d'un ton significatif le particulier à la loupe. Tout lieu témoin de manigances diaboliques te rapportera, il faut t'y attendre, autant de profit qu'un Russe refroidi...

– Quelles manigances diaboliques ? interrompit l'individu en braies quadrillées.

– As-tu entendu les bruits qui circulent ? continua le bonhomme à la loupe en glissant de biais un regard morne vers son compère.

– Eh bien ?

– C'est ça justement, eh bien !... Le maire (Dieu veuille qu'il n'ait jamais l'occasion de s'essuyer les lèvres après avoir tâté de ton eau-de-vie de prunes !) le maire, dis-je, a pour servir de champ de foire assigné un terrain maudit sur lequel, même en t'échinant jusqu'à en crever, tu ne vendras pas un seul grain. Vois-tu cette vieille grange délabrée qui se dresse tout là-bas, au pied de ce monticule ?

Curieux de nature, le père de la jeune beauté se rapprocha de quelques pas encore et parut tout oreilles.

– Le Malin n'arrête pas de faire des siennes dans la grange en question et pas une foire tenue sur cette place ne s'est clôturée sans quelque désastre. Hier, le scribe communal passait par là à la brune et voilà t'y pas qu'une hure de cochon s'est montrée à la lucarne, grognant d'une telle manière que le scribe en a eu la chair de poule. Tu peux y compter, le « Caftan rouge » reparaîtra...

– De quel Caftan rouge s'agit-il ?

À ce moment, l'auditeur aux aguets sentit ses cheveux se dresser. Dans sa frayeur il fit demi-tour et vit que le jeune homme et sa fille se tenaient à quelques pas, immobiles et enlacés, en se roucoulant on ne sait quelles tendres sornettes, indifférents à tous les caftans du monde. Ce tableau eut raison de sa terreur et l'aida à recouvrer son insouciance coutumière.

– Hé ! hé ! mon pays, à toi le pompon, à ce que je vois, pour embrasser les demoiselles, alors que moi qui te parle c'est au quatrième jour après les noces que je finis par apprendre la manière de caresser ma Kvoska, et encore grâce à mon compère qui, en sa qualité de garçon d'honneur, me prodigua ses conseils...

L'amoureux s'aperçut aussitôt que le père de sa chère et tendre était un être assez borné, et l'idée lui vint d'échafauder tout un plan propre à gagner le niais à sa cause.

– Je suis sûr, brave homme, que tu ne me remets pas, alors que je t'ai reconnu, moi, du premier coup d'œil.

– Ça se pourrait bien !

– Si tu veux, je te dirai tes nom et prénom, ton sobriquet, et ainsi de suite. Tu t'appelles Solopi Tchérévik.

– Tchérévik Solopi, c'est exact.

– Regarde-moi donc comme il faut ! Vrai, tu ne me remets pas ?

– Pas du tout ! Soit dit sans te vexer, il m'est arrivé le long de ma vie de contempler tant de museaux, et de tous les genres, que le diable en personne ne serait pas fichu de se rappeler chacun d'eux.

– Dommage pourtant que tu ne te souviennes pas du fils Golopoupienkov !

– Allons donc ! comme si tu étais le fils d'Okhrime !

– Et qui donc, à mon défaut, serait le fils de mon père ? Si ce n'est pas le diable cornu, il faut bien que ce soit moi...

Sur ce, les deux amis ôtèrent leur coiffure, et en avant les embrassades !... Toutefois, le fils Golopoupienkov ne perdait pas de temps et il décida d'entreprendre sur l'heure le siège de son camarade de fraîche date.

– Eh bien, Solopi, ça fait, comme tu vois, que ta fille et moi nous avons un sentiment l'un pour l'autre, au point que notre vœu serait de vivre unis à jamais.

– Alors, Paraska, que t'en semble ? dit Tchérévik, hilare, en se tournant vers sa fille. Peut-être bien que de fait vous serez unis. Héhé..., pour le bon et le pire, comme on dit et que vous brouterez, attachés au même piquet. Dans ces conditions, on tope ?... Et maintenant, mon gendre tout neuf, si l'on arrosait ça ?

Tous trois s'attablèrent dans une auberge réputée de la foire, tenue par une Juive, capitaine d'une flottille innombrable de bonbonnes, dames-jeannes et bouteilles de toute catégorie et d'âges divers.

– Ah ! tu es un franc luron, et c'est pour cela que tu me vas ! disait Tchérévik qui avait déjà un coup dans le nez, en voyant le gendre de son choix se verser un plein verre, la valeur d'une bonne demi-pinte, le vider sans sourciller rubis sur l'ongle, après quoi il empoigna le récipient et le réduisit en miettes.

– Qu’est-ce que tu en dis, Paraska ? De quel fiancé je t’ai fait cadeau, hein ?... Regarde, non, mais regarde comme il pompe gaillardement l’eau-de-vie et ce n’est pourtant pas de la petite bière !...

Puis, tout souriant, et pas trop solide sur les jambes, il se traîna avec sa fille jusqu’à la charrette. Pendant ce temps, se dirigeant vers les files de boutiques où des trafiquants de Gadiatch et de Mirgorod, deux villes renommées du gouvernement de Poltava, présentaient des marchandises de luxe, le garçon examina de près une pipe en bois à superbe garniture de cuivre, un fichu à fleurs sur fond rouge, et un bonnet fourré, présents de noces pour son futur beau-père, et pour tout autre qui y avait droit.

IV

L'homme a beau se mettre en travers,
Du moment que, vois-tu, sa femme s'attendrit,
Faut faire ses quatre volontés !

(Kotliarewski. *L'Énéide.)*

– Or çà, femme, j'ai déniché un fiancé pour la fillette !

– Ah ! c'est bien le moment à présent de se mettre en quête de fiancés ! Idiot, idiot que tu es ! et du jour de ta naissance tu étais sans doute prédestiné à rester tel ! Où donc as-tu vu ou entendu qu'un honnête homme coure à pareille heure après des fiancés ? Tu aurais mieux fait de penser au moyen de te défaire de notre froment. Quant au fiancé, ce doit être quelque chose de propre, lui aussi ! Selon moi, le plus sordide des gueux !

– Hé ! hé ! tu en es loin ; si tu avais vu le gars que c'est ! Son justaucorps coûte à lui seul plus que ton caraco vert et tes bottes de cérémonie. Et comme il lampe magistralement l'eau-de-vie ! Diable m'emporte, et toi avec, si de toute mon existence j'ai vu un jeune homme avaler d'une haleine et sans tiquer sa demi-pinte !

– C'est exactement ce que je disais ; toi, que tu rencontres un ivrogne doublé d'un vagabond, vous faites bien la paire... Je parie n'importe quoi qu'il s'agit précisément de ce vaurien qui nous a cherché querelle sur le pont. C'est dommage qu'il ne me soit pas tombé sous la patte, je lui aurais appris comment je m'appelle...

– Eh quoi, Khivria, à supposer que ce soit lui ?... En quoi est-il un vaurien ?

– Ouais ! en quoi est-il un... ? Ah ! tête sans cervelle ! Écoutez-moi ça, en quoi est-il un vaurien ? Où avais-tu donc tes yeux d'imbécile quand nous roulions près des moulins ? On a vilipendé sa femme en cet endroit précis, juste sous son nez barbouillé de tabac, mais lui, il s'en soucie comme d'une guigne !

– Malgré tout, je ne vois en lui rien à reprendre. C'est un gars hors pair, avec le seul tort, peut-être, d'avoir lancé un peu de boue à ta bonne grosse figure...

– Ah çà, dis donc, tu ne me laisses même pas articuler un traître mot, à ce que je vois ? Que signifie ?... Oho ! voilà qui est nouveau ! M'est avis que tu as trouvé le temps de te piquer le nez, avant d'avoir rien vendu ?...

Alors, Tchérévik se rendit lui-même compte que sa faconde passait la mesure et il se garantit prestement la tête à deux mains, dans l'idée que, hors d'elle, sa moitié ne tarderait pas à lui planter dans la crinière ses ongles d'épouse légitime.

– Le diable soit d'elle, songeait-il en rompant sous l'assaut violent de sa conjointe. En fait de noces, me voilà servi ! Il me faudra donc rendre ma parole à ce brave garçon, et cela, sans le moindre prétexte valable. Mon Dieu ! en quoi avons-nous mérité pareille calamité, pécheurs que nous sommes ? Il y avait déjà suffisamment de saletés en ce bas monde, Seigneur, et il t'a fallu en outre créer la femme !

V

Ne prends pas des airs penchés, platane,
Car tu as encore de la verdure.
Ne geins pas, petit Cosaque,
Car tu es encore jeunet.

(Chanson de Petite-Russie.)

Assis près de sa charrette, le jeune homme au justaucorps blanc promenait un œil distrait sur la foule qui bourdonnait sourdement autour de lui. Après avoir flambé toute la matinée et l'après-midi, le soleil à bout de forces se préparait à la retraite et le jour agonisait dans une pourpre enchanteresse et vive. Le faîte des tentes et tendelets éblouissait de sa blancheur éclatante, mitigée par on ne sait quel reflet rose de brasier. Les vitres des châssis empilés par terre rutilaient ; aux tavernes, le verre glauque des fioles et gobelets devenait de flamme ; les melons, pastèques et courges amoncelés semblaient autant de globes d'or fondu ou de cuivre sombre. Le brouhaha cessait par instants et perdait sensiblement de son intensité, et la langue surmenée des paysans et des tziganes remuait maintenant avec plus de paresse et de lenteur.

De petites lumières commençaient à clignoter et l'arôme appétissant des beignets que l'on faisait frire voguait par les rues retombées au calme.

– Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas, Gritzko ? s'écria un grand Tzigane à la peau hâlée en tapant sur l'épaule de notre jeune homme. Cède-moi donc tes bœufs pour vingt ducats !

– Tu n’as que bœufs en tête. Ceux de ton engeance ne cherchent qu’à profiter du monde, à duper et à entortiller les honnêtes gens...

– Fi ! diable que tu es... On voit que ça te mord, et pour de bon. Ne serait-ce point déjà le dépit de t’être mis une fiancée sur les bras ?

– Non, cela ne me ressemble pas ; je tiens toujours parole et ce qui est fait est fait, une fois pour toutes. Mais apparemment ce barbon de Tchérévik n’a même pas pour un demi liard de conscience ; il promet, puis se dédit. Bah ! on perdrait d’ailleurs son temps à le blâmer ; une bûche, et rien de plus ! Le tout n’est que manigances de la vieille sorcière que j’ai aujourd’hui injuriée jusqu’à plus soif sur le pont avec des camarades. Ah ! que ne suis-je empereur, ou haut et puissant seigneur ! mon premier soin serait de faire pendre tous les abrutis qui se laissent seller par leur femme.

– Et me céderais-tu les bœufs à vingt ducats si nous forcions le Tchérévik à nous rendre Paraska ?

Gritzko le scruta d’un œil perplexe. Les traits basanés du tzigane respiraient la malice, le sarcasme, une abjection mêlée d’arrogance. Rien qu’un coup d’œil, et n’importe qui eût volontiers concédé que dans cette âme étrange fourmillaient des qualités, immenses certes, mais ne méritant d’autre récompense en ce bas monde que le gibet.

La bouche perpétuellement ombrée d’un sourire sardonique, et comme perdue entre le nez et le menton en galoche, les yeux exigus, mais vifs comme du feu, et les jeux de physionomie qui se succédaient sans cesse en éclairs sur cette face, au hasard des entreprises et des combinaisons, l’ensemble paraissait réclamer une mise à l’avenant, le costume bizarre que le coquin portait justement. Ce caftan d’un marron foncé, prêt,

semblait-il, à se résoudre en poussière dès le premier contact, ces longs cheveux noirs lui ruisselant en boucles broussailleuses sur les épaules, ces souliers chaussés à même les pieds hâlés de soleil, on aurait juré que le tout lui avait poussé sur la peau, au point de constituer un appendice naturel.

– Je ne te les céderai pas à vingt ducats, mais à quinze, à la seule condition que tu ne te vantes pas, répliqua le jeune homme en dardant toujours sur lui son regard pénétrant.

– À quinze ? Marché conclu ! Mais attention, hein ? à quinze, n'oublie pas ! Empoche d'abord ce billet bleu, à titre d'avance...

– Bon ! mais si tu mens ?

– Si je mens, les arrhes te resteront.

– D'accord ! dans ces conditions, on tope ?

– Topons !

VI

En voilà une catastrophe ! Roman vient par ici, et il va sans désemparer me mettre les tripes à l'air, mais vous non plus, sire Khomo, vous ne vous en tirerez pas les braies nettes.

(D'une comédie de Petite-Russie.)

– Par ici, Athanase Ivanovitch, prenez garde à cette haie, levez la jambe, et ne craignez rien ; mon benêt et son compère passeront leur nuit sous la charrette, de peur que des Russes ne commettent, le cas échéant, quelque larcin.

C'est en ces termes que la redoutable épouse de Tchérévik encourageait affablement le fils du pope, collé comme un couard tout contre la clôture qu'il escalada prestement, mais dans sa perplexité, il y demeura debout un bon moment, pareil à un spectre affreux et long comme un jour sans pain, mesurant du regard l'endroit où il lui serait plus facile d'atterrir, et pour en finir il s'écroula avec fracas dans les hautes herbes.

– Quel malheur ! ne vous êtes-vous pas blessé ? ne vous seriez-vous pas rompu le cou, ce qu'à Dieu ne plaise ! dit Khavronia dévorée d'inquiétude.

– Chut ! ce n'est rien, absolument rien, très affectionnée Khavronia Nikiforovna, chuchota d'un ton pleurard le fils du pope, en se remettant sur pied. Rien, si j'omets des brûlures d'ortie, plante à l'image du serpent, comme disait feu Messire l'Archiprêtre...

– Dépêchez-vous donc d'entrer, il n'y a personne à la maison. Et moi qui m'imaginais déjà, Athanase Ivanovitch, que vous souffriez de furoncles ou de la colique, puisque vous n'arrivez pas. Comment allez-vous ?... Je me suis laissé dire que Monsieur votre père s'est vu octroyer des masses d'offrandes de toute espèce...

– Si peu que rien, Khavronia Nikiforovna. De tout le carême papa a touché en tout et pour tout environ quinze sacs de blé précoce, dans les quatre sacs de millet, une centaine de galettes. Quant aux poules, si nous arrivons à cinquante, en les comptant bien, ce sera le bout du monde, et pour les œufs ils étaient pourris en grande majorité. Mais les dons réellement ineffables, si j'ose m'exprimer ainsi, Khavronia Nikiforovna, c'est uniquement de votre personne que je m'attends à les recevoir, continua le rejeton du pope, couvant la dondon d'un œil attendri et se coulant insensiblement contre ses jupes.

– Voici toujours ce que je puis vous présenter, proféra-t-elle, et elle aligna maintes terrines sur la table, tout en agrafant non sans affectation son corsage, comme si *elle* ne l'avait pas déboutonné exprès. Tenez ! des pâtes aux caillebottes, des galettes de farine de froment, des beignets, des petits pains au pavot...

– Je parie n'importe quoi si tout ceci n'est pas l'ouvrage de la plus maligne des filles d'Ève, dit le fils du pope en s'attaquant d'une main aux petits pains au pavot, tandis que de l'autre il avançait vers lui les pâtes à la caillebotte. J'ajoute néanmoins, Khavronia Nikiforovna, que mon cœur altéré espère de vous un régal plus succulent que tous les beignets et galettes de l'univers...

– Pour le coup, je ne sais vraiment plus, Athanase Ivanovitch, de quel régal vous avez encore envie, minauda la

beauté bien matelassée, avec l'air de ne point comprendre de quoi il retournait.

– De votre amour, bien entendu, incomparable Khavronia Nikiforovna, susurra le fils du pope, attrapant d'une main un pâté aux caillebottes, cependant que son autre bras enlaçait une taille replète.

– Dieu sait quelles imaginations sont les vôtres, Athanase Ivanovitch, dit Khavronia, les paupières pudiquement baissées. Il ne vous manque plus que de vouloir m'embrasser !

– Pour ce qui est de ce chapitre, poursuivit le soupirant, je vous dois quelques aveux personnels. Déjà au temps où je séjournais, si j'ose m'exprimer ainsi, au séminaire, je me souviens encore nettement que...

À ce moment, l'on entendit au dehors des abois et des coups au portail. Khavronia sortit en hâte dans la cour et reparut, livide.

– Ma foi, Athanase Ivanovitch, nous voilà perdus tous les deux ; un tas de gens cognent à la porte et il m'a paru reconnaître la voix du compère.

Le pâté à la caillebotte demeura en travers du gosier du fils du pope qui roula des yeux exorbités, à croire qu'un revenant achevait tout juste de lui faire visite.

– Grimpez là-dessus ! lui criait Khavronia, dans tous ses états, en lui indiquant du doigt quelques planches posées sur des traverses presque au ras du plafond pour loger un tas d'ustensiles de ménage.

Le danger insuffla du courage à notre héros. Revenu quelque peu de sa stupeur, il bondit sur le poêle et de là se glissa

avec précaution sur l'étagère, tandis que Khavronia filait aussi vite que possible vers le portail, car les coups reprenaient avec plus de force et d'impatience que jamais.

VII

Mais il se passe ici des merveilles, Messires !

(D’une comédie de Petite-Russie.)

Des événements singuliers s’étaient déroulés sur le champ de foire. Il n’était bruit sur toute la place que du « Caftan Rouge » qui aurait fait son apparition, l’on ne savait trop où, dans le fouillis des marchandises. Une vieille qui vendait des craquelins avait cru apercevoir Satan sous la forme d’un cochon, qui ne cessait de se pencher sur les chariots, en quête de quelque chose. La nouvelle se propagea rapidement dans les coins et recoins du campement plongé dans le silence, et chacun aurait tenu pour crime le moindre doute sur ce que contait la débitante de craquelins, bien que celle-ci, dont l’étalage se dressait tout contre la tente d’un tavernier, n’eût du matin au soir cessé de multiplier sans nécessité les révérences, ni de tracer en marchant des huit, rappelant la forme de ses produits délectables.

À ces on-dit étaient venus encore s’ajouter les racontars démesurément grossis touchant le phénomène aperçu par le scribe communal dans la grange en ruines, tant et si bien que dans la soirée il n’y avait personne qui ne cherchât à se rapprocher autant que possible de son voisin. C’en était fait de la tranquillité, et la frayeur interdisait à chacun de fermer la paupière. Quant à ceux qui ne comptaient point parmi les plus braves et qui avaient réussi à s’assurer un gîte en quelque maison, ils s’en revenaient au bercail.

De leur nombre se trouvaient Tchérévik, sa fille et le compère, qui, pêle-mêle avec des gens venus s'enfourner chez lui sans y être autrement invités, avait frappé si fort, causant ainsi de telles peurs à notre Khavronia.

Le compère avait déjà lampé plus qu'il n'en était besoin, comme en témoignait le simple fait qu'il avait passé deux fois devant sa cour avec sa charrette, sans se rendre compte que c'était là qu'il demeurait. Les autres ne portaient pas le diable en terre, eux non plus, et ils franchirent sans cérémonie le seuil, bien avant le maître de la maison.

L'épouse de Tchérévik avait tout l'air d'être assise sur des épingles, cependant que les nouveaux arrivants se mettaient en devoir de fouiller chaque coin de la chaumière.

– Hé quoi, ma commère, s'exclama le patron dès le seuil, trembles-tu toujours de fièvre ?

– Oui, je ne me sens pas très bien, soupira Khavronia, en glissant un œil inquiet vers les planches au ras du plafond.

– Or çà, ma mie, dit alors le compère à sa moitié survenue sur ses talons, ramène-nous donc le tonnelet qui se trouve dans la charrette ; nous allons le mettre à sec avec le concours de ces braves gens, car ces maudites bavardes nous ont jetés dans de telles transes que le rouge me monte au front, rien que d'en parler. Car enfin, frères, j'en prends Dieu à témoin, nous nous sommes réfugiés ici sans la moindre raison qui vaille, poursuivit-il en vidant à petits coups son écuelle d'argile. Je vous parie sur l'heure mon bonnet neuf que ces radoteuses ont imaginé de se gausser de nous. Et quand bien même il s'agirait effectivement de Satan en chair et en os, la belle affaire ! Crachez-lui donc à la figure ! S'il lui prenait fantaisie de surgir ici, par exemple, devant moi et à la minute même où je parle, eh

bien, que je sois un fils de chien si je ne lui fais pas la nique à son propre nez !

– Dans ces conditions, pourquoi donc as-tu pâli ? s'écria l'un des intrus qui dépassait de la tête le reste des présents et cherchait en toute occasion à paraître un brave à trois poils.

– Qui ça, moi ?... Dieu te préserve, mais tu rêves !

L'assistance éclata de rire et un sourire de satisfaction détendit les traits du fanfaron en veine de loquacité.

– Et comment ferait-il pour pâlir maintenant ? dit un autre. Ses joues rutilent comme le coquelicot ; ce n'est plus désormais Tzyboulka[3], mais la betterave rouge, ou mieux encore, le Caftan Rouge en personne qui a donné là-bas une telle venette aux gens...

Le tonnelet refit le tour de la table et renforça d'autant l'humeur joviale des buveurs.

Là-dessus, torturé depuis longtemps par l'idée du Caftan Rouge qui ne laissait pas une minute de repos à son tempérament de curieux, notre ami Tchévérik interrogea l'hôte.

– Éclaire-moi, de grâce, compère, car j'ai beau supplier, personne ne daigne me confier ce qu'il en est au juste de ce maudit Caftan...

– Hé là, compère ! cette histoire, il vaut mieux ne point la conter à la nuit close, et je me tairais n'était mon envie de te plaire, ainsi qu'à ces braves gens, ajouta-t-il à l'adresse des invités, qui brûlent comme toi, ce me semble, d'être renseignés

[3] Tzyboulka, signifie : l'oignon. *(Note des traducteurs.)*

sur cette chose merveilleuse. Eh bien ! qu'il en soit donc selon votre volonté ! Tendez l'oreille.

À ces mots, il se gratta l'épaule, se torcha les lèvres du pan de son vêtement et les deux mains sur la table, y alla de son récit :

– Un beau jour, l'on expulsa un diable de l'enfer. Pour quel méfait ? ma foi de Dieu, je l'ignore, toujours est-il qu'on l'en chassa...

– Permets, compère, interrompit le minutieux Tchérévik, comment se fait-il qu'on ait jamais renvoyé un diable de l'enfer ?

– Hé ! qu'y puis-je, compère ? On le congédia, il n'y a pas à dire mon bel ami, aussi bêtement qu'un paysan flanque un chien hors de sa cabane. Peut-être qu'une lubie l'avait poussé à s'atteler à une œuvre pie, et hop ! on lui montra la porte. Dès lors, ce diable infortuné se prit d'un tel regret, d'une telle nostalgie pour son enfer, que bonne envie lui venait de s'en aller pendre. Que faire ? se dit-il. Noyons la peine dans le vin. Il établit justement ses pénates dans cette grange qui tombe en ruines, comme tu l'as vu, au pied de la colline, et le long de laquelle pas un homme ne passerait de nos jours sans s'être mis sous la sauvegarde du signe de la croix. Mon diable devint un si fieffé bambocheur que tu chercherais en vain son égal parmi nos jeunes gens. Du matin au soir, et jour après jour, il cirait de ses culottes les bancs des auberges...

Du coup, le méticuleux Tchérévik coupa la parole au conteur :

– Dieu sait ce que tu racontes, compère ! Comment peut-il se faire qu'un quelconque cabaretier admette un diable chez

lui ? Car enfin, le démon a, grâce à Dieu, des griffes aux mains et des cornes sur la tête ?

– Voilà justement le plus piquant de l'affaire ! C'est qu'il portait un bonnet à poil et des gants. Va-t'en le reconnaître dans ces conditions ! Il mena tant et si bien une vie de bâton de chaise qu'à la fin il consomma en beuverie tout ce qu'il possédait, et il fallut mettre en gage son caftan rouge, pour le tiers paraît-il de sa valeur, chez un Juif installé à l'époque comme débitant à la foire de Sorochinietz. En procédant à l'opération, il avait bien dit à son prêteur : « Attention, Juif ! je reviendrai dans un an jour pour jour te réclamer le caftan. Prends-en soin ! » Sur quoi il disparut, comme aspiré par de l'eau. Le Juif examina soigneusement le caftan, coupé dans un drap que l'on chercherait en vain à Mirgorod et teint d'un si beau rouge, flambant comme le feu, qu'on ne se serait point lassé de l'admirer. Le Juif se prit à languir d'impatience bien avant le terme de l'échéance, fourragea dans ses cadenettes et finalement, parvint à extorquer pour le vêtement, dans les cinq ducats à un gentilhomme polonais de passage par là. Or, il arriva qu'un beau soir, entre chien et loup, un inconnu se présenta chez lui. « Allons, Juif, rends-moi mon caftan ! » Le Juif faillit ne point le reconnaître du premier coup, mais quand il eut considéré le visiteur de plus près, il essaya de prétendre qu'il ne l'avait jamais rencontré. « Quel caftan ? Je n'ai aucune espèce de caftan qui t'appartienne, et je ne veux même pas en entendre parler. » L'autre, voyez-vous, s'éclipsa. Seulement, cette même nuit, au moment où, après avoir verrouillé sa tanière et compté l'argent en caisse, le Juif jetait un drap sur ses épaules et commençait à faire oraison à la façon de ses coreligionnaires, il entendit un bruissement. Il leva les yeux et... à toutes les fenêtres se montraient des hures de cochons...

À cet instant précis, on ouït de fait un son indistinct, imitant à merveille le grognement du porc.

Tous pâlirent, et la face du conteur s'humecta de sueur.

– Qu'est-ce qui a fait ça ? demanda Tchérévik, en proie à l'épouvante.

– Ce n'est rien, répondit le compère qui frissonnait de tous ses membres.

– Hein ? dit l'un des assistants.

– C'est toi qui as parlé ?

– Mais non !

– Qui donc alors a grogné ?

– Dieu sait de quoi nous nous alarmons ! ce n'est rien de rien…

Tout le monde s'entreregarda et l'on recommença à fouiller les coins de la pièce, à l'exception de Khavronia, plus morte que vive.

– Ah ! tas de femmelettes, fit-elle sur le mode suraigu. Vous appartient-il de passer pour des Cosaques et de vous croire des maris ? Il faudrait vous coller un fuseau dans les pattes et vous installer devant le métier à carder. L'un de vous a peut-être pété, Dieu me pardonne, ou bien un banc aura craqué sous quelque derrière, et vous voilà tous à vous démener comme des toqués !

La harangue fit rougir nos braves et les ramena à leurs sièges.

Le compère but un coup à son gobelet et reprit le fil de son récit :

– Le Juif faillit rendre l'âme, ce qui n'empêcha pas les porcs aux longues jambes pareilles à des échasses de se couler par les fenêtres, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire ils ranimèrent le pauvre hère avec des fouets tressés à trois brins et le forcèrent à baller plus haut que cette étagère que voilà. Le Juif se prosterna à leurs pieds et se confessa de tout. Mais impossible de retrouver sur l'heure le caftan. Un Tzigane l'avait volé au gentilhomme en cours de voyage et l'avait vendu à une marchande à la toilette. Celle-ci avait ramené l'habit à la foire de Sorochinietz, mais à partir de ce jour-là, il ne se trouva aucun chaland pour lui acheter quoi que ce fût. La chose surprit la brave femme qui, à bout d'étonnement, finit par comprendre : toute la malchance venait sûrement du caftan rouge. Ce n'était pas pour rien qu'en l'essayant, elle avait senti un poids qui l'oppressait. Sans plus ample réflexion, elle jeta le caftan au feu, seulement voilà !... le vêtement diabolique résistait à la flamme. « Oho ! se dit-elle, mais j'ai affaire à un cadeau du démon. » Elle recourut alors à la ruse et en tapinois fourra l'objet dans le chariot d'un paysan venu pour débiter du beurre. La découverte remplit d'aise le maître sot, mais plus personne maintenant ne s'inquiétait de sa marchandise. « Bon ! songea-t-il, des gens qui m'en voulaient m'ont passé ce vêtement ! » Il empoigna sa hache et coupa l'habit en lambeaux. Oui !... mais chaque lambeau rampait pour se recoller à son voisin, en sorte que le caftan sortit indemne de l'opération. S'armant alors d'un grand signe de croix, le rustre reprit la hache, sema les morceaux d'étoffe à travers toute la place et détala avec sa charrette. Mais depuis ce jour, chaque année à l'époque de la foire précisément, le diable à hure de cochon parcourt ce terrain, et grogne en quête des débris de son caftan. À ce qu'on prétend, il ne lui manquerait plus aujourd'hui que la manche gauche. Depuis ce temps-là, on s'abstient de passer par cet endroit et pas une foire ne s'y était tenue au cours de ces quelque dix années. Seul l'esprit Malin a poussé le maire à vou...

L’autre moitié du mot expira sur les lèvres du narrateur. La fenêtre s’était ouverte avec impétuosité, dans un fracas de tonnerre ; les vitres tintinnabulèrent en sautant hors du châssis et une horrible hure de cochon apparut, roulant les yeux comme pour demander :

– Mais qu’est-ce que vous faites donc ici, braves gens ?

VIII

La queue basse comme un chien,
Comme Caïn, il ne fut plus que frayeur,
Une roupie lui perla au nez.

(Kotliarewski. *L'Énéide.)*

L'épouvante avait cloué sur place tous ceux qui se trouvaient dans la maison. Le compère, bouche bée, paraissait pétrifié ; les yeux lui sortaient à ce point des orbites qu'ils semblaient prêts à faire feu et il tendait, immobiles dans l'air, ses doigts écarquillés. Pris d'une terreur désormais rebelle à tout apaisement, le fanfaron de haute taille avait bondi jusqu'au plafond, cognant de la tête les traverses de l'étagère. Les planches cédèrent et le fils du pope chut sur le sol dans un grand charivari de tessons.

– Aïe, aïe, aïe ! hurlait désespérément l'un des hôtes que la terreur avait culbuté sur un banc et qui dans cette posture battait le vide de ses bras et de ses jambes.

– Au secours ! bramait à plein gosier un autre, précipité dans des transes mortelles et qui se blottissait sous sa pelisse en peau de mouton.

Le compère, qu'un second accès de frayeur avait tiré de sa pétrification, s'en allait à quatre pattes et agité de convulsions chercher refuge sous les cotillons de sa femme. Le bravache efflanqué s'insinua dans le poêle, malgré l'exiguïté de l'ouverture, et rabattit sur lui le couvercle. Quant à Tchérévik, pareil à quelqu'un que l'on aurait douché d'eau bouillante, il s'était coiffé d'un pot en guise de chapeau, et se ruant au dehors,

galopait comme un fou au hasard des rues, sans même voir où il posait le pied. Seule, la fatigue le força à ralentir l'allure ; son cœur cognait comme un pilon à moudre le grain et dans son épuisement il était sur le point de défaillir. Soudain, il lui sembla entendre qu'un inconnu lui donnait la chasse et son imagination battit la campagne.

– Le diable, c'est le diable ! vociféra-t-il, hors de lui et décuplant ses efforts ; mais un instant après il s'écroulait sans connaissance.

– Le diable, c'est le diable ! criait-on derrière lui et la seule chose dont il eut conscience avant de perdre tout à fait le sentiment fut la chute de quelqu'un qui culbutait bruyamment sur lui. Dès lors, il demeura muet et sans mouvement au beau milieu de la route, comme le pitoyable occupant d'un étroit cercueil.

IX

Par devant, ça peut encore passer,
Mais par derrière, on croirait le diable !

(D'un conte populaire.)

– Entends-tu, Vlass ? disait en se relevant en pleine nuit l'un des innombrables dormeurs à la belle étoile, on vient de faire mention du diable dans nos parages...

– Et que m'importe ? grommela tout en s'étirant le Tzigane étendu à ses côtés. Aurait-on mentionné toute la séquelle de ses parents, cela m'est égal.

– D'accord ! mais le particulier a crié comme si on l'étranglait.

– Dieu sait ce que peut hurler un homme qui somnole !

– Comme tu voudras, mais il faudrait pourtant y jeter un coup d'œil. Bats plutôt le briquet.

L'autre Tzigane se planta debout en bougonnant, s'éclaira à deux reprises d'étincelles fugaces comme des éclairs, attisa l'amadou en soufflant dessus, puis muni de ce tesson bourré de graisse de mouton que l'on emploie en guise de veilleuse en Petite-Russie, il marcha en tête pour reconnaître le chemin.

– Halte ! il y a quelque chose d'étendu à terre. Donne de la lumière par ici !

Sur ces entrefaites, plusieurs individus avaient rejoint les Tziganes.

– Qu’est-ce que c’est, Vlass ?

– Ça m’a l’air de deux personnes, l’une par-dessus l’autre. Quant à savoir laquelle est le diable, je ne le distingue pas encore.

– Qui est dessus ?

– Une femme.

– Ne cherche pas plus loin, c’est certainement le diable.

La bruyante hilarité de ces gens faillit réveiller la rue entière.

– La femme a enfourché l’homme ?... Dans ce cas, la mâtine s’y entend sans aucun doute à traiter cavalièrement son seigneur et maître, dit l’un des nombreux badauds qui faisaient cercle.

– Regardez donc, les amis, ajouta un second, relevant un fragment de pot dont l’autre moitié, demeurée intacte, encerclait le crâne de Tchérévik, voyez-moi quel genre de bonnet coiffait cet honnête homme !

Le brouhaha grandissant et les cascades de rires rappelèrent à la vie les cadavres, Solopi et son épouse qui, tout émus de leur terreur récente, dardèrent longtemps encore des yeux arrondis par l’effroi sur les faces basanées des Tziganes. Éclairés par le lumignon dont la lueur ne brillait que par soubresauts, ceux-ci présentaient l’aspect d’un ramassis de gnomes, enveloppé de lourdes vapeurs souterraines dans l’opacité de l’éternelle nuit.

X

Va-t'en d'ici, retourne à l'enfer, illusion diabolique !

(D'une comédie de Petite-Russie.)

La fraîcheur matinale soufflait sur Sorochinietz au moment de son réveil. Des tourbillons de fumée montaient de toutes les cheminées à la rencontre du soleil qui venait de faire son apparition. La foire recommençait à bourdonner. Bêlements, hennissements, clameurs d'oies et de marchandes planaient encore d'un bout à l'autre du campement et les commérages terrifiants qui, aux heures mystérieuses où régnaient les ténèbres, avaient causé une telle panique dans le populaire, étaient oubliés dès la prime aurore.

Bâillant et s'étirant, Tchérévik somnolait chez le compère sous une grange au toit de chaume, et selon toute apparence n'éprouvait pas la moindre envie de s'arracher à ses rêvasseries, quand tout à coup lui parvint une voix aussi familière que le poêle béni de sa chaumine, refuge de sa fainéantise, ou bien l'auberge d'une parente éloignée qui s'ouvrait à dix pas tout au plus de son seuil.

– Lève-toi, debout ! lui hurlait à l'oreille sa tendre épouse qui le tiraillait de toutes ses forces par la main.

Pour toute réponse, Tchérévik gonfla les joues et commença à remuer les bras comme s'il battait le tambour.

– Détraqué ! vociféra la femme, en se mettant hors de portée de ces moulinets qui avaient failli l'atteindre au visage.

Tchérévik se leva, se frotta un instant les yeux et laissa ses regards errer autour de lui.

– Que l'ennemi du genre humain m'emporte, ma colombe, si je ne m'imaginais pas que ta gueule était un tambour sur lequel ces hures de porc dont nous a parlé le compère me forçaient à battre la diane, comme un Russe !

– Suffit ! assez débité de sottises ! En route, et mène au plus vite la jument au marché... Vrai ! nous donnons de quoi rire aux gens ; nous sommes venus à la foire et n'avons même pas vendu une poignée de filasse.

– De fait, ma chère femme, fit Solopi, c'est maintenant que l'on rira de nous...

– Allons, marche ! on n'a pas attendu aujourd'hui pour rire de ta tête.

– Tu vois que je ne me suis pas encore lavé, poursuivait Tchérévik tout en bâillant et se grattant le dos, dans l'espoir de se ménager encore quelques instants de répit.

Cette lubie de propreté te prend bien mal à propos. Nouvelle manie, sur ma foi ! Tiens, voilà un torchon pour frotter ton sale museau.

Ce disant, elle ramassa un chiffon roulé en boule qu'elle rejeta bien vite avec épouvante : c'était *un bout de manche provenant d'un caftan rouge !*

– File, va à tes affaires ! répéta-t-elle, une fois qu'elle eut recouvré son sang-froid, à la vue de son époux qui claquait des dents et que la peur privait de l'usage de ses membres.

– La belle vente que je ferai maintenant, bougonnait-il en détachant sa jument et la menant au marché. Ce n'est pas pour des prunes qu'au moment d'aller à cette damnée foire j'en avais lourd sur le cœur, comme si quelqu'un m'avait accablé du poids d'une vache crevée ; ce n'est pas sans raison qu'à deux reprises les bœufs ont essayé de reprendre le chemin de l'étable. Eh bien ! tout se tourne contre moi. Et quel entêtement est le sien, à ce diable maudit ! Que ne consent-il à porter son caftan veuf d'une manche ? Mais non, voyez-vous, il veut à toute force turlupiner les braves gens. À supposer que je sois un diable, Dieu veuille m'en préserver, me mettrais-je à vagabonder la nuit à la recherche de chiffons ensorcelés ?

À cet instant, l'argumentation philosophique de notre ami se trouva coupée net par une voix grave. Un Tzigane de haute taille se tenait devant lui.

– Qu'as-tu à vendre, mon brave homme ? Le rustre en quête de chalands se tut, le temps de toiser des pieds à la tête son interlocuteur, après quoi, sans s'arrêter ni lâcher son licou, il proféra placidement ces mots :

– Tu le vois bien de tes propres yeux.

– Des cordes ? demanda le Tzigane, l'œil fixé sur la longe que l'autre avait en main.

– Tu l'as dit, à condition toutefois qu'une jument ressemble à des cordes.

– Il me semble, pays, que ta bête n'a que de la paille pour toute nourriture.

– De la paille ?

Tchérévik voulut alors tirer une bonne saccade sur le licou afin de faire avancer l'animal et de convaincre ainsi le Tzigane de mensonge, mais sa main vint avec une facilité stupéfiante lui heurter le menton. Il se retourna... il n'avait au poing qu'un débris de longe, avec au bout – horreur qui hérissa d'un seul bloc sa tignasse ! – un reste de manche de caftan rouge. Il cracha par terre, puis se signant, il détala, mains ballantes, loin de ce cadeau inopiné, et plus leste qu'un jeune homme se noya dans la foule.

XI

La moisson m'appartient, et c'est moi qu'on a battu !

(Proverbe)

– Attrapez-le, attrapez-le ! crièrent quelques gaillards à cette extrémité de la rue qui s'étranglait en boyau, et Tchérévik se sentit maintenu par plusieurs poignes solides.

– Qu'on l'emmène, c'est lui, et pas un autre, qui a volé sa jument à un brave homme...

– Dieu vous ait en sa garde ! Qu'est-ce qui vous prend de me garrotter ?

– Belle demande ! et pourquoi as-tu dérobé la jument de Tchérévik, paysan de passage en cette ville ?

– Mais vous perdez la boule, les gars ! Où a-t-on vu quelqu'un voler quoi que ce soit qui lui appartient ?

– Tes arguments sont si vieux qu'ils montrent la corde. Pour quelle raison filais-tu comme un dératé, à croire que tu avais Satan lui-même sur les talons ?

– On est bien forcé de détaler, quand un vêtement diabolique...

– Dis donc, l'ami, va le conter à d'autres ! Le maire devra t'infliger une peine supplémentaire pour t'apprendre à effrayer les gens avec des diableries...

– Arrêtez-le, attrapez-le !... entendait-on crier à l’autre bout de la rue, Lui, là-bas !... celui qui court !...

Et notre Tchérévik découvrit le compère dans une situation tout aussi pitoyable, les mains liées derrière le dos, sous l’escorte de quelques valets de ferme.

– De plus fort en plus fort ! dit l’un d’eux. Si vous aviez ouï ce que débite ce coquin, qu’il n’est pas besoin de regarder à deux fois pour reconnaître en lui un voleur ! Quand on lui a demandé pour quelle raison il galopait comme un forcené, il a répondu : « J’ai mis la main à ma poche dans l’intention de prendre une prise et au lieu de ma tabatière j’en ai retiré un lambeau de caftan du diable tout pétillant d’étincelles rouges. » Et de détaler à toutes jambes,...

– Oh ! oh ! mais ces oiseaux sont du même nid ! Qu’on les lie à la même corde !

XII

« De quoi, bonnes gens, suis-je donc coupable ?
Pourquoi m'étouffez-vous ? disait notre infortuné,
Pourquoi me tourmentez-vous de la sorte ?
Pourquoi, oui, pourquoi ? » Et cela dit, il versa des flots,
Des flots de larmes amères, en se mettant les poings sur les hanches.

(Artemowski-Toulak. Monsieur le Chien.)

– Peut-être bien, compère, que tu aurais de fait subtilisé quelque chose, demandait Tchérévik garrotté, et gisant tout de son long près de son compagnon d'infortune, dans une bicoque au toit de chaume.

– Toi aussi, compère, tu déraisonnes comme les autres ? Que mes bras et jambes se dessèchent si à quelque moment que ce soit j'ai commis le moindre larcin, à l'exception peut-être de petits pâtés à la crème volés à ma mère, quand j'avais tout au plus dix ans.

– D'où vient donc, compère, qu'une telle calamité fonde sur nous ? et encore, ton cas ce n'est rien ; au moins l'on t'accuse de t'être approprié le bien d'autrui. Mais, pauvre de moi, en quoi ai-je mérité l'accusation calomnieuse dont on me charge : je me serais volé ma propre jument ! On voit bien, compère, que nous étions prédestinés à la malchance.

– Hélas ! nous sommes abandonnés de Dieu et des hommes.

Et les deux amis de sangloter à fendre l'âme.

– Qu’as-tu donc, Solopi ? demanda Gritzko qui venait d’entrer. Qui t’a garrotté ?

– Ah ! Golopoupienkov ! s’exclama Solopi, la joie au cœur. Voilà précisément, compère, le garçon dont je t’ai parlé. Dis donc, que Dieu me foudroie sur le champ s’il n’a pas en ma présence séché rubis sur l’ongle un gobelet presque aussi large que ta tête, et sans tiquer le moins du monde !

– Comment se fait-il donc, compère, que tu aies traité par-dessous la jambe un compagnon si parfait ?

– Eh bien, tu vois, continua Tchérévik en se retournant vers Gritzko, Dieu m’a probablement châtié parce que je t’ai manqué. Pardonne-moi, brave jeune homme. Le ciel m’est témoin que j’aurais volontiers agi en tout point selon ta volonté, mais que veux-tu ? Ma vieille a le diable au corps.

– Je ne suis pas rancunier, Solopi, et si tu veux, je te libérerai.

Et, ce disant, il cligna de l’œil à quelques gaillards attentifs à ses faits et gestes et qui s’empressèrent de dénouer les cordes.

– En remerciement, comporte-toi de ton côté comme il se doit. Il faut nous marier, et ce sera une telle bombance que toute l’année nos jambes s’en ressentiront d’avoir dansé le hopak.

– Bien ! oh ! que c’est bien parlé ! s’écria Solopi en claquant des mains. Me voilà d’humeur joviale, comme si des Russes m’avaient enlevé ma vieille. À quoi bon réfléchir davantage ? Que cela lui sourie ou non, nous célébrerons les noces aujourd’hui même, ni vu ni connu, je t’embrouille !

– Attention, Solopi, j'arrive chez toi dans une heure, et maintenant rentre à la maison où t'attendent déjà des acheteurs pour ta jument et pour ton blé.

– Comment ! on aurait donc mis la main sur la jument ?

– Bien sûr !

À cet afflux de bonheur, Tchérévik demeura pantois et suivit d'un œil rond le départ de Gritzko.

– Eh bien, Gritzko, n'avons-nous pas gentiment mené notre affaire ? dit le Tzigane de haute taille au jeune homme qui s'éloignait à grands pas. Tes bœufs, n'est-ce pas, me reviennent maintenant ?

– Certes oui, ils sont à toi !

XIII

N'aie pas peur, p'tite mère, n'aie pas peur.
Chausse tes belles bottes,
Foule tes ennemis
Aux pieds !
Que les fers de tes bottes
Tintent,
Que tes ennemis
Se taisent !

(Chanson de noces.)

Son gracieux menton appuyé sur l'avant-bras, Paraska songeait toute seule, assise à la maison. Des rêveries sans nombre papillonnaient autour de sa tête blonde. Tantôt un léger sourire affleurait brusquement à ses lèvres vermeilles, et alors on ne sait quel allègre sentiment allongeait l'arc sombre de ses sourcils ; mais tantôt aussi, dès que sa méditation se voilait d'un nuage, ils se fronçaient sur les yeux lumineux d'un brun clair.

– Que devenir si les choses ne se font point comme il l'a dit ? murmurait-elle avec une nuance de doute. Qu'en sera-t-il de moi si l'on ne me donne pas à lui ? Si on... Mais non et non, cela ne sera point ! La marâtre agit toujours comme bon lui semble et moi, il me serait interdit de suivre ma volonté ? Il se trouvera bien aussi chez moi de l'entêtement à revendre... Qu'il est beau garçon ! Comme ils flambent merveilleusement, ses yeux bruns ! qu'il vous prononce cela gentiment : *Paraska, ma colombe !* Et comme ce justaucorps blanc lui va ! Il irait encore mieux si la ceinture était d'un ton plus vif... Mais bah ! puisque je lui en tisserai une neuve, une fois que nous serons installés dans notre maison à nous ! » poursuivait-elle en tirant de son

sein un petit miroir encadré de papier rouge dont elle avait fait l'emplette à la foire et où elle contempla ses traits avec une intime satisfaction. « Qu'il me vienne alors de la croiser quelque part ! Je ne la saluerai pour rien au monde, dût-elle en crever. Non, marâtre, c'en est fini de rosser ta belle-fille. Le sable passera pour de la pierre, et le chêne se courbera au-dessus de l'eau comme le saule, avant que je m'incline devant toi ! Mais j'allais l'oublier... commençons par essayer la coiffure d'apparat... c'est celle de la marâtre, mais tant pis !... voyons toujours si ça me va ! »

Alors elle se leva et penchant la tête vers la glace qu'elle tenait en main, elle déambula à travers la maison d'un pas mal assuré, comme si elle avait eu peur de tomber, car sous ses pieds elle ne voyait plus le sol, mais le plafond avec au ras des solives, cette étagère de planches d'où le fils du pope avait récemment dégringolé, et les rayons aux murs avec leurs files de pots.

– Décidément, qu'est-ce que j'ai ? s'écria-t-elle en riant. Dirait-on pas que je suis une enfant ? Comme si j'avais peur de mettre un pied devant l'autre !

Et elle marqua la cadence, s'enhardissant à mesure qu'elle avançait. Elle finit par baisser la main qu'elle appuya à la hanche et se mit à danser au tintement de ses bottes ferrées, et le miroir haut, elle entonna sa chanson favorite :

Petite pervenche verte,
Couche-toi davantage !
Et toi, chéri aux sourcils noirs,
Rapproche-toi !
Petite pervenche verte,
Couche-toi encore plus bas,
Mais toi, chéri aux sourcils noirs,
Viens donc toujours plus près !

À ce moment, Tchérévik passa la tête dans l'entrebâillement de la porte et demeura immobile pour contempler la danse de sa fille devant le miroir. Il la considéra longuement, souriant du caprice inusité de la jouvencelle qui, toute à sa rêverie, semblait n'avoir conscience de rien. Mais dès que cette mélodie si familière vint à l'oreille du bonhomme, ses nerfs se tendirent, et se campant fièrement les deux poings sur les hanches, il bondit en avant et dansa aussi, en fléchissant les jarrets, oublieux de toute affaire sérieuse. Le couple tressaillit au sonore éclat de rire lâché par le compère.

– Voilà qui est fameux ! le papa et la gamine ont ici ouvert le bal de noces. Accourez donc au plus vite, le fiancé est déjà là...

À ces mots, Paraska devint plus écarlate que le ruban qui lui ceignait les tempes, et son étourdi de père se rappela le motif de sa venue.

– Allons, ma petite fille, ne perdons pas le temps. Ravie de ce que j'ai vendu la jument, ajouta-t-il en promenant autour de lui un regard d'inquiétude, Khivria a couru s'acheter des jupons et toute espèce de colifichets, en sorte qu'il faudrait en finir avant son retour...

À peine passait-elle le seuil de la chaumière que Paraska se sentit emportée dans les bras du jeune homme au justaucorps blanc qui la guettait dans la rue avec un grand concours de gens.

– Ta bénédiction sur eux, Seigneur ! dit Tchérévik en leur imposant les mains. Puissent-ils vivre en union aussi étroite que les brins d'une guirlande !

À ce moment, l'on entendit du bruit parmi les nombreux badauds.

– Plutôt crever que de donner mon assentiment ! clamait la conjointe de Solopi que la foule écartait avec des bourrades.

– Ne te mets pas en fureur, femme, calme-toi ! répondait placidement Tchérévik en constatant que deux vigoureux Tziganes tenaient les bras de la marâtre. Ce qui est fait est fait, je n'aime pas à changer d'idée.

– Non, non, cela ne sera point ! s'égosillait Khivria, mais nul ne l'écoutait, et déjà plusieurs couples entouraient les jeunes mariés d'un cercle infranchissable de danseurs.

N'importe qui serait demeuré stupéfait et perplexe en voyant, au premier coup d'archet d'un ménétrier en houppelande de futaine, aux longues moustaches pointant vers le ciel, tout fondre en union et se muer en concorde. Des particuliers sur le morne visage desquels pas un sourire n'avait, selon toute apparence, glissé depuis la nuit des âges, tapaient rythmiquement du pied le sol, en roulant les épaules. Pas un être qui n'entrât en giration et omît de danser ! Mais le premier venu aurait été encore plus étonné, plus perplexe à la vue de ces anciennes dont les faces décrépites reflétaient l'apathie de la tombe, mais qui jouaient des coudes, elles aussi, parmi cette jeunesse débordante d'allégresse et d'entrain. Mornes, étrangères même à la joie puérile, à toute étincelle de sympathie dont la seule griserie, pareille à un mécanicien prêtant vie à un automate inerte, vous impose malgré tout quelque geste humain, elles balançaient doucement la tête, et cédant à l'ivresse générale elles ballaient à l'écart de cette multitude hilare, sans même un coup d'œil du côté des fiancés.

Le vacarme, les rires, les chansons perdirent par degrés de leur sonorité. Le raclement de l'archet s'évanouit peu à peu, égrenant parfois de faibles sons indistincts à travers l'espace désert Dans l'éloignement, l'on entendait encore un vague trépignement sur la route, quelque chose d'analogue au

murmure d’une mer très distante, et bientôt tout retomba dans la solitude et le silence.

N’est-ce pas ainsi que, visiteuse charmante et fantasque, la joie s’envole loin de nous, alors qu’un son isolé cherche en vain à traduire l’allégresse, et qu’en dépit de tous ses efforts cette note ne perçoit que mélancolie et vide absolu dans son propre écho ? N’est-ce pas ainsi également que les turbulents amis d’une jeunesse orageuse et sans frein se perdent tour à tour dans le vaste univers, laissant enfin seul leur frère d’antan ? Combien l’existence fastidieuse pèse à l’abandonné ! Et son cœur s’appesantit, grevé de tristesse, et rien n’est capable de le soulager !

LA VEILLE

DE LA SAINT-JEAN

Histoire vraie racontée par le sacristain de…

Thomas Grigoriévitch se singularisait par une manie tout à fait à part ; il détestait à mort les redites. Nous advenait-il de le prier de reprendre tel ou tel conte, il insérait dans le récit quelque élément nouveau ou bien il le transformait de manière à le rendre méconnaissable. Un jour, l'un de ces... messieurs... pour nous autres, gens de commun, c'est une tâche assez difficile que de les qualifier... je veux parler de ces écrivains sans l'être, qui ressemblent comme deux gouttes d'eau à ces revendeurs de nos champs de foire : à force de filouteries, de flagorneries, de pillage, ils finissent par amasser toute espèce de matériaux et publient alors des opuscules mensuels ou hebdomadaires pas plus gros qu'un abécédaire. Donc, l'un de ces messieurs avait su arracher la présente histoire à Thomas Grigoriévitch qui avait perdu par la suite tout souvenir de l'incident. Mais un beau jour nous débarqua de Poltava le fameux godelureau en caftan à pois dont j'ai déjà fait mention et dont vous avez lu, ce me semble, une nouvelle. Il amenait dans ses bagages un volume assez mince qu'il ouvrit vers le milieu pour nous le montrer. Thomas Grigoriévitch se mettait en devoir de chausser son nez de besicles quand, se souvenant qu'il avait oublié d'en entortiller les branches à l'aide d'un fil poissé de cire, il me passa le livre. Comme je déchiffre vaille que vaille l'imprimé et que j'y vois sans lunettes, je me mis à lire. Je n'avais pas encore tourné le deuxième feuillet, mon ami m'interrompit en me tirant par le bras :

– Halte ! avant d'aller plus loin, dites-moi donc ce que vous êtes en train de lire...

Je reconnais que pareille question me laissa tout interloqué.

– Ce que je lis, demandez-vous, Thomas Grigoriévitch ? Mais une histoire de votre cru, et contée en vos propres termes...

– Qui vous a dit que ce sont mes propres termes ?

– Est-il besoin d’une meilleure preuve ? Je vois ceci, noir sur blanc : *conté par le sacristain un Tel...*

– Eh bien ! crachez à la figure de celui qui a imprimé cela... Il radote ce Russe, fils de chien ! Me suis-je jamais servi d’un pareil langage : *c’était absolument comme si le pauvre hère avait eu des brèches dans le crâne...* Prêtez-moi plutôt l’oreille, et je vous raconterai la chose, séance tenante...

Nous nous rapprochâmes de la table et il débuta ainsi :

Mon grand-père... Dieu ait son âme et fasse qu’en l’autre monde il n’ait d’autre nourriture que miches de froment et galettes farcies de miel et saupoudrées de graines de pavot !... mon grand-père savait conter à merveille. Des fois, à peine ouvrait-il la bouche, je serais volontiers demeuré à la même place la journée durant, et toujours suspendu à ses lèvres. À plus forte raison, pas un, sachez-bien, ne lui allait à la cheville de ces phraseurs d’aujourd’hui qui, s’ils entreprennent de débiter un conte, usent d’un tel style qu’on les jugerait à jeun depuis trois jours, en sorte que la meilleure solution pour vous est de sauter sur votre couvre-chef et de filer dehors...

Je me rappelle jusqu’à présent – ma vieille bonne femme de mère était encore en vie à l’époque – que par les interminables soirées d’hiver, alors que le gel crissait au dehors et voilait d’une taie opaque la vitre étroite de notre chaumine,

elle s’asseyait devant le métier à filasse, étirant d’une main le long fil, balançant du pied le berceau et fredonnant une chanson que j’ai encore dans l’oreille. Nous avions pour éclairer la maison un lumignon dont la flamme vacillait et tressautait comme si quelque chose lui faisait peur ; le fuseau y allait de son petit ronron, et nous, les mioches, collés en tas l’un contre l’autre, nous écoutions le grand-père qui, perclus de vieillesse, ne descendait plus du poêle depuis cinq ans. Mais ni les dires merveilleux sur les jours depuis longtemps révolus, ni ce qu’il contait des incursions des Cosaques Zaporogues, ou des Polonais, ni la geste héroïque du preux Fer à cheval, de l’Homme à la courte pelisse et de Sagaïdatchny, ne nous intéressaient autant que le récit de quelque événement prodigieux datant de très loin dans le passé, qui nous donnait la chair de poule et nous hérissait les crins sur la tête.

Ces propos nous inspiraient parfois une telle frayeur que, dès la nuit tombante, le moindre objet empruntait Dieu sait quelle monstrueuse apparence. Que par aventure nous dussions aller de nuit chercher n’importe quoi au dehors, nous pensions à chaque coup retrouver vautré sur notre couche quelque pèlerin d’outre-tombe, et qu’il ne me soit plus jamais octroyé de répéter cette histoire, si de loin je n’ai pas souvent pris pour le diable en personne mon propre caftan roulé à la tête de mon lit ! Mais le point capital dans les récits de grand-père était que sa vie durant il n’avait jamais menti et que les aventures rapportées par lui s’étaient déroulées exactement comme il disait.

C’est l’une de ces histoires extraordinaires que j’ai maintenant l’intention de vous narrer. Je sais qu’il se rencontre un tas de gens d’esprit, aptes à signer au bas d’actes judiciaires, voire à lire les journaux et qui, leur mettrait-on entre les mains un vulgaire livre d’heures, ne parviendraient à ânonner *a* ni *b*, mais qui croient plus malin de ricaner, fût-ce de leur courte honte. Quoi que vous leur contiez, ils le tournent en ridicule,

tant est grande l'incrédulité qui s'est propagée à travers le monde. Mais pourquoi chercher si loin ? une fois... et si je mens, veuillent Dieu et la Vierge immaculée ne plus vouloir entendre parler de moi !... une fois, dis-je, il m'est échappé quelques mots touchant les sorcières, et quoi ?... il s'est trouvé un cerveau brûlé qui ne croyait pas aux sorcières ! Or, depuis que je vis en ce bas monde, et cela fait, Dieu merci, un bout de temps, je suis tombé sur bien des gens d'une autre religion que la nôtre, et qui mentaient à confesse avec plus d'insouciance que nous autres nous ne humons une prise. Eh bien ! même ces individus-là s'armaient du signe de la croix dès qu'il était question de sorcières. Mais en revanche s'ils rêvaient par hasard de... Suffit ! je me refuse même à le spécifier, on perd son temps à parler de cette sorte de gens...

Il y a plus de cent ans, nous contait mon grand-père, nul n'aurait reconnu notre village ; ce n'était qu'un hameau et le plus misérable, qui fût. Une dizaine de taudis, sans enduit extérieur, au chaume inexistant, autant dire, se voyaient çà et là, en pleins champs, sans la moindre haie, sans un appentis propre à abriter du bétail ou une charrette. Et encore, il n'y avait que les richards à vivre de la sorte ! Il aurait fallu voir nos pareils, la gueusaille : une fosse creusée dans la terre, et voilà le logis. À la fumée seule on devinait qu'une créature sortie des mains divines végétait en ce lieu. Et la raison, me demanderez-vous d'une pareille existence ? Ce n'était pas tant la misère ; à l'époque, tout le monde ou presque s'en allait guerroyer dans les bandes Cosaques et ramenait des pays étrangers pas mal de butin. Cela provenait surtout de ce que l'on gaspillait sa peine à se bâtir une chaumine convenable. Quelle peuplade en effet, Tartares de Crimée, Polonais, Lithuaniens, et j'en passe, ne lançait-elle pas ses hordes à travers le pays en ce temps-là ?... Le cas se produisait même où les nôtres se levaient en masse pour aller piller leurs propres compatriotes. Bref, on voyait un peu de tout.

Dans le hameau en question se montrait souvent un homme, ou plus exactement un diable à figure humaine. D'où il sortait, le but de ses apparitions, nul ne le savait. Il faisait une noce effrénée, se livrait à une ivresse crapuleuse et soudain s'évanouissait sans la moindre trace et personne n'en entendait plus parler. Puis tout à coup, le voilà de retour, comme tombé du ciel, courant les rues de ce village dont il ne reste plus pierre sur pierre et qui se trouvait, je crois, tout au plus à une centaine de pas de Dikanka. Il embauchait tous les Cosaques rencontrés en chemin, et dès lors, à eux les éclats de rire, les chansons, de l'argent à poignées, de l'eau-de-vie à tire-larigot, comme si c'était de l'eau pure.

Il lui arrivait aussi d'importuner les jolies filles, les comblant de rubans, pendants d'oreilles, colliers, à ne plus savoir où les fourrer. Il est vrai que ces jouvencelles n'étaient guère rassurées en recevant ces cadeaux qui, aussi bien, avaient passé par les pattes impures du démon. La tante maternelle de mon grand-père qui tenait à l'époque, au bord de la route actuelle d'Opochnianak, un débit de boisson où festoyait souventes fois Basavriouk – tel était le nom de ce diable à face humaine – disait précisément que pour rien au monde elle n'aurait agréé un présent de sa main. D'autre part, comment refuser ? La peur s'emparait du premier venu dès qu'il arrivait à Basavriouk de froncer ses sourcils rèches comme des soies de porc ou de couler du coin de l'œil un de ces regards qui ne vous laissaient d'autre ressource que la fuite à toutes jambes, droit devant vous. Acceptait-on ?... Alors, la nuit d'après, il amenait en visite chez ces belles filles accueillantes un camarade cornu, frais issu des marais, qui se mettait à serrer le cou paré d'un collier, à mordre le doigt qui portait une bague, ou à tirer sur la chevelure tressée d'un ruban. La peste soit dans ce cas de pareils cadeaux ! Mais voilà justement le malheur, il n'y avait pas moyen de s'en débarrasser. Qu'on les jetât à l'eau, la bague ou le collier diabolique revenaient à la surface, et hop ! vous sautaient derechef entre les mains.

Il y avait au village une église placée, sauf erreur de mémoire, sous le vocable de saint Pantéléï. Le prêtre qui desservait alors cette paroisse s'appelait le Père Athanase, Dieu ait son âme !

Comme il avait remarqué que Basavriouk ne fréquentait jamais le saint lieu, même pas le dimanche de Pâques, il caressa l'intention de le morigéner et de lui infliger une pénitence ecclésiastique. Ouais ! il tombait bien ; heureux encore de s'en tirer sain et sauf.

– Écoute, Messire, lui répondit l'autre d'une voix tonnante, tu ferais mieux de te mêler de ce qui te regarde que de fourrer le nez dans les affaires d'autrui, à moins que tu ne souhaites qu'on gave de riz aux raisins brûlants ton gosier de bouc !

Comment pactiser avec un damné ? Le Père Athanase se borna à dire au prône qu'il tiendrait à l'avenir pour catholique, ennemi du Christ et du genre humain, toute personne en relations suivies avec Basavriouk.

Dans ce même village, servait chez le cosaque Korj un manœuvre que les gens ne connaissaient que sous le nom de Pétro l'orphelin, pour la raison peut-être que nul ne se rappelait ni son père ni sa mère. Le marguillier prétendait, il est vrai, que la peste les avait emportés tous deux à une année de distance, mais la tante de feu mon grand père ne l'entendait pas ainsi et mettait son point d'honneur à doter le pauvre Pétro d'une famille dont il sentait la nécessité tout juste autant que nous regrettons les neiges de l'an passé. Elle affirmait que son père, alors établi au pays des Zaporogues, avait langui en captivité chez les Turcs et qu'il y avait subi les mille et une tortures jusqu'au moment où il avait réussi par miracle à prendre le large sous le déguisement d'un eunuque. Quant aux jolies filles et aux jeunes femmes en puissance de mari, l'ascendance de

Pétro était le cadet de leurs soucis. Elles s'en allaient répétant qu'une fois vêtu d'une blouse neuve à ceinture écarlate, coiffé d'un bonnet d'astrakhan noir à élégante calotte bleue, s'il avait au côté le sabre courbe, le fouet au poing et dans l'autre main une pipe luxueusement montée, il l'emporterait sur tous les garçons d'alentour. Mais le diable était que l'infortuné ne possédait en tout et pour tout qu'un caftan gris constellé de plus de trous que maint Juif ne compte de pièces d'or en poche.

Misère au reste secondaire, mais voici le malheur ; le bonhomme Korj avait une fille d'une beauté si parfaite qu'à mon avis vous n'avez guère dû rencontrer sa pareille. Toute personne du sexe, vous savez bien, embrasserait plus volontiers le diable, soit dit sans offense, qu'elle ne tiendrait pour charmante l'une de ses semblables. Or, la tante de feu mon grand-père affirmait que les joues potelées de cette jeune cosaque étaient fraîches et éclatantes comme le pavot du rose le plus délicat lorsque, humide encore de la rosée du bon Dieu, il flambe, défripe ses pétales et fait le joli cœur au soleil levant. Elle disait que, comparables à ces ganses noires que les jouvencelles de nos jours achètent, pour suspendre leur croix de baptême, à des colporteurs rusés qui vont de village en village avec leur pacotille, ses sourcils courbés en arcs bien égaux avaient l'air de vouloir se mirer, eux aussi, dans ses prunelles limpides. Elle ajoutait que sa petite bouche dont la seule vue amenait l'eau à la bouche des galants de son temps semblait avoir été créée uniquement pour des roulades de rossignol ; que noirs comme l'aile du corbeau et souples comme du jeune lin, ses cheveux tressés de rubans aux teintes vives retombaient en boucles frisottées sur son casaquin brodé d'or (les filles de cette époque ne s'arrangeaient pas la chevelure en nattes courtes). Ah ! Dieu me refuse à jamais la grâce d'entonner l'alléluia au chœur si je ne l'embrasserais pas volontiers, ici même, cette belle, bien que les neiges des ans aient blanchi par endroits cette antique forêt qui me couvre la caboche et bien que ma bonne femme d'épouse siège là, à me toucher, comme une taie sur l'œil !

En tout cas, inutile de vous détailler le train dont vont les choses là où un jeune mâle habite près d'une donzelle. Il arrivait souvent que dès la prime aurore les fers de jolies bottes laissaient leur empreinte à la place où Pidorka avait écouté son Pétro lui conter fleurette. Malgré tout, Korj n'aurait jamais eu le moindre soupçon si un matin, incité sans doute par le diable, et par nul autre que lui, Pétro, sans même un regard circonspect du côté de l'entrée, n'avait eu l'idée de coller de toute son âme, comme on dit, un baiser sur les lèvres roses de sa chérie, et si le même démon (que la Sainte Croix hante les rêves du fils de chien !) n'avait poussé le vieux roquentin à sortir de la maison, juste au même moment. Bouche bée et le poing crispé sur le battant de la porte, Korj demeura figé comme un saint de bois, à croire que le maudit baiser l'avait totalement assourdi, en claquant à ses oreilles plus violemment, à son avis, que le heurt contre la muraille de ce pilon à broyer les graines de pavot, dont le paysan use actuellement, faute de fusil et de poudre, pour mettre en fuite les rôdeurs.

Reprenant ses esprits, il décrocha de la paroi le fouet en cuir de son aïeul et déjà il se préparait à en cingler le dos du malheureux Pétro, quand Ivass, un bambin de six ans, cadet de Pidorka, accourut soudain et, saisi de frayeur, enlaça de ses petits bras une jambe du père, en criant :

– Papa, oh papa, ne tape pas sur Pétro ! Que voulez-vous faire dans ces conditions ? Un papa n'a point un cœur de pierre. Notre homme raccrocha le fouet au mur et fit sortir le valet sans violence.

– Si jamais, dit-il, tu t'avises de reparaître chez moi, voire de passer sous mes fenêtres, écoute bien, Pétro, Dieu m'est témoin que tes moustaches noires y passeront, et que je perde mon nom de Terenti Korj, si cette longue mèche qui déjà

s’enroule par deux fois autour de ton oreille ne prend congé de ta caboche !

Et pour clore la harangue, il lui décocha sur la nuque une taloche si légère que, lâchant pied, le galant fendit l’air avant de choir cul par-dessus tête. Adieu, paniers, fini maintenant de s’embrasser !

Le chagrin minait déjà nos tourtereaux et l’on sut peu après, grâce à des on-dit répandus au village, la maison de Korj fréquentée par un certain Polonais tout galonné d’or, avec des moustaches, un sabre, des éperons, et dont les poches tintaient aussi clair que ce sachet que l’on voit aux mains de Tarass, notre sonneur de cloches, quand il se rend chaque matin à l’église. Or, chacun devine bien pourquoi l’on fait visite au papa d’une jeune fille aux sourcils noirs. Et voici qu’un beau jour, fondant en larmes, Pidorka prit entre les bras son frère Ivass :

– Ivass adoré, mon Ivass que j’aime, file vers Pétro, mon petit enfant tout en or, aussi vite que la flèche jaillit de l’arc, et conte-lui ce qu’il en est. J’aurais bien voulu chérir ses yeux bruns, baiser son maigre et pâle visage, mais le sort en décide autrement. J’ai mouillé de mes larmes bien des serviettes. J’en ai la nausée, tant mon cœur est gros ! Devenu mon ennemi, mon propre père me pousse de force aux bras d’un Polonais abhorré. Rapporte-lui que déjà l’on prépare les noces, mais que ce mariage se passera de ménétriers, que les chantres d’église remplaceront les joueurs de tympanon et de chalumeau. Je n’irai point danser avec mon fiancé ; je serai aux mains des porteurs, et sombre, bien sombre sera ma maison, faite en planches d’érable, avec sur la toiture une croix en guise de cheminée.

Ce fut cloué sur place, comme pétrifié, que Pétro écouta l’innocent petit être lui transmettre d’une voix incertaine le message de Pidorka.

« Et moi qui rêvais, malheureux que je suis de marcher contre les Tartares de Crimée et les Turcomans pour conquérir de l'or, et m'en revenir, lourd de butin, vers toi, ma charmante ! Vains projets, quelque mauvais œil nous a jeté un sort. Eh bien, pour moi aussi, mignonne ablette, il y aura des noces, mais on n'y verra même pas de chantres d'église. Croassant sur ma dépouille, le corbeau noir tiendra lieu de prêtre ; en guise de chaumière, j'aurai la plaine et le nuage gris-bleu pour toit. À coups de bec, l'aigle arrachera des orbites mes yeux bruns, les averses laveront les os du Cosaque et la bourrasque les dessèchera. Mais que suis-je moi ? De qui me plaindre et auprès de qui ? Telle est évidemment la volonté divine. Eh bien, s'il faut périr, périssons ! »

Sur quoi, il s'en alla tout droit à l'auberge. La tante de feu mon grand-père ne manqua pas de s'étonner en voyant Pétro franchir son seuil, et comble de surprise, à une heure où tout honnête homme se doit d'assister à l'office du matin. Elle ouvrit sur lui des yeux ronds, comme si elle se réveillait en sursaut, quand il commanda qu'on lui servît de l'eau-de-vie dans une coupe dont la capacité n'était guère loin de la pinte. Seulement, le pauvre hère s'imaginait à tort qu'il noierait ainsi le chagrin. La boisson lui corroda la langue absolument comme de l'ortie et elle lui apparut plus amère que l'absinthe sauvage. Il repoussa loin de lui la coupe qui chut par terre.

– Trêve de mauvais sang, Cosaque ! gronda une basse-taille à ses côtés.

Pétro se retourna : c'était Basavriouk, et pouah ! la sale tête avec ces soies de porc en guise de cheveux et ces yeux bovins.

– Je sais ce qui te fait défaut ; tiens, ceci !

À ces mots, il secoua avec un rictus satanique l'escarcelle de cuir tintinnabulante passée dans sa ceinture. Pétro tressaillit.

– Hé ! hé ! si ça flambe ! criait l'autre en versant des ducats au creux de sa main. Hé ! hé ! si ça sonne ! et sache bien, je n'exige de toi qu'une seule chose pour un monceau de ces brimborions.

– Démon ! s'exclama Pétro, donne-moi ça et je consens à tout !

Ils topèrent.

– Écoute bien, Pétro ! tu tombes justement à pic ; demain se fête la Saint-Jean. Ce n'est que cette nuit, l'unique dans l'année, que fleurit la fougère. Ne lanterne pas, je t'attendrai sur le coup de minuit dans le ravin aux Ours.

Je crois que les poules ne se rongent pas, en attendant le moment où la ménagère viendra leur jeter le grain avec autant d'impatience que Pétro, espérant la tombée du jour. Sans répit il mesurait de l'œil si l'ombre des arbres ne s'allongeait point, si le soleil à son déclin ne saignait pas encore, et à mesure que le temps passait, il s'enfiévrait davantage. Ah ! que les instants lui duraient ! Apparemment, ce jour du bon Dieu restait accroché quelque part. Le soleil finit par se coucher ; seul, rougeoyait l'extrême bord du firmament et cette lueur s'éteignit aussi. Une fraîcheur se répandit sur les champs, l'obscurité devint plus foncée, elle s'épaissit encore, et ce furent les ténèbres. À la fin des fins !

Le cœur battant si fort que tout juste, ma foi, s'il n'essayait pas de lui bondir hors de la poitrine, Pétro se mit en route et avec mille précautions descendit à travers un fouillis d'arbres au fin fond d'une pente escarpée que l'on appelait le ravin aux Ours. Basavriouk y guettait déjà sa venue. Il faisait si noir qu'on

ne distinguait absolument rien. Main dans la main, tous deux se frayèrent leur chemin à travers des marécages bourbeux, en s'accrochant à des buissons touffus de prunelliers et butant presque à chaque pas. Ils débouchèrent en terrain plat. Pétro promena ses regards à la ronde ; jamais encore il ne lui était arrivé de se hasarder en cet endroit où Basavriouk venait de faire halte.

– Vois-tu devant toi ces trois monticules ? Tu y trouveras nombre de fleurs de toute espèce, mais les Puissances d'outre-tombe te gardent d'en arracher la moindre ! Aussitôt que la fougère sera éclose, prends-la, sans te retourner, quoi qu'il puisse se produire derrière ton dos...

Pétro aurait bien voulu poser quelques questions, mais ffftt !... l'autre n'était déjà plus là. Il s'avança vers les trois monticules, mais se demanda où pouvaient bien se trouver des fleurs ? On n'y voyait goutte. La masse noirâtre des mauvaises herbes tapissait toutes choses. Soudain, un éclair de chaleur zigzagua au firmament et devant notre homme se montra tout un parterre de splendides corolles dont il ne connaissait pas une. Parmi elles, la fougère étalait aussi ses modestes feuilles. Pétro fut pris d'un doute, et dans sa perplexité il les contemplait, immobile, les deux poings sur les hanches.

– Qu'y a-t-il donc ici de si rare ? Dix fois par jour il m'advient de passer devant cette plante. Quelle raison aurais-je de m'émerveiller ? Cette sale trogne de démon n'aurait-elle pas eu envie de se moquer de moi ?

Tout à coup un minuscule bouton se nuança de rouge, et remua comme s'il était vivant. Un vrai prodige, de fait ! Il bougeait, s'épanouissait sans trêve ni cesse, toujours plus écarlate, tel une braise ardente ! Une petite étoile s'alluma, il se produisit une légère explosion et la fleur se déploya sous les yeux de Pétro, éclairant autour d'elle les autres corolles.

– Voici le moment ! se dit le garçon qui tendit la main.

Il vit alors que par derrière, des centaines de bras velus s'allongeaient aussi vers la fleur, cependant qu'il entendait il ne savait quel être faire la navette à l'abri de son dos. Les yeux fermés, il arracha la tigelle, et la fleur lui resta aux doigts. Du coup, tout rentra dans le silence et Basavriouk réapparut, assis sur une souche, le teint d'une lividité cadavérique. S'il avait au moins remué un doigt ! Il gardait les prunelles immobiles, rivées sur quelque spectacle visible à lui seul, et sa bouche entr'ouverte ne proférait pas un mot. Aux alentours non plus, pas le moindre bruissement. Oh ! oh ! cela devenait terrifiant !... Brusquement, on perçut un coup de sifflet qui glaça Pétro jusqu'aux entrailles et il eut l'impression que les herbes se mettaient à bruire, que les fleurs commençaient à converser d'une voix grêle rappelant des clochettes d'argent, et que des frondaisons pleuvaient à flots de tonitruantes injures. Les traits de Basavriouk recouvrèrent quelque vie et ses yeux fulgurèrent.

– J'ai eu grand peine à évoquer la Reine des sorcières grommela-t-il entre les dents. Ouvre l'œil, Pétro, cette beauté va se montrer à toi dans un instant ; exécute à la lettre le moindre de ses commandements, sans quoi tu es perdu à jamais.

Sur ce, à l'aide d'une baguette fourchue, il partagea en deux un fourré de prunelliers et devant le couple se dressa une petite cabane montée, comme il se dit, sur des pattes de poule. Basavriouk cogna du poing la paroi extérieure qui vacilla au choc. Un énorme chien noir se précipita à leur rencontre, puis se muant soudain en chat au miaulement strident, il leur sauta à la figure.

– Tout beau, tout beau, vieille diablesse ! dit Basavriouk qui pimenta sa phrase d'une telle obscénité que tout honnête homme se serait du coup bouché les oreilles.

En un clin d'œil succéda au chat une vieille femme, ridée comme une pomme cuite, l'échine en arc de cercle, et dont le nez rejoignait le menton pour former une sorte de casse-noisette.

– Eh bien, pour une beauté, c'en est une fameuse ! songea Pétro qui de frayeur sentait des picotements lui courir le long du dos.

La sorcière lui arracha la fleur des mains, se pencha dessus et l'aspergea d'une certaine eau, en marmottant quelque chose qui n'en finissait pas. Des étincelles lui jaillissaient en gerbes de la bouche et de l'écume moussait à ses lèvres.

– Jette-la ! commanda-t-elle en rendant la fleur à Pétro.

Il obéit, mais alors quelle merveille ! la fleur ne tomba pas du premier coup, mais garda longtemps au sein des ténèbres l'apparence d'un petit globe de feu qui voguait dans l'air comme une nacelle. Finalement, sa descente commença avec une extrême lenteur et elle atterrit à si longue distance que l'on distinguait à peine sa corolle étoilée, guère plus grosse qu'une graine de coquelicot.

– C'est ici ! fit la vieille d'une voix sifflante et Basavriouk, passant une bêche à Pétro, lui dit :

– Creuse en cet endroit, garçon, tu y découvriras plus d'or qu'il n'est jamais apparu dans les rêves de Korj ou dans les tiens...

Pétro cracha dans ses mains, s'empara de la bêche, y appuya le pied, retourna une pelletée de terre, suivie d'une seconde, d'une troisième et enfin d'une quatrième. L'outil sonna contre un corps dur et refusa de fouir davantage. Les yeux du

jeune homme discernèrent peu à peu un coffret bardé de fer. Déjà, il tendait les bras pour s'en emparer quand le coffre se mit à s'enfoncer dans le sol, et de plus en plus loin, la bêche avait beau le suivre. Derrière, éclata un rire qui ressemblait plutôt au sifflement d'un reptile.

– Pas de ça ! et d'argent tu n'en verras point, tant que tu ne te seras pas procuré du sang humain ! dit la sorcière qui lui tendit un enfant d'environ six ans, recouvert d'un drap blanc, et par signes elle intima au Cosaque l'ordre de le décapiter.

Pétro demeura pétrifié de stupeur. Jugez du peu ! trancher de but en blanc, sans l'ombre d'une raison, une tête humaine ; bien pis encore, celle d'une innocente créature ! Pris de fureur, il arracha le drap qui masquait la victime, et que vous en semble ?... Il avait devant lui Ivass, ses petits bras croisés, le pauvret, et le chef rejeté en arrière. Armé d'un couteau, Pétro se rua en forcené vers la sorcière et déjà son poing se levait...

– Qu'as-tu donc promis pour obtenir la jeune fille ? lui cria Basavriouk d'une voix tonnante et ces mots le frappèrent comme une balle dans le dos.

La sorcière heurta du pied le sol, une flamme bleue fusa en trombe de la terre dont les entrailles s'illuminèrent jusqu'au tréfonds, au point de prendre la transparence d'un bloc de cristal, en sorte que tout ce qui s'y trouvait devint aussi nettement visible que si on le tenait au creux de la main. À cet endroit même, juste sous leurs semelles, ducats, pierres précieuses s'empilaient dans des coffres, des chaudrons, ou simplement en vrac. Les yeux de Pétro s'embrasèrent... sa raison s'égara. Comme un insensé, il saisit le couteau et des gouttes de sang innocent lui giclèrent à la face. Des éclats de rire démoniaques tonitruèrent de toutes parts ; des monstres abominables gambadèrent par hardes entières sous ses yeux. Les griffes crispées sur le cadavre décapité, la sorcière en lapait

le sang à la façon des loups. En proie au vertige, Pétro ramassa ce qui lui restait de forces et prit les jambes à son cou, mais tout se teignait de rouge sous ses pas. Dégoulinant de sang, semblait-il, de la cime aux racines, les arbres rutilaient et geignaient. Le ciel embrasé chancelait sur ses bases. Le meurtrier avait l'impression que des flammèches zigzaguaient en éclairs tout contre sa figure. N'en pouvant plus à force de courir, il gagna enfin sa masure, s'y abattit par terre comme une javelle tranchée par la faux, et s'abîma dans un sommeil de plomb.

Il dormit deux jours et deux nuits d'une seule traite. En se réveillant au troisième jour, ses yeux fouillèrent les angles de son logis, mais il eut beau faire, il ne se rappelait plus rien ; sa mémoire demeurait comme la poche d'un vieux grigou dont l'on ne soutirerait ni par la ruse, ni par flatterie, même pas un rouge liard. Au premier mouvement qu'il tenta pour s'étirer il entendit quelque chose tinter à ses pieds, et son regard tomba sur deux sacs pleins d'or.

Ce fut seulement alors qu'il se souvint, comme à travers la buée d'un rêve, de s'être mis en quête d'un certain trésor, d'avoir éprouvé une fière peur, tout seul dans la forêt. Mais quant à se rappeler à quel prix, ou dans quelles circonstances le magot lui était échu, c'était impossible, en dépit de tous les efforts.

À la vue des sacs, le cœur de Korj déborda d'attendrissement. Mon Pétro par ci, et mon Pétro par là, il n'avait que ce nom à la bouche.

– Et que l'on vienne me dire encore que je ne l'aimais pas, moi ? qu'il n'était peut-être pas traité chez nous comme le fils de la maison !

Et le bonhomme d'enfiler tant et tant de mensonges que Pétro en eut la larme à l'œil. Pidorka raconta bien à celui-ci que des Tziganes de passage avaient ravi le petit Ivass, mais le jeune homme avait perdu jusqu'au souvenir de cet enfant, tant les maléfices diaboliques lui avaient troublé le cerveau. Il ne s'agissait pas de chercher midi à quatorze heures.

On signifia, plutôt incivilement, son congé au Polonais et on activa les préparatifs de la noce. On mit au four les pâtisseries d'usage en pareil cas, on broda serviettes et mouchoirs du trousseau, puis on roula hors du cellier une barrique d'eau-de-vie de grain, après quoi les jeunes mariés installés au haut bout de la table, on découpa le gâteau de noce. Alors, mandores, cymbales, chalumeaux et tympanons de préluder, et l'allégresse battit son plein.

Aucune comparaison n'est possible entre les noces du bon vieux temps et celles de notre époque. La tante de feu mon grand-père nous en contait parfois merveille… rien que sur les gens, par exemple ! Ainsi, les jeunes filles, en coiffure d'apparat, longs rubans jaunes, bleus et roses, plus un galon d'or qui se nouait par-dessus, portaient de fines chemises, à semis de fleurettes d'argent, et brodées de soie rouge sur toutes les coutures. En bottes de maroquin à hauts talons ferrés, tantôt elles se pavanaient, souples et légères, tantôt elles tourbillonnaient à travers la chambre de cérémonie. En mitres de drap d'or ultra-fin, avec sur la nuque une petite échancrure laissant voir le béguin de brocard à double corne d'astrakan le plus frisé, l'une pointée en avant et l'autre en arrière, les jeunes femmes parées du casaquin bleu à crevés rouges, de la soie la plus riche, se détachaient tour à tour du groupe, poings fièrement campés sur la hanche pour battre de leurs semelles le rythme du hopak. Pipe aux dents, les garçons vains de l'immense bonnet de fourrure à la cosaque et de leur blouse du meilleur drap, serrée d'une écharpe brodée d'argent, faisaient le chien couchant devant les belles ou leur débitaient des

gaudrioles. Au spectacle de cette jeunesse en fleur, Korj lui-même ne put se retenir de se mêler, en dépit de l'âge, à tous ces ébats. Mandore en main, fredonnant sans cesser néanmoins de tirer des bouffées de sa pipe, le vieux drôle bondit dans le cercle, une coupe en équilibre sur le crâne, et genoux ployés, fesses à ras de terre, dansa sous les vivats tumultueux de l'assemblée en rupture de ripaille.

Et que n'inventait-on pas, une fois en goguette ! Se mêlait-on, je suppose, de se déguiser… pour le coup, quels masques, Seigneur Dieu ! on n'avait plus figure humaine. Rien de commun avec les travestis actuels, que l'on voit de temps à autre aux noces modernes où l'on se borne à contrefaire les Tziganes ou les Paisses. Il en allait tout autrement à cette époque où il arrivait, par exemple, à l'un de s'affubler en Juif et à un second d'apparaître en diable. La rencontre débutait par des embrassements, et cela finissait par une peignée mutuelle, et la foule de s'esclaffer alors, Dieu vous garde ! au point de se tenir les côtes. S'avisaient-ils de revêtir la robe turque ou tartare, ils scintillaient de la tête aux pieds, un vrai brasier, quoi !

Mais pour peu qu'ils se sentissent en veine d'extravagances ou de tours pendables, ils avaient toute honte bue. Ainsi, la tante de feu mon grand-père elle-même invitée à ces noces, fut l'héroïne d'une plaisante aventure. Déguisée sous les amples jupes tartares, elle circulait, buire en main et versait à boire à la ronde. Or, l'un des assistants, quelque diable sans doute le poussant, l'aspergea d'eau-de-vie par derrière, et le voisin – un gars, faut croire, qui n'avait pas les yeux dans sa poche, lui non plus ! – battit immédiatement le briquet et bouta le feu à la tante. Une bouffée de flamme jaillit et la pauvre femme, morte de frayeur, dut devant tout ce monde se dépouiller en hâte de ses vêtements. À cette vue, ce fut un charivari, un ouragan de rires gras, un bacchanal enfin, pire que sur un champ de foire. En un mot, jamais et nulle part, de mémoire d'ancien, on n'avait célébré une noce où l'on se divertît davantage.

Pidorka et son Pétro commencèrent donc à vivre en ménage, comme mari et femme. Rien ne manquait chez eux et tout y était une joie pour les yeux. Néanmoins, bien des honnêtes gens hochaient légèrement le chef en observant leur mode d'existence.

– Du diable il ne sort rien de bon, disaient-ils d'une voix unanime. Or, de qui, sinon du tentateur de la gent orthodoxe, a pu lui venir cette richesse ? Comment Petro a-t-il mis la main sur un tel magot ? Et pourquoi donc, du jour même où il a fait fortune, Basavriouk a-t-il disparu, comme chu dans l'eau ?

Ce que le monde va tout de même inventer, me direz-vous. Il n'en est pas moins vrai qu'un mois ne s'était pas écoulé et mon Pétro devenait totalement méconnaissable.

Pour quelle raison, et qu'est-ce qu'il avait ? Dieu le sait ! Les fesses toujours collées au même banc, et bouche cousue devant quiconque, il restait plongé dans sa rêverie, avec l'air d'un homme qui s'acharne à retrouver quelque souvenir effacé. Qu'aux prix de maints efforts Pidorka l'amenât à prendre part à une conversation, il semblait se distraire de ses soucis, et paraissait même d'humeur joviale, mais dès que son œil s'égarait sur les sacs d'or, il criait :

– Attends, attends donc, j'ai oublié !

Et le voilà de nouveau songeur, cherchant de plus belle à se remémorer quelque chose. Des fois, quand il demeurait longtemps inerte à la même place, il avait l'impression fugitive que dans un instant tout lui reviendrait à l'esprit, mais de nouveau cet espoir s'évanouissait. Il se figurait bien être assis à l'auberge, qu'on lui servait de l'eau-de-vie, que cette eau-de-vie le brûlait... quelqu'un l'abordait alors, lui tapait sur l'épaule... Mais une sorte de brouillard s'étendait sur la suite des

événements. Et suant à grosses gouttes, n'en pouvant plus, il s'éternisait là, sur son siège.

À quels moyens ne recourut pas sa Pidorka ? Sorciers appelés en consultations, épreuve de l'étain, tisane contre les maux de ventre[4], rien n'y fit.

Il en fut ainsi de tout l'été. Nombre de Cosaques menèrent à bon terme la fenaison et la moisson ; bien d'autres, de tempérament plus aventureux, cédèrent à l'attrait des expéditions lointaines. Des volées de canards sauvages fourmillaient encore à la surface de nos étangs, mais les étourneaux n'étaient déjà plus qu'un souvenir. La steppe prit des tons de rouille. Éparses çà et là, des meules de blé rappelant le haut bonnet à poil du Cosaque peuplèrent la solitude des guérets. On croisa bientôt de temps à autre sur les chemins des véhicules chargés de branches mortes et de bûches. Le sol devint plus dur et par endroits se laissa pénétrer par le gel. Puis, le ciel se mit à bluter de la neige, et tous les rameaux se parèrent de givre, délicat comme un duvet de lièvre. Déjà, par ces éclatantes journées où il gèle à pierre fendre, l'on voyait le bouvreuil à plastron rouge déambuler, avec les grâces mignardes d'un hobereau polonais, d'un tas de neige à l'autre, en quête de quelques grains. Armés de longues gaules, les enfants activaient sur la glace la course de leurs toupies en bois, cependant que les papas, coitement lovés au sommet des poêles, n'en descendaient que de loin en loin, pipe allumée aux dents,

---

[4] Chez nous, on pratique l'épreuve de l'étain pour un sujet en proie à quelque terreur dont on cherche à pénétrer la cause initiale. À ces fins, on jette des gouttes d'étain fondu (ou de cire) dans de l'eau où elles reproduisent la forme de l'être ou de l'objet responsable de la frayeur du malade, et du coup celui-ci se remet de sa peur. Pour guérir quelqu'un du vertige ou des maux de ventre, on met le feu à un morceau d'étoupe disposé dans un verre que l'on renverse ensuite sur une écuelle remplie d'eau et placée sur l'abdomen du patient, à qui l'on fait boire de ce liquide, après certaines incantations à voix basse. (*Note de Gogol.)*

pour tancer vertement cette brave gelée orthodoxe, ou avaler un bol d'air frais en battant au fléau dans la pièce d'entrée le froment depuis longtemps engrangé. Enfin, le dégel commença, et puis se produisit la débâcle...

Mais Pétro demeurait toujours le même, ou plutôt son humeur morose empirait à mesure que le temps fuyait. Semblable à un captif dans les fers, il restait assis au centre de sa chaumière, les sacs d'or à ses pieds. Insociable à présent, les cheveux et la barbe démesurément longs, il présentait un horrible aspect, et sans répit une seule et même pensée le hantait, sans arrêt il s'évertuait à se rappeler une certaine chose, et rageait devant l'inanité de ses efforts. D'un mouvement sauvage, il se relevait maintes fois de son siège, agitait les bras, rivait son regard sur on ne savait quoi de vague, mais qu'il paraissait anxieux d'attraper. Ses lèvres remuaient, comme désireuses de prononcer un mot depuis longtemps oublié, et puis cessaient de trembler... La fureur s'emparait alors de lui ; tel un être privé de raison, il se mordait et se rongeait les poings, s'arrachait des mèches de cheveux, jusqu'à ce que calmé, il ne retombât dans une sorte de torpeur, après quoi il s'acharnait de plus belle à rappeler ses souvenirs, cédait à une nouvelle crise de frénésie, suivie d'une autre période de détresse affreuse. Quelle manifestation de la colère divine !

Ce n'était plus une vie pour Pidorka. Elle avait peur de rester seule à la maison, puis elle finit, la pauvrette, par se faire à son malheur. Mais déjà nul n'aurait reconnu en elle la jolie fille d'antan. Plus d'incarnat à ses joues, adieu le sourire ! Consumée par le chagrin, elle dépérissait de consomption, ses yeux limpides s'étaient abîmés à force de larmes. Un beau matin, quelqu'un qui la prenait sans doute en pitié l'engagea à consulter une sorcière habitant dans le ravin aux Ours et qui, d'après la rumeur publique, savait guérir tous les maux du monde. Elle résolut de recourir à cet ultime expédient et de fil

en aiguille parvint à décider la vieille à l'accompagner jusqu'à la maison.

Cela se passait vers le soir, précisément à la veille de la Saint-Jean. Pétro gisait, affalé sans connaissance sur un banc et il ne prêta donc aucune attention à la nouvelle venue. Mais soudain, il se redressa peu à peu, et tout d'un coup, un tremblement l'agita tout entier, comme quelqu'un qui monte à l'échafaud ; sa chevelure se dressa d'une seule masse, et il éclata d'un tel rire que Pidorka en fut glacée jusqu'au cœur.

– Je me souviens, je me souviens ! hurlait-il dans un accès de formidable allégresse, et brandissant une hache, il la lança de toutes ses forces vers la sorcière.

Le fer avait pénétré de deux pouces dans la porte de chêne, mais plus de sorcière, et un enfant de sept ans, en chemise blanche et la figure voilée, se tenait maintenant au milieu de la pièce. Le drap qui le recouvrait s'abattit...

– Ivass ! cria Pidorka en se hâtant vers lui.

Alors, la vision se mit à saigner de la tête aux pieds, illuminant d'une lueur pourpre jusqu'aux coins les plus reculés de la maison.

Sur le coup de la frayeur, Pidorka chercha refuge dans l'entrée, puis se maîtrisant quelque peu, voulut rentrer pour aider son frère. Trop tard ! l'huis s'était fermé sur ses talons avec une telle violence que nulle force humaine n'était plus à même de l'ouvrir. Des gens accoururent, cognèrent à la porte, l'enfoncèrent... à l'intérieur, plus une âme !... De la fumée emplissait la chaumine, et au milieu seulement, à cette place où se tenait Pétro, se voyait un tas de cendres d'où s'échappait par endroits de la fumée. On courut aux sacs ; ils étaient bourrés de menus tessons, et non plus de pièces d'or. Les yeux hors des

orbites, et la bouche grande ouverte, les Cosaques restaient là, comme s'ils avaient pris racine au sol, et sans qu'un seul poil de leur moustache osât trembler, tant ce prodige les chargeait d'épouvante.

Quant à la suite des faits, je ne m'en souviens guère. Pidorka fit vœu de se rendre en pèlerinage, réalisa tout le bien qui lui venait de son père défunt et quelques jours après elle quitta en effet le village. Mais où s'en allait-elle, nul n'était capable de l'indiquer. Quelques anciennes au cœur charitable auraient bien voulu la dépêcher aux mêmes lieux qui avaient englouti Pétro, mais un Cosaque qui s'en retournait de Kiew, rapporta qu'il y avait vu au monastère une nonne desséchée à l'égal d'un squelette, et perpétuellement abîmée dans l'oraison. Au signalement qu'il en donna, les gens du pays décidèrent que la religieuse en question n'était autre que l'absente. Il ajoutait que nul n'avait jamais entendu le son de sa voix, qu'elle avait fait toute la route à pied, apportant en offrande à la Sainte image de la Mère de Dieu un châssis à ce point constellé de pierreries aux mille feux que chacun qui tentait d'y lever les yeux, demeurait ébloui.

Oh ! mais permettez, les choses n'en restèrent pas là. Basavriouk réapparut le jour même où le Malin avait emporté Pétro au fond de ses domaines. Seulement, tous s'empressèrent de faire le vide autour de lui. On savait désormais à quelle espèce d'oiseau l'on avait affaire : à Satan en chair et en os qui avait emprunté l'apparence humaine pour découvrir des trésors, et comme il ne pouvait mettre ses pattes impures sur les magots, il lui fallait embaucher des auxiliaires. Cette année aussi, tous abandonnèrent les bauges qu'ils s'étaient creusées dans la terre et s'établirent au village, bien que même en cet endroit le maudit Basavriouk ne cessât pas de les importuner. La tante de feu mon grand-père racontait qu'il lui gardait personnellement une dent, du fait qu'elle avait quitté son ancien

débit au bord de la route d'Opochniansk, et il appliquait tous ses efforts à se venger d'elle.

Un beau soir, les notabilités de l'endroit s'étaient rassemblées dans son établissement, et s'entretenaient, rangées selon l'ordre des préséances, comme on dit, autour de la table au centre de laquelle on avait servi un mouton rôti, et de belle taille, ce serait péché de prétendre le contraire. Ces braves gens jasaient paisiblement, abordant tour à tour différents sujets, sans oublier les prodiges et merveilles de toute espèce, quand soudain il leur sembla que... (illusion d'un convive isolé, la chose ne tirait guère à conséquence, mais voilà justement, ils eurent tous la même impression, du premier jusqu'au dernier...) il leur sembla donc que la tête du mouton se soulevait, que ses yeux vitreux reprenaient de la vie et de l'éclat, et que les moustaches rêches comme des soies de porc qui lui avaient poussé en un clin d'œil se fronçaient vers les assistants d'un air qui en disait long. À l'instant, tous reconnurent en cette tête de mouton la trogne de Basavriouk, et la tante de feu mon grand-père eut nettement l'idée qu'une minute de plus, et il commanderait de lui servir de l'eau-de-vie... Les dignes notables sautèrent à qui mieux mieux sur leurs couvre-chefs et regagnèrent à toutes jambes leurs logis respectifs.

Une autre fois, le marguillier en personne qui de temps à autre se plaisait à dire deux mots en tête-à-tête à un hanap hérité de son aïeul, n'avait pas encore asséché pour la seconde fois sa coupe qu'il vit celle-ci se courber en deux pour lui faire la révérence.

– La peste soit de toi ! dit notre homme, et en avant les signes de croix.

Or, au même moment une chose stupéfiante arrivait à sa propre femme. À peine commençait-elle à brasser de la pâte

dans un immense pétrin que cet ustensile gagna la porte en sautillant.

– Arrête ! arrête ! lui criait l'épouse du marguillier.

Chansons !... Monsieur du pétrin, l'air ultra-sérieux, se planta les deux poings sur les hanches et fit le tour de la maison, en fléchissant les jarrets dans une danse effrénée...

Vous autres, vous vous tenez les côtes ! mais nos ancêtres n'avaient pas la moindre envie de rire. Ce fut en vain que le père Athanase parcourut le village et traqua le diable en s'escrimant du goupillon le long de chaque rue, car malgré tout la tante de feu mon grand-père se plaignit longtemps que vers la tombée de la nuit quelqu'un chez elle tapait sur la toiture et grattait à la muraille.

Mais quoi !... à l'heure présente, à cet endroit précis où se dresse notre village, la tranquillité règne, du moins selon toute apparence, mais il n'y a pas si longtemps, du vivant de mon père défunt, je me rappelle qu'aucun honnête homme ne pouvait se permettre de longer ce débit en ruines que, longtemps après, des Juifs, race impure, réparèrent de leurs deniers. Des tourbillons de fumée jaillissaient de la cheminée encrassée de suie, et montant tellement haut dans le ciel que votre bonnet de fourrure retombait en arrière pour peu que vous cherchiez à suivre de l'œil leur ascension, ils semaient des flammèches à travers la steppe, et le diable – je ferais aussi bien de le passer sous silence, ce fils de chien ! – geignait dans sa niche d'une voix si lugubre qu'arrachés par l'épouvante à leurs perchoirs de la Chênaie voisine, des nuées de freux fendaient les airs, en tournoyant avec des croassements sauvages.

LA NUIT DE MAI

OU LA NOYÉE

Le diable connaît son propre père ! Que les chrétiens entreprennent quelque chose, ils se démènent et se démènent, comme une meute après un lièvre, mais toujours à côté, et toujours ce démon de lièvre reparaît, agitant sa petite queue, et pas moyen de l'attraper !

I

HANNAH

Des chants entonnés à pleine gorge roulaient leurs vagues par les rues du village de X... C'était le moment où, fatigués du labeur et des soucis de la journée, garçons et filles se rassemblaient en cercle tumultueux, sous la splendeur du firmament pour déverser leur allégresse en des sons qui se teintaient invariablement de mélancolie. Le soir méditatif enveloppait l'immensité bleue du ciel et paraissait prêter aux moindres objets des formes plus incertaines et de l'éloignement. Il faisait déjà sombre, mais les chants ne cessaient point. La mandore aux mains, le jeune Cosaque Levko, fils du maire de l'endroit, s'était esquivé en tapinois hors du groupe des chanteurs. Coiffé d'un bonnet en peau d'agneau de Réchétilov, il suivait la rue, en taquinant du doigt les cordes de son instrument pour rythmer ses entrechats. Soudain il s'arrêta devant la porte d'une chaumière perdue dans la verdure de jeunes cerisiers. Qui donc habitait là ? qu'y avait-il derrière cette porte ? Après une courte pause, Levko préluda par quelques accords et commença la sérénade :

Le soleil décline, le soir est tout près,
Sors à ma rencontre, mon cœur chéri !

– Ouais ! ma belle aux yeux limpides doit sûrement dormir à poings fermés, dit le Cosaque en s'approchant de la fenêtre, la chanson terminée. Hannah ! ma petite Hannah ! dors-tu, ou serait-ce que tu ne veux point sortir pour me rejoindre ? Tu as peur sans doute qu'on nous voie, ou bien tu hésites peut-être à exposer ta pâle frimousse à la fraîcheur ? Ne crains rien, il n'y a

personne et la soirée est tiède. Surviendrait-il d'ailleurs quelqu'un, je t'abriterais sous mon justaucorps, ceindrais le tout d'une écharpe et ainsi enfouie au refuge de mes bras, nul ne te reconnaîtrait. Et si la brise venait à fraîchir, je te serrerais plus étroitement sur mon cœur, te réchaufferais de baisers et de mon bonnet fourré je ferais une chancelière pour tes petits pieds blancs. Mon ange, mon ablette, mon trésor, mets le nez dehors, ne serait-ce qu'un instant. Laisse au moins ta blanche menotte passer par l'entrebâillement de la lucarne !... Mais non, tu ne dors pas, jeune orgueilleuse, ajouta-t-il en haussant la voix, et prenant le ton de celui qui rougit d'un affront momentané ; du moment que tu trouves plaisir à te moquer de moi, bonsoir !

Alors, il tourna les talons, campa son bonnet sur le coin de l'oreille et s'écarta dignement de la fenêtre, en frôlant d'un doigt léger les cordes de la mandore. À ce même instant, remua le bouton en bois de la porte qui s'ouvrit à toute volée en grinçant sur ses gonds et, drapée des ombres vespérales, une jeune fille à la veille de ses dix-sept ans risqua de tous côtés des regards timides et franchit le seuil, sans lâcher le bouton de la serrure. Dans cette pénombre diaphane, ses yeux limpides, semblables à de petites étoiles, scintillaient en messagers de bon accueil ; un collier de corail rouge brillait à sa gorge, et même l'incarnat dont la pudeur avivait subitement ses joues ne put se dérober au regard d'aigle du galant.

– Comme tu es impatient ! dit-elle à mi-voix, tu t'emportais déjà... Pourquoi choisir pareil moment ? Des gens ne cessent de flâner en bandes par les rues. J'en suis toute tremblante !

– Oh ! ne tremble point, ma jolie baie d'obier ! Pelotonne-toi plus étroitement contre moi, s'écria le jeune homme qui, rejetant en arrière la mandore maintenue à son cou par une longue courroie, étreignit sa belle et s'assit près d'elle à la porte de la chaumière. Tu sais combien le temps me dure dès que je suis une heure sans te revoir...

– Sais-tu à quoi je pense ? dit en lui coupant la parole Hannah qui attachait pensivement sur lui son regard. J'ai cette impression qu'une manière de pressentiment me souffle à l'oreille qu'à l'avenir il ne nous sera plus donné de nous rencontrer aussi souvent. Les gens sont malintentionnés dans ce pays ; toutes les jeunes filles me dévisagent avec tant d'envie, et quant aux gars !... Il ne m'échappe pas non plus que depuis peu ma mère me fait surveiller de plus près. J'avoue que je me plaisais davantage chez les étrangers... Et comme elle achevait ces mots, un réflexe nostalgique crispa furtivement ses traits.

– Rentrée il y a deux mois seulement au pays natal, tu t'y ennuierais déjà ? Peut-être que tu en as assez de moi, comme de tout le monde ?

– Oh non, pas de toi ! dit-elle en souriant légèrement. Je t'aime, Cosaque aux sourcils bruns. Tu me plais parce que tu as les yeux d'un marron clair, et dès qu'ils se posent sur moi, il me semble que j'ai de la joie à l'âme, de la joie et du contentement. Et tu me plais aussi quand tu frises ta moustache noire, quand tu joues de la mandore, quand tu marches dans la rue, quand tu chantes, et qu'il est agréable de t'écouter !

– Oh, chère Hannah ! s'écria le jeune homme en l'embrassant et la serrant encore plus fort sur son sein.

– Allons, Levko !... Cela suffit, je te dis... Raconte-moi d'abord si tu as parlé à ton père.

– Quoi ? demanda-t-il, comme arraché au sommeil. Parlé pour lui annoncer que je veux me marier et que tu consens à devenir ma femme ? Eh bien, oui, je lui en ai parlé...

Hélas ! quel son mélancolique rendait sur ses lèvres ce « *je lui en ai parlé* ».

– Et le résultat ?

– Que faire avec un homme comme lui ? Il a feint, la vieille ficelle, d'être dur d'oreille, selon sa manie de toujours. Il prétendait ne pas saisir un traître mot, et de plus il m'a lavé la tête sous prétexte que je vagabonde Dieu sait où et que je fais les quatre cents coups avec les autres gars dans les rues. Mais ne te tourmente pas, mon Hannah à moi ! Ma parole de Cosaque que je le fléchirai !...

– Mais oui ! tu n'as qu'à dire un mot et tout s'accomplit selon tes désirs. Je le sais bien par mon propre exemple ; à certains moments, j'ai bonne envie de ne point t'obéir, mais il suffit que tu parles et j'agis comme tu le veux... Regarde, regarde donc, ajouta-t-elle en appuyant la tête sur l'épaule de l'aimé, et les yeux levés là-haut où bleuissaient les espaces incommensurables du tiède firmament d'Ukraine qu'ombraient par en bas les ramilles touffues des cerisiers, debout à quelques pas. Regarde ! là-bas, à perte de vue, de minuscules étoiles se montrent comme à la dérobée. Ce sont, n'est-il pas vrai, les anges de Dieu qui viennent d'entrebâiller les petites fenêtres de leurs maisonnettes étincelantes dans le ciel, et qui maintenant nous contemplent ? N'est-ce pas, Levko, que ce sont eux qui observent la terre où nous vivons ? Si les humains avaient des ailes, hein, comme celles des oiseaux, on s'envolerait là-haut, toujours plus haut... Oh ! comme j'aurais peur !... Pas un des chênes d'ici n'atteint le ciel, et l'on prétend pourtant qu'il existe quelque part, en je ne sais quelle lointaine contrée, un certain arbre dont la cime vient bruire au ras du firmament et que Dieu se sert de ses branches comme de degrés pour descendre sur terre dans la nuit de Pâques...

– Mais non, Hannah, Dieu dispose d'une longue échelle qui va du ciel jusqu'à notre terre. Les saints archanges la dressent à la veille de Pâques et dès que le Seigneur met le pied sur le

premier barreau, tous les esprits impurs dégringolent à la renverse et croulent par essaims dans les enfers. C'est pour cette raison qu'à la fête de la Résurrection pas un démon ne rôde ici-bas...

– Que cette eau clapote doucement ! on dirait un enfant dans son berceau, poursuivit Hannah, pointant le doigt vers l'étang ceint funèbrement d'un bois d'érable aux frondaisons ténébreuses et de saules pleureurs qui trempaient dans ses ondes leurs rameaux dolents.

Pareil à un vieillard impuissant, l'étang tenait captif en sa froide étreinte le distant ciel noir et comblait de ses baisers de glace les astres de feu qui cinglaient, blafards, à travers les sombres espaces éthérés, comme s'ils pressentaient l'imminente éclosion de la rayonnante impératrice des nuits. Près du bois, sur le coteau, somnolait une antique maison en bois, aux volets clos ; de la mousse et des herbes folles tapissaient sa toiture ; des pommiers feuillus avaient poussé en sauvageons sous ses fenêtres, et projetant sur elle ses ombres, le bois lui imposait l'empreinte d'une amertume farouche. Un taillis de noyers s'étalait à sa base et descendait ensuite le long de la pente jusqu'à l'étang.

– Je me souviens, dit Hannah, comme au travers d'un rêve, et les yeux fixés sur cette maison, qu'il y a longtemps, fort longtemps – je n'étais encore qu'une gamine et vivais chez ma mère – des bruits effroyables couraient sur ce logis que voilà. Levko, tu sais sans doute ce dont il s'agit. Raconte-le moi !

– Peste soit de la maison, ma jolie ! Les commères et les imbéciles tiennent tant de propos inconsidérés ! Le résultat de ces contes serait de te troubler ; tu prendrais peur et ne pourrais dormir paisiblement...

– Raconte-moi, dis, raconte, mon chéri, mon gars aux sourcils noirs, insista-t-elle en collant sa joue contre celle de Levko et lui passant un bras autour de la taille. Non, on voit clairement que tu ne m'aimes pas, tu dois courtiser une autre fille... Je n'aurai pas peur, et je dormirai à poings fermés. Mais à présent si tu refuses de me conter cette histoire, je ne fermerai pas l'œil de la nuit, car, intriguée, je serai au supplice et me mettrai en vain martel en tête... Raconte, veux-tu, Levko !

– Ils parlent d'or selon toute apparence, ceux qui soutiennent que les jeunes filles sont possédées d'un démon chargé d'attiser leur curiosité... Eh bien, écoute... Il y a de cela très longtemps, mon petit cœur, un chef d'escadron de Cosaques habitait cette maison. L'officier avait une fille, demoiselle extrêmement belle, pâle comme la neige, ou comme ton propre visage. Sa femme s'était éteinte depuis bien des années quand il songea à convoler en secondes noces. « Me dorloteras-tu comme par le passé, petit père, quand tu seras remarié ? »

– Mais oui, fillette, je te serrerai plus tendrement que jamais sur mon cœur. Oui, mon enfant, je te ferai encore plus amplement largesse de boucles d'oreilles et de colliers.

Le chef d'escadron ramena la seconde épouse dans sa maison neuve. Elle était fort jolie, cette jeune mariée au teint de lis et de roses. Mais voilà ! elle lança un regard si mauvais à sa belle-fille qu'à son aspect celle-ci poussa un cri de frayeur. Si encore la revêche marâtre lui avait adressé un mot, rien qu'une seule petite fois dans la journée !... La nuit tombée, le père se retira avec son épouse dans leur chambre à coucher ; la pâle demoiselle s'enferma aussi dans sa chambrette et comme elle avait le cœur gros, elle se mit à pleurer. Ses yeux tombèrent soudain sur un affreux matou noir qui s'avançait en rampant vers elle avec une flamme au bout de chaque poil, et l'on entendait ses griffes de fer crisser sur le plancher. Effrayée, la

pauvrette monta sur un banc, le chat aussi. De là, elle bondit sur le poêle où la suivit encore le chat qui lui sauta brusquement à la gorge pour l'étrangler. Elle ne put retenir un hurlement de terreur, mais parvint à se défaire de l'animal qu'elle précipita à terre. L'horrible matou se reprit aussitôt à ramper dans sa direction. L'angoisse s'empara de la malheureuse et comme le sabre de son père pendait à la muraille elle le décrocha et ... Bing !... fit l'arme en touchant le sol. Du coup, une des pattes aux griffes d'acier se trouva tranchée, et le chat, miaulant à tue-tête, disparut dans un coin sombre. La jeune mariée garda la chambre toute la journée suivante et n'en sortit qu'au troisième jour avec un bras en écharpe. L'infortunée demoiselle devina que la marâtre était une sorcière qu'elle avait rendue manchote. Au quatrième jour, le chef d'escadron donna l'ordre à sa fille d'aller puiser de l'eau et de balayer la maison comme une paysanne du commun, avec défense de se montrer dans les appartements des maîtres. Si pénible que ce fût pour elle, il ne restait à la pauvrette que de se soumettre à la volonté de son père. Le cinquième jour, cet homme bannit de la maison son enfant, pieds nus, sans même l'aumône d'un morceau de pain. C'est alors que la demoiselle ne put se retenir de sangloter, son pâle visage enfoui dans ses deux mains. « C'est par ta faute, petit papa, que périt la fille née de tes œuvres. La sorcière a conduit ton âme pécheresse à la damnation. Dieu daigne te pardonner ! Pour moi, malheureuse que je suis, il m'apparaît clairement que le Seigneur ne souhaite pas que je vive en ce bas monde. »

– Et tiens ! dit Levko en se retournant vers Hannah pour lui indiquer du doigt la demeure de l'officier, regarde bien de ce côté, et tu distingueras à l'écart de la maison la berge la plus élevée. C'est de cet endroit précis que la demoiselle se précipita à l'eau et du coup en finit avec l'existence...

– Et la sorcière ? demanda Hannah d'une voix tremblante, et ses yeux en larmes fixés sur le narrateur.

– La sorcière ? À partir de ce moment, d’après ce qu’inventent les bonnes femmes, toutes les noyées prirent l’habitude de se rendre, par les nuits claires, dans le jardin seigneurial pour se réchauffer au clair de lune, et la fille du chef d’escadron devint en quelque sorte leur reine. Une nuit, elle aperçut la marâtre dans les parages de l’étang, fondit sur elle en poussant de terribles clameurs et l’entraîna sous l’eau. Conservant sa présence d’esprit jusqu’en cette circonstance critique, la sorcière emprunta sous les flots la forme d’une noyée et par ce moyen se déroba aux roseaux verts dont les infortunées voulaient la fouetter. Va donc croire les bonnes femmes !... Celles-ci content encore que chaque nuit la demoiselle rassemble les noyées et scrute tour à tour leurs traits dans l’espoir de découvrir laquelle est la sorcière, mais que jusqu’à présent ses efforts auraient échoué. S’il lui advient de rencontrer quelque mortel, à l’instant il doit à toute force participer aux recherches, sinon elle le menace de la noyade. Voilà, ma petite Hannah, ce que racontent les anciens... Le propriétaire actuel a l’intention de bâtir en cet endroit une distillerie et à ces fins a déjà envoyé tout exprès sur les lieux un contremaître. Or... Mais un bruit de voix frappe mes oreilles ; ce sont les amis qui s’en retournent après avoir chanté à cœur joie. Au revoir, Hannah !... Dors paisiblement, et ne pense plus aux fables de ces commères...

Ayant ainsi parlé, il la pressa plus fort contre lui, l’embrassa et partit.

– Au revoir, Levko ! disait Hannah, dardant des yeux rêveurs sur l’obscurité du bois.

À cette heure, l’énorme disque de la lune commençait à se découper majestueusement hors de terre. La moitié de sa circonférence restait encore dans la gangue, mais déjà l’univers entier s’emplissait d’une sorte de rayonnement solennel. L’étang

charriait des étincelles. Par degrés, la vague silhouette des arbres isolés se détachait plus nettement sur la sombre masse des feuillages.

– Au revoir, Hannah !

Ces mots venaient de résonner derrière la jeune fille, ponctués d'un baiser.

– Ah ! tu es revenu ? dit-elle en virant sur les talons, mais se trouvant en présence d'un garçon qu'elle ne connaissait pas, elle s'en écarta vivement.

– Au revoir, Hannah, répéta-t-on, et quelqu'un lui baisa de nouveau la joue.

– Allons bon ! le diable amène encore un autre farceur ! murmura-t-elle, dépitée.

– Au revoir, Hannah chérie !

– Un troisième maintenant !

– Au revoir, Hannah, au revoir ! et les baisers de pleuvoir de tous côtés.

– Ah ! ça, mais ils sont toute une bande ! cria-t-elle en s'échappant à grand-peine à la foule des jeunes garçons qui se bousculaient à qui mieux mieux dans leur hâte à l'embrasser. Comment se fait-il donc qu'ils ne soient pas encore blasés de cette manie de baisers !... Encore un peu, ma parole, et l'on ne pourra plus sortir dans la rue !

Sur ces mots, la porte se referma bruyamment, et l'on n'entendit plus que le verrou qui glissait en grinçant entre les crampons.

II

LE MAIRE

Connaissez-vous la nuit d'Ukraine ?... Oh ! que non, vous ne la connaissez point. Contemplez-la ! La lune ouvre son œil au centre du ciel, la voûte sans bornes du firmament se dilate encore, plus incommensurable que jamais, et cette voûte parle, elle respire. La terre entière s'inonde d'une lumière d'argent ; un air exquis, étouffant malgré sa fraîcheur, déborde de tendresse et fait déferler un océan de suaves exhalaisons. Nuit divine !... nuit enchanteresse !... Immobiles, les arbres inspirés se figent, et, gouffres de ténèbres, ils projettent loin d'eux une ombre démesurée. Qu'ils sont silencieux et calmes, ces étangs ! La glace opaque de leurs eaux s'encadre, morne repoussoir, du rempart vert foncé des jardins. Les fourrés inextricables de nerpruns et de merisiers allongent timidement leurs racines vers la fraîcheur des sources et de temps à autre, protestent de toutes leurs feuilles, comme sous le coup de la colère ou de l'indignation, chaque fois que, charmant compagnon, le vent nocturne est revenu d'un pas leste les lutiner sournoisement. La contrée entière dort, mais là-haut où tout halète, ce ne sont que merveilles et magnificences. Accessible au sentiment de l'infini, l'âme ne se sent plus d'aise et des multitudes de visions argentées surgissent de ses profondeurs en séries harmonieuses. Nuit divine !... nuit enchanteresse !... Mais soudain, tout renaît à la vie : les forêts, les étangs, les steppes, dès que s'égouttent, vibrantes et sublimes, les notes du rossignol d'Ukraine, et il semble que la lune elle-même se penche au bord des nues pour l'écouter. Comme sous l'effet d'un charme, le village somnole sur une crête. Ses chaumines groupées par troupeaux luisent mieux et davantage à la caresse

des rayons lunaires, et encore plus éblouissante se détache dans les ténèbres la blancheur de leurs murailles basses. Plus de chansons, le silence règne en tous lieux. Les gens qui se respectent ronflent déjà. De loin en loin, quelque lucarne rougeoie et fort rares sont les maisons où, retenue par quelque labeur, une famille avale devant le seuil les dernières bouchées d'un souper tardif.

– Mais ce n'est pas comme cela que se danse le hopak. Plus je regarde de près, il y a quelque chose qui ne colle pas. Qu'est-ce qu'il vient donc me chanter, le compère ? Allons, voyons voir, et hop tralala ! et hop, lala !... hop ! hop ! hop !

Ainsi monologuait en dansant dans la rue un paysan en ribote qui frisait la quarantaine.

– Je prends Dieu à témoin si c'est ainsi que l'on danse le hopak !... Quel intérêt aurais-je à mentir ? Ma parole, c'est pas comme ça, je vous dis !... Allons-y encore, et hop tralala ! hop lala ! hop ! hop ! hop !...

– Bon ! le voilà maintenant qui perd le sens, cet individu ! De la part d'un quelconque béjaune, cela s'excuserait à la rigueur, mais qu'un vieux verrat danse la nuit en pleine rue, sujet de dérision pour les marmots !... se récriait une passante d'un certain âge qui portait une brassée de paille. Rentre à la maison, il est grand temps de dormir !

– J'y vais, dit le paysan qui fit halte. Telle est bien mon intention, et foin du maire, ou prétendu tel !... Non, mais qu'est-ce qu'il s'imagine, celui-là ? Que l'oncle d'enfer emporte son papa !... Sous prétexte qu'il est maire, et qu'il douche d'eau froide ses administrés quand il gèle, il voudrait s'en faire accroire ?... Maire, eh bien quoi, maire ?... Je suis mon maire, je consens que Dieu me frappe sur l'heure, hein, si je ne suis pas mon propre maire !... Tel que je le dis !... et sans tourner autour

du pot !… poursuivit-il en longeant la première maison rencontrée sur sa route.

Il s'en approcha, se planta devant la fenêtre, tâtonna la vitre à la recherche de la poignée.

– Femme, ouvre… Allons, femme, du nerf !… Ouvre qu'on te dit !… Il est temps pour le Cosaque de se mettre au lit.

– Où vas-tu, Kalénik ? Tu te trompes de logis, lui crièrent des jeunes filles moqueuses qui rentraient chez elles après avoir pris part à des chœurs joyeux. Veux-tu qu'on te montre où tu habites ?

– Oui, guidez-moi, gentilles poulettes !

– Poulettes ! écoutez-moi ça, souligna l'une d'elles. Qu'il est en veine de courtoisie, ce Kalénik… Rien que pour ça, faut le ramener à la maison… Et puis non, commence par danser un petit coup…

– Que je danse, moi ? Ah ! petites futées !… annonça Kalénik d'une langue pâteuse, le rire aux lèvres et le doigt levé en signe de menace, et non sans reculer, car ses jambes se refusaient à l'étayer indéfiniment à la même place. Et voulez-vous que j'y aille ensuite d'une tournée d'embrassades générales ?… Je vous embrasserai toutes, oui, toutes sans exception !…

Et il s'élança d'une allure zigzaguante aux trousses des jeunes filles qui poussaient de grands cris et se bousculaient dans leur hâte, mais bientôt elles se rassurèrent, et s'apercevant que Kalénik n'était guère en état de courir lestement, elles traversèrent la rue.

– Voilà où tu habites, lui crièrent-elles avant de partir, en lui montrant une maison bien plus grande que les autres et qui appartenait au maire du village.

Kalénik se traîna docilement de ce même côté, tout en lâchant à l'adresse du maire une nouvelle bordée d'injures.

Mais qu'était-il donc ce maire, source de tant de rumeurs et de propos nettement à son désavantage ? Oh ! ce maire était une grosse légume au village ! Avant que Kalénik n'arrive à destination, nous aurons indubitablement le temps de dire quelques mots à son sujet. À sa vue, toute la population mâle de l'endroit ôtait le bonnet fourré, et les filles, gamines comprises, y allaient d'une révérence. Citez-moi le jeune homme qui n'aurait pas eu envie d'être à sa place ! M. le Maire avait accès à toutes les queues de rat en écorce de bouleau et le paysan le plus gras à lard se devait d'attendre, debout et chapeau bas, tout le temps qu'il faudrait au maire pour insinuer ses gros doigts de brutal dans son humble tabatière. À chaque fois que la commune tenait son assemblée générale, ses fonctions avaient beau ne lui valoir que l'appoint de quelques voix, le maire remportait toujours et n'en faisait guère qu'à sa tête, dépêchant qui lui semblait bon en corvée, soit pour aplanir et niveler les routes, soit pour creuser des fossés.

Le maire avait la mine rébarbative et sévère, et se montrait fort chiche de ses mots. Il y avait longtemps, fort longtemps, à l'époque où l'impératrice Catherine la Grande, de glorieuse mémoire, allait en carrosse visiter la Crimée, il avait été choisi comme guide. Il s'acquitta deux jours entiers de cette charge et eut même l'honneur de se rengorger sur le siège, à côté du cocher impérial. C'est justement à compter de cet instant qu'il s'était entraîné à pencher le front d'un air grave et méditatif, à lisser ses longues et pendantes moustaches en croc, et à couler de biais un regard de faucon. De ce moment aussi, il savait, quel que fût le sujet dont vous l'entreteniez, aiguiller la conversation

de manière à pouvoir répéter comment il avait mené l'impératrice et occupé le siège de l'équipage de Sa Majesté. Le maire se plaisait à feindre la surdité, particulièrement dès que lui venaient aux oreilles des choses qu'il eût mieux aimé ne pas entendre. Intraitable ennemi des élégances, il portait d'un bout à l'autre de l'année un caftan de drap tissé à la maison, qu'il ceignait d'une écharpe en laine de couleur et nul ne pouvait se flatter de l'avoir surpris en costume d'autre sorte, sauf peut-être à l'époque du voyage de l'impératrice en Crimée, alors qu'il se parait du surcot bleu des Cosaques. Or, de tout le village il n'y avait guère âme qui vive à garder souvenance de ces jours-là, mais il conservait le dit surcot au fond d'un coffre et sous clef.

Le maire était veuf, mais hébergeait une belle-sœur qui lui préparait ses repas, lavait les bancs, passait les murs extérieurs au lait de chaux, lui filait la toile de ses chemises et s'acquittait en somme des soins du ménage. Le bruit courait de bouche en bouche qu'elle n'était aucunement sa parente ; mais nous avons déjà vu que le maire comptait bon nombre d'adversaires malveillants, ravis en toute occasion de déblatérer sur son compte. Au reste, à la source de ces commérages il y avait ce fait que la belle-sœur en question n'aimait pas voir le bonhomme entrer dans un champ où travaillaient forces moissonneuses, ou bien fréquenter la maison d'un Cosaque, père d'une jolie fille. Le maire était borgne, mais ce coquin d'œil qui lui restait discernait de fort loin une villageoise agréable à regarder. Toutefois, avant de pointer cet œil unique sur une gentille frimousse, il prenait la peine de se tourner précautionneusement de tous côtés dans la crainte que la belle-sœur ne le guettât de quelque coin.

Voilà que nous avons dit presque tout ce qu'il importait de savoir au sujet du maire, avant que cet ivrogne de Kalénik n'ait couvert, le lambin, la moitié du parcours, tout en régalant son ennemi de la kyrielle complète d'épithètes choisies, susceptibles

d'affluer sur une langue paresseuse et rebelle à la bonne articulation.

III

LE RIVAL INATTENDU

LE COMPLOT

– Non, camarades, pas de ça ! qu'est-ce qui vous prend de faire ainsi les diables à quatre ? Comment n'avez-vous pas encore votre soûl de jouer aux mauvais sujets ? Déjà nous passons pour Dieu sait quels forcenés tapageurs. Coulez-vous donc plutôt dans vos draps, disait Levko à ses compagnons en goguette qui l'incitaient à de nouvelles espiègleries. Adieu, les amis, et bonne nuit !

Sur quoi, il les quitta et descendit la rue à grands pas.

– Dort-elle, ma petite Hannah aux yeux limpides ? se demandait-il, arrivé dans les parages de la chaumine aux cerisiers mentionnée plus haut.

On percevait dans le silence le murmure d'une conversation à mi-voix. Levko s'arrêta ; la tache blanche d'une chemise apparaissait à travers le feuillage.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? » se dit-il, et se rapprochant à pas de loup il se mussa derrière un arbre.

Un rayon de lune éclaira les traits de la jeune fille qui lui faisait face. Mais quel pouvait bien être ce particulier de haute taille qui lui tournait le dos ? En vain il le couvait du regard, l'ombre masquait des pieds à la tête ce personnage. Il n'était

faiblement illuminé que par devant, mais un pas de plus et Levko courait le risque fâcheux d'être surpris. Adossé en silence au tronc, il décida de ne pas bouger, quand il entendit son propre nom prononcé par la jeune fille.

– Levko ?... Levko n'est encore qu'un blanc-bec ! répliqua dans un chuchotement enroué l'homme de grande taille. Si je le rencontre quelque jour chez toi, je lui tirerai de la belle façon le toupet !...[5].

– Je voudrais bien savoir quel est ce coquin qui se vante de tirailler mon toupet, grommela à part soi Levko, et il tendit le cou dans la crainte de perdre un seul mot de l'entretien. Mais l'inconnu avait continué d'un ton si bas que l'on ne pouvait rien entendre.

– Comment n'as-tu pas honte ? se récria Hannah dès qu'il eut fini de parler. Tu mens, tu cherches à me tromper, tu ne m'aimes pas, jamais je ne croirai que tu m'aimes !

– Je sais, poursuivit l'autre, Levko t'a débité tant et plus de sornettes et t'a ainsi tourné la tête.

À cet instant, il sembla au jeune homme que la voix de ce quidam ne lui était pas tellement inconnue, et qu'il l'avait déjà entendue.

– Mais il faut que Levko apprenne à me connaître, continuait cet homme. Il se figure que je n'ai pas l'œil sur toutes ses farces. Il tâtera de mes poings, le fils de chien !

---

[5] La mode était alors chez les Cosaques de se raser le crâne, à peu près à la façon des mahométans, à l'exception d'une mèche que les élégants conservaient d'une telle longueur qu'elle faisait plusieurs fois le tour d'une de leurs oreilles. (Voir au conte précédent ce que dit Korj à Pétro, au sujet de son toupet.) *(Note des traducteurs.)*

À cette menace, Levko ne put refréner plus longtemps son irritation. Avançant de trois pas vers son rival, il ramena le bras en arrière de toutes ses forces, dans l'intention de régaler l'inconnu d'une giroflée à cinq feuilles, capable peut-être bien de le déraciner, en dépit de sa vigueur apparente, mais au même moment un rayon s'égara sur le visage du géant et la stupeur cloua sur place le jeune garçon à la vue de son propre père, debout en face de lui. Un hochement de tête machinal et le léger sifflement qui fusait entre ses dents serrées furent les seuls indices de sa stupéfaction.

Un bruit de branches froissées se laissa entendre dans le voisinage. Hannah rentra d'un saut à la maison et la porte se referma sur elle avec fracas.

– Au revoir, Hannah ! criait à ce même instant l'un des jeunes espiègles qui, survenu en tapinois, avait embrassé le maire, mais avait bondi en arrière, pris d'épouvante au contact des moustaches rèches.

– Adieu, ma jolie ! clama un second, mais celui-ci s'en alla rouler cul par-dessus tête, sous un maître coup de poing du maire.

– Adieu, adieu, Hannah ! vociféraient quelques autres, en se suspendant au cou du bonhomme.

– Déguerpissez, maudits chenapans ! hurlait le vieux en tapant le sol du pied. Ai-je la figure d'une Hannah, dites donc ? Allez plutôt vous faire pendre, à l'exemple de vos pères, fils du diable ! Ils collent au monde, comme des mouches sur du miel ! Je vous en donnerai, moi, de l'Hannah !

– C'est le maire !... le maire, le maire !... crièrent les jeunes gens qui s'enfuirent de tous côtés.

« Eh bien, il ne va pas mal, le papa ! se disait Levko, revenu de sa stupeur et l'œil sur le maire qui s'éloignait, la bouche pleine de gros mots. Aha ! voilà donc de tes intrigues !... C'est magnifique ! Et moi qui me demandais sans cesse, cherchant mille et mille raisons, le pourquoi de sa prétendue surdité dès que je voulais l'entretenir de mon affaire ?... Attends un peu, vieux turlupin, je vais t'apprendre à soulever la promise d'autrui. »

– Holà ! camarades, par ici, par ici ! cria-t-il, en appelant d'un moulinet du bras les gars qui s'étaient de nouveau regroupés. Accourez à moi !

– Il n'y a qu'un instant, leur dit-il, je vous exhortais à aller au lit, mais je viens de changer d'avis et je suis prêt à m'en donner à cœur joie toute la nuit avec vous...

– Bien parlé ! répondit un garçon large d'épaules et gras à l'avenant qui comptait au village pour un fieffé bambocheur et le pire des écervelés. Je ne trouve goût à rien, dès qu'il n'y a plus moyen de s'amuser ainsi qu'il se doit et de jouer quelques mauvais tours. Il me semble à chaque fois qu'il me manque quelque chose, comme si j'avais égaré mon bonnet ou ma pipe ; en un mot, je ne me sens plus un Cosaque, voilà tout !

– Consentez-vous à faire enrager le maire un bon coup ?

– Le maire ?

– Mais oui ! Et de fait, qu'est-ce qu'il se croit ? Il administre la commune comme s'il était je ne sais quel Hetman. Il ne lui suffit plus de disposer de nous à sa guise comme de plats valets, il cherche encore à nous supplanter auprès de nos bonnes amies. Car enfin, à mon avis, il n'est pas d'un bout à l'autre du village une seule créature appétissante aux cottes de laquelle il ne se soit pas frotté...

– C’est exact, il a raison, s’écrièrent d’une voix tous les jeunes gens.

– Quels larbins sommes-nous donc, les gars ? N’appartiendrais-je pas à la même race que lui ? Il n’y a ici, grâce à Dieu, que de libres Cosaques. Prouvons-le lui, les enfants !

– Nous le lui prouverons ! clamèrent les étourdis. Mais si l’on donne une bonne leçon au maire, il ne faudra pas non plus rater le scribe communal.

– On ne le ratera pas. De plus, j’ai comme par un fait exprès, rimé dans ma tête une fameuse chanson sur le maire. Suivez-moi et je vous l’apprendrai, continua Levko en tirant quelques accords de son instrument. Et puis, écoutez, que chacun se déguise n’importe comment, selon ses propres moyens...

– Fais tes quatre cents coups, caboche de Cosaque ! dit le chenapan trapu qui trépignait et claquait des mains. Quelle ivresse ! quelle licence sans frein ! À peine s’abandonne-t-on à cette allégresse frénétique, on croit faire revivre les lointains jours d’antan. Le cœur libre de toute entrave déborde de liesse et l’âme se sent, comme qui dirait, au paradis... Ho ! les petits gars, ho ! donnons-nous-en jusque-là !

Et toute la troupe prit la volée au hasard des rues, cependant que réveillées par leurs clameurs, de vieilles femmes craignant Dieu et fuyant le mal, soulevaient légèrement leur étroite fenêtre à guillotine et esquissaient de leurs doigts gourds de sommeil un signe de croix, en murmurant :

– Allons, nos gars se donnent du bon temps !

IV

LES GARS SE DONNENT DU BON TEMPS

Une seule maison restait encore éclairée au bout de la rue. C'était la demeure du maire. Le maître de céans avait fini de souper il y avait un bon moment et sans doute aurait-il depuis longtemps glissé au sommeil n'eût été la présence chez lui du chef ouvrier, délégué sur place pour surveiller la construction d'une distillerie par un hobereau, propriétaire d'un lopin cerné de tous côtés par les terres des Cosaques libres. L'hôte de passage siégeait à la place d'honneur, juste sous le grand cadre aux saintes images.

C'était un individu bas sur pattes, avec un soupçon de bedaine, et dont les petits yeux, sans cesse pétillants de jovialité, semblaient refléter la jouissance qu'il goûtait à fumer son brûle-gueule, sans oublier de crachoter à tout moment et de comprimer du pouce les cendres de tabac qui menaçaient de s'échapper du fourneau. On aurait pu croire en le voyant que l'envie de se dégourdir les jambes était venue à la cheminée trapue d'une distillerie, lasse de faire le pied de grue sur un toit, et qu'à présent elle était assise, l'air digne, à la table du maire. Sous le nez du contremaître poussait une paire de courtes moustaches bien fournies, mais ses contours devenaient si vagues à travers cette atmosphère de tabagie qu'elle avait l'air d'une souris capturée par cet homme, et qu'il gardait entre les dents, en violation du monopole reconnu au chat du cellier.

En sa qualité de maître de maison, le maire ne portait que sa chemise et de larges braies de toile. Son œil d'aigle, tel le soleil à son déclin, commençait à se voiler par degrés sous la

paupière clignotante. L’un des dizainiers qui représentaient pour le maire une sorte de garde du corps tétait sa pipe au bas bout de la table, mais par respect pour le patron il avait gardé sur lui son surcot.

– Avez-vous l’intention, dit le maire à l’adresse du contremaître, tout en traçant un bref signe de croix sur sa bouche impuissante à réprimer le bâillement, avez-vous l’intention de mettre bientôt en marche votre distillerie ?

– Que Dieu nous vienne en aide, et dès cet automne l’établissement sera peut-être bien en mesure de fonctionner. Ma tête à couper qu’au premier octobre, à la fête de la Vierge, monsieur le maire reproduira en déambulant sur la route la double spire des craquelins allemands...

À la fin de cette phrase, les petits yeux du contremaître cessèrent d’être visibles ; à leur place, des rayons fusèrent jusqu’aux oreilles, son torse entier se convulsa sous l’effet du rire, et ses lèvres distendues par la joie lâchèrent l’espace d’un instant le tuyau de sa pipe toujours couronnée de fumée.

– Ainsi soit-il ! fit le maire, et quelque chose qui voulait ressembler à un sourire passa sur ses traits. Aujourd’hui, les distilleries sont encore peu nombreuses, grâce au Ciel ! Mais au bon vieux temps, à l’époque où j’escortais l’impératrice sur la grand-route de Péréyaslav, déjà le défunt Bezborodko...

– Hé là ! parent, tu remontes à la nuit des temps ! Alors, on ne comptait même pas deux distilleries depuis Krémentchouk jusqu’à Romny. Tandis qu’à présent !... As-tu entendu parler de l’invention de ces maudits Allemands ? À ce que l’on raconte, bientôt pour distiller l’on ne se servira plus de bois, selon la coutume de tout honnête chrétien, mais d’une espèce de vapeur du diable...

L'hôte avait dit ces mots d'un air rêveur, l'œil fixé sur la table et sur ses propres mains qui s'y étalaient.

– Comment se tirera-t-on d'affaire avec de la vapeur ? Ma parole, je l'ignore...

– Quels scélérats, Dieu me pardonne, que ces Allemands ! dit le maire. Je les rosserais volontiers à coups de trique, les fils de chiens ! A-t-on jamais ouï rien de pareil que l'on puisse bouillir quoi que ce soit avec de la vapeur ? Aussi, impossible de porter à la bouche une cuiller de soupe à la betterave bien chaude, sans ce brûler les lèvres, tandis qu'un morceau de cochon de lait...

– Dis donc, parent, intervint la belle-sœur assise à l'orientale sur ce poêle bas qui sert en même temps de lit, te proposes-tu de vivre tout le temps dans nos parages, séparé de ta femme ?

– Qu'ai-je besoin d'elle ? Ce serait une autre affaire, si elle en valait la peine !

– Ne serait-elle point jolie ? s'enquit le maire, en dardant sur l'hôte son œil unique.

– Jolie ?... ah ! tu as mis le doigt dessus... Vieille comme le diable, et le museau tout ridé comme une escarcelle vide...

Une nouvelle crise d'hilarité secoua la carcasse du courtaud.

À cet instant, l'on perçut un tâtonnement à la porte qui s'ouvrit d'une violente poussée, et un paysan franchit le seuil, le bonnet enfoncé sur le crâne, et se planta, l'air perplexe au beau milieu de la pièce, bouche bée, les yeux levés vers le plafond : notre vieille connaissance, Kalenik.

– Ouf ! me voilà chez moi, dit-il, en s'affalant sur un banc près de la porte, sans prêter la moindre attention à ceux qui se trouvaient là. Voyez-moi ça, comme Satan, fils de l'ennemi du genre humain, vous a maintenant allongé les routes ! On marche, et on marche et jamais on n'arrive au bout. Mes jambes, on dirait que quelqu'un me les a rompues. Holà ! ma femme, apporte ma peau de mouton que je me couche dessus... Je n'escaladerai pas le poêle, bon Dieu ! pour m'étendre à tes côtés. Apporte-la-moi, elle doit être par terre près des saintes images, mais attention ! ne va pas renverser mon petit pot de tabac râpé... Ou plutôt, bas les pattes, ne touche à rien. Tu es peut-être soûle aujourd'hui... Laisse, j'irai moi-même la chercher, cette peau de mouton...

Kalenik se souleva un tantinet, mais une force invincible lui recolla le derrière au banc.

– Ces façons me plaisent, dit le maire. Il se trompe de maison et commande comme s'il était chez lui ! qu'on me le flanque dehors, crainte de tout embêtement...

– Laisse-lui le temps de souffler, fit l'hôte en retenant son voisin par les bras. Tu as sous les yeux un homme précieux, il en faudrait des foules de son acabit, et notre distillerie marcherait à merveille...

Toutefois s'il parlait ainsi, ce n'était point par bonhomie toute pure. Pétri de superstitions, il croyait que chasser sans pitié un homme déjà assis sur un banc c'était s'attirer un mauvais coup du sort.

– Ce que c'est pourtant que de vieillir ! bougonnait Kalenik en se couchant sur le banc. Encore si j'avais bu un verre de trop, mais pas du tout ! Je ne suis pas ivre, Dieu m'est témoin, ah ! mais non !... Quel intérêt aurais-je à mentir. Je suis prêt à le

répéter devant n'importe qui, même au maire !... Je m'en moque du maire... Puisse-t-il crever, le fils de chien, je lui crache dessus... Dieu veuille qu'une charrette lui passe sur le corps, à ce diable borgne !... De quel droit flanque-t-il de l'eau sur les gens quand il gèle ?...

– Hé ! hé ! qu'un porc fasse intrusion chez vous, et il posera bientôt la patte sur la table, dit le maire en se levant plein de courroux ; mais à cet instant précis une lourde pierre vint rouler à ses pieds, après avoir fait voler les vitres en éclats.

Le maître de maison en resta coi, puis il reprit en ramassant la pierre :

– Si je savais qui est le gibier de potence qui a lancé ça, je lui apprendrais la manière de jeter des cailloux ! Est-il permis ?... ajouta-t-il en examinant d'un œil enflammé le projectile qu'il soupesait dans sa paume. Que ce moellon étouffe le coquin qui...

– Arrête, tais-toi !... Dieu te préserve, parent, interrompit le chef ouvrier, la face soudain livide, Dieu te préserve en ce monde comme dans l'autre, de décocher à qui que ce soit une expression aussi mal sonnante...

– Comment ! c'est toi qui interviens en faveur de ce bandit ?... Peste soit de lui !

– N'aie donc pas de ces idées, parent ! Tu ne sais sans doute pas ce qui arriva à ma belle-mère ?

– Ta belle-mère, dis-tu ?

– Hé ! oui, ma belle-mère en personne. Un soir, peut-être bien qu'il n'était pas si tard que maintenant, on s'était attablé chez elle pour souper : feu ma belle-mère, défunt mon beau-

père, le journalier, la bonne, plus les cinq mioches de la maison. Pour que les beignets fussent moins brûlants, la ménagère en avait versé quelques-uns du chaudron dans une terrine d'argile. Le travail avait ouvert les appétits et nos gens aimaient autant ne pas attendre que la nourriture se refroidît. Ils enfilèrent donc les beignets sur de longues brochettes en bois et commencèrent à jouer des mâchoires. Soudain, fit irruption un particulier qu'ils ne connaissaient ni d'Adam ni d'Ève, suppliant qu'on lui permît de prendre part au repas. Comment rejeter la prière d'un affamé ? On donna aussi une baguette au nouveau venu. Seulement, cet étranger vous engloutissait les beignets aussi prestement qu'une vache son foin. Le temps pour les autres d'en grignoter un et de repiquer la baguette au plat, celui-ci était net comme le plancher de ta maison.

Ma belle-mère y versa une seconde portion, dans l'idée que l'invité, quelque peu rassasié, dévorerait avec moins de précipitation. Eh bien ! pas du tout !... Il n'en bâfra que de plus belle, et en un instant vous nettoya encore le plat... « Ah ! puissent ces beignets t'étrangler ! » songea ma belle-mère qui avait grand-faim. Quand du même coup l'homme s'étrangla et chut à la renverse. On se précipita vers lui, mais déjà il avait rendu l'âme. Étouffé !

– Bien fait pour lui, le maudit goinfre, dit le maire.

– C'est ce qu'on pourrait penser, mais les choses tournèrent autrement. À partir de ce moment, plus de repos pour ma belle-mère ! À peine la nuit tombée, le défunt rappliquait chez elle, à califourchon sur la cheminée, ce damné, et un beignet entre les dents. Au grand jour, tout était calme, mais qu'aux approches du soir on jetât un coup d'œil sur le toit, le fils de chien avait déjà enfourché la cheminée.

– Toujours beignet aux dents !

– Beignet aux dents...

– Prodigieux, parent ! Je me suis laissé conter quelque chose d'analogue au sujet d'une morte qui...

Il s'interrompit, car l'on entendait sous la fenêtre un sourd brouhaha, et des pieds battaient le sol en cadence. Pour débuter, l'on tira d'une mandore quelques sons en sourdine, et une voix chanta sur cet accompagnement. Les cordes vibrèrent plus fort, un chœur à plusieurs parties commença à prendre corps et la chanson éclata dans un mouvement forcené :

Dites, les gars, l'avez-vous entendu ?
N'avons-nous pas la tête solide ?
Mais à la caboche de ce borgne de maire,
Les douves se sont fendues.
Tonnelier, ne lui rafistole pas le crâne
Avec des cercles de fer.
Régale plutôt le maire, tonnelier,
À coups de trique, d'une bonne trique !

Notre n'a-qu'un-œil de maire grisonne !
Il est vieux comme le diable et mille fois plus méchant.
Volage et salace,
Il serre de près les filles ! Ah ! scélérat,
Est-ce à toi de faire le jeune homme ?
Faudrait plutôt te traîner au cercueil
Par tes moustaches, par le cou,
Et par le toupet, ton long toupet !

– Fameuse chanson, parent, dit le contremaître, en inclinant un peu la tête sur l'épaule pour dévisager le maire que tant d'insolence changeait en statue de pierre. Fameuse, oui ! dommage pourtant qu'au nom du maire s'accolent certaines épithètes qui frisent quelque peu l'indécence...

De nouveau, il étala les mains sur la table, et le regard confit d'une sorte d'attendrissement doucereux, il se prépara à entendre la suite, car on riait ferme sous la fenêtre et l'on réclamait à grand bruit :

– Bis ! bis !

Pourtant, un observateur perspicace aurait deviné du premier coup que ce n'était point la stupeur qui retenait si longtemps le maître du logis immobile à la même place. Seul, un vieux matou rompu à tout permet à une souris sans expérience de trottiner autour de sa queue, le temps pour lui d'échafauder un plan qui le mettra en mesure de barrer au rongeur la route vers sa tanière. L'œil unique du maire était encore braqué sur la fenêtre que déjà sa main, ralliant d'un geste prompt le dizainier, s'agrippait sur la poignée de la porte et soudain il y eut dans la rue de longues clameurs. Bourrant sa pipe d'un pouce hâtif, le contremaître, qui à la liste de ses nombreuses qualités ajoutait encore la curiosité, avait couru dehors, mais les joyeux drilles s'étaient égaillés.

– Non, tu ne me glisseras des pattes, vociférait le maire qui remorquait par le bras un individu en pelisse mise à l'envers, c'est-à-dire la fourrure de mouton noir tournée à l'extérieur.

Profitant de l'occasion, le contremaître se rapprocha pour voir quelle figure pouvait bien avoir ce perturbateur de la tranquillité publique, mais il bondit en arrière, pris de peur à la vue d'une barbe de fleuve et d'une trogne affreusement peinturlurée.

– Ah ! que non, tu ne m'échapperas point, criait toujours le maire, tout en traînant tout droit vers l'entrée son captif qui, sans opposer la moindre résistance, le suivait placidement, de l'air de quelqu'un qui rentre chez lui. Karpo, ouvre ce réduit, commanda le maire au dizainier, que nous flanquions cet oiseau

dans la chambrette sans lumière. Après quoi, nous réveillerons les autres dizainiers et le scribe communal, et l'on ramassera jusqu'au dernier de ces insolents ; aujourd'hui même nous prendrons contre eux la décision qui s'impose.

Le dizainier fourgonna longtemps autour d'un petit cadenas dans l'entrée et finit par ouvrir le réduit. À l'instant même, profitant de l'obscurité des lieux, le prisonnier se dégagea des mains de cet homme par une saccade d'une violence peu banale.

– Où vas-tu ? hurla le maire en lui remettant au collet une poigne plus vigoureuse qu'auparavant.

– Lâchez-moi, c'est... c'est moi ! geignit l'autre.

– Inutile, l'ami, tout à fait inutile ! Piaille à ta guise, imite le diable si tu veux, quand tu seras las de contrefaire la fille ; avec moi, ça ne prend pas...

Sur ce, il le fourra dans la chambrette d'une poussée si brusque que le malheureux reclus gémit en roulant à terre. Sans s'arrêter, le maire en personne se rendit chez le scribe, escorté du dizainier, et suivi du contremaître qui crachait de la fumée comme un vapeur.

Tous trois cheminaient, tête basse, plongés dans leurs réflexions, quand soudain au détour d'une ruelle sombre, le trio poussa de conserve un cri de douleur, car ils venaient de se taper à toute volée le front contre quelque chose de dur qui brailla tout de suite, et aussi fort, en réponse. À force de clignoter, l'œil du borgne parvint à reconnaître à son grand étonnement le scribe communal escorté de deux dizainiers.

– J'allais chez toi, maître scribe !

– Et moi, je me rendais chez Votre Seigneurie, monsieur le maire.

– Il s'en passe de drôles, maître !

– Oui, de très drôles, monsieur le maire.

– Par exemple ?

– Les jeunes gens ont le diable au corps et par hordes entières font du scandale dans les rues. Ils parlent de Votre Seigneurie en de tels termes que... Bref ! j'aurais honte de les répéter. Même pris de boisson, un Russe y regarderait à deux fois avant de les proférer de sa langue impie... Pendant qu'il tenait ces propos, ce maigrichon de gratte-papier, en larges braies à carreaux et en gilet lie de vin, n'avait cessé d'allonger le cou et de le ramener immédiatement à sa place.

– J'allais m'assoupir, dit-il, quand ces maudits garnements me jetèrent à bas de ma couche par leurs ignobles refrains et les coups frappés à ma porte. Je me proposais bien de leur tanner la peau de la belle façon, mais le temps de passer culotte et gilet, ils avaient déguerpi dans toutes les directions. Leur chef n'a cependant pas réussi à nous échapper. Il s'égosille à présent dans cette cahute dont nous nous servons comme de geôle. L'envie me démangeait de savoir qui diable est cet oiseau, mais il a la trogne enduite de suie comme le diable qui forge des clous pour les damnés...

– Et comment est-il habillé, maître scribe ?

– Le fils de chien porte sa peau de mouton à l'envers, la fourrure à l'extérieur, monsieur le maire...

– Ne me ferais-tu pas des contes à dormir debout, maître ? Et que dirais-tu si le chenapan en question était détenu chez moi, dans mon propre réduit ?...

– Non, monsieur le maire, c'est vous-même, soit dit sans vous offenser, qui donnez maintenant une légère entorse à la vérité...

– Qu'on donne de la lumière, nous allons bien voir.

On apporta un flambeau et le maire brama de saisissement en se voyant face à face avec sa belle-sœur qui l'assaillit de ce flux de paroles :

– Ah ! ça, dis-donc, aurais-tu perdu le peu qui te restait jusqu'à présent de raison ? Y avait-il dans ta caboche de borgne une seule miette de cervelle quand tu m'as poussée dans ce réduit tout noir ? Encore une chance que je ne me sois pas cogné la tête à ce croc de fer ! Ne t'ai-je pas crié que c'était moi ?... Et lui, de me saisir, le maudit ours avec ses pattes d'acier et vlan !... de me flanquer là-dedans. Que les démons te le rendent dans l'autre monde !

Mais ces derniers mots, elle les cria au delà du seuil dans la rue où elle jugeait bon d'aller pour des raisons connues d'elle seule.

– Oui, oui, je vois bien que c'est toi ! avoua le maire, sorti de son ébahissement. Qu'en dis-tu, maître scribe ? N'est-il pas un astucieux sacripant, l'individu en question ?

– Exactement, monsieur le maire.

– N'est-il pas temps de donner une bonne leçon à ce ramassis de gredins et de les forcer à devenir sérieux ?

– Temps et grand temps, monsieur le maire.

– Ils se sont mis dans la tête, ces canailles que... Mais que diable ! il m’a semblé entendre ma belle-sœur crier dans la rue... ces canailles, dis-je, se sont mis dans la tête que je suis leur égal. Ils s’imaginent que je suis le premier venu de leurs pareils, un simple Cosaque...

La toux sèche qui ponctua cette harangue et le coup d’œil sournois promené à la ronde laissaient pressentir que l’orateur se préparait à lâcher quelque chose d’important.

– En mille... ah ! ces maudites dates, qu’on me tue sur place, mais je m’y perds toujours... Bref, en mille et quelque, l’ordre avait été donné à Lédatchy, commissaire à l’époque, de choisir parmi les Cosaques un sujet tranchant sur tout le reste par sa jugeote. Ho !... (et le maire lança cette interjection, en levant le doigt en l’air)... pour la jugeote ! et qui servirait de guide à l’impératrice. C’est alors que je...

– Est-il besoin d’en dire plus long ? Chacun est déjà au courant, monsieur le maire. Tous savent que vous vous êtes gagné les bonnes grâces de Sa Majesté. Mais avouez à présent que j’avais raison. N’avez-vous pas péché un tant soit peu contre la vérité en prétendant que vous aviez capturé ce vaurien en peau de mouton à l’envers ?

– Quant à ce démon en peau de mouton à l’envers, qu’on lui mette les fers aux pieds pour apprendre aux autres, et qu’on le frappe d’un châtiment exemplaire, pour que ces gens saisissent enfin ce que c’est que l’autorité ! De qui donc le maire tient-il ses pouvoirs, sinon de Sa Majesté l’Empereur ? Après, nous remonterons à ses complices ; je n’ai pas oublié que ces damnés pendards m’ont lâché dans mon potager un troupeau de cochons qui ont dévoré jusqu’au dernier choux et concombres... Je me rappelle toujours que ces rejetons du

diable ont refusé de battre mon blé... J'ai encore sur le cœur qu'ils... mais foin de ces galapiats, il me faut absolument savoir qui est ce fin matois en peau de mouton à l'envers...

– Hé hé ! c'est apparemment un rusé compère, déclara le contremaître dont les bajoues n'avaient cessé durant cet entretien d'emmagasiner de la fumée, comme une pièce d'artillerie de siège, et dont les lèvres, lâchant le brûle-gueule, laissèrent fuser un long jet de vapeur ardente. Il ne serait pas mauvais d'avoir à la distillerie un particulier de son acabit, à toutes fins utiles. Ou bien, meilleure solution encore, il faudrait le suspendre en guise de lustre d'église à la plus haute branche d'un chêne...

Sur ces entrefaites, ils n'étaient plus bien loin d'une bicoque branlante, au point qu'elle menaçait de crouler. La curiosité de nos pèlerins croissait à mesure qu'ils avançaient et finalement tous se groupèrent devant la porte. Le scribe sortit de sa poche une clef qui grinça en vain autour de la serrure, car cette clef était celle de son coffre. L'impatience grandit encore. Le scribe fourra la main dans sa poche, y entreprit des fouilles, mais il se répandit en malédictions devant l'inutilité de ses recherches.

– Je l'ai ! dit-il enfin, et il dut se courber pour extraire l'objet du fin fond de la vaste poche dont étaient pourvues ses larges braies à carreaux.

À ces mots, les cœurs de nos héros semblèrent s'agglutiner en un seul, et ce cœur démesuré battit si fort qu'on l'entendait palpiter par-dessus le bruit de ferraille de la serrure. La porte s'ouvrit... et le maire devint pâle comme un linge ; le contremaître crut que ses veines charriaient de la glace et il lui parut que ses cheveux cherchaient à prendre leur essor vers le ciel ; une terreur sans nom s'imprima sur les traits du scribe. Quant aux dizainiers, ils en eurent les semelles collées au sol et

se sentirent impuissants à clore des bouches qui s'étaient comme d'un commun accord largement ouvertes. Ils avaient encore devant eux la belle-sœur !

Non moins stupéfaite que les nouveaux arrivants, elle avait néanmoins recouvré quelque présence d'esprit et esquissa donc un mouvement pour se porter à leur rencontre :

– Halte ! rugit sauvagement le maire en lui bouclant la porte au nez. Messieurs, ajouta-t-il, nous avons affaire à Satan. Du feu, et au plus vite ! Point de pitié pour la baraque bien qu'elle appartienne à l'État !... Qu'on l'incendie, oui, qu'on l'incendie afin que tout, jusqu'aux os du diable, disparaisse de cette terre...

La belle-sœur, terrorisée, donna de la voix, en entendant de l'autre côté de la porte cet ordre gros de menaces.

– À quoi pensez-vous donc, les amis ? dit le contremaître. Votre chevelure est, grâce à Dieu, presque tout entière poudrée par la neige des ans, mais vous n'avez guère jusqu'ici fait provision de bon sens. Voyons, on ne brûle pas une sorcière avec n'importe quel feu ! Seul, un incendie allumé avec les braises d'une pipe peut en avoir raison. Attendez, je vais vous montrer la façon de procéder...

Sitôt dit, sitôt fait ! il vida le culot enflammé de son brûle-gueule sur une botte de paille et entreprit de souffler dessus. Sur ce, le désespoir donna du cœur à l'infortunée belle-sœur qui se mit à les implorer à grands cris et à les convaincre de leur erreur.

– Attendez, les amis ! Pourquoi nous charger sans raison la conscience ? Il peut se faire que ce ne soit pas Satan, dit le scribe. Si cette femme... je veux dire... Si cet être enfermé là-

dedans consent à se signer, nous aurons une preuve évidente que ce n'est point le diable.

La proposition reçut l'assentiment général.

– Attention, Satan ! continua le scribe, les lèvres collées au trou de la serrure. Ta parole que tu ne bougeras pas de place, et nous allons t'ouvrir !...

L'huis roula sur ses gonds.

– Signe-toi, commanda le maire, en regardant autour de lui, comme pour choisir la route la plus commode, au cas où il faudrait battre précipitamment en retraite.

La belle-sœur fit le signe de croix.

– Ce n'est pas le diable, mais ma belle-sœur toute crachée !

– Quel esprit immonde t'a donc entraînée dans cette niche, ma commère ?

Et elle alors de raconter avec force sanglots, comment des jeunes gens l'avaient enlevée à bras-le-corps dans la rue, et comment, malgré sa résistance, ils l'avaient descendue dans la cahute par la large fenêtre dont ils avaient ensuite cloué le volet. D'un coup d'œil, le scribe constata de fait que les charnières du grand volet étaient arrachées, et que le contrevent n'était assujetti à la partie supérieure qu'à l'aide d'une poutrelle.

– Je te reconnais bien là, borgne du diable, s'écria la femme en marchant droit au maire, qui rompit de quelques pas, tout en la fixant sans cesse de son œil sain. Je connais ton idée de derrière la tête. Tu étais content, que dis-je, tu grillais d'aise de profiter de l'occasion pour te défaire de ma personne afin de pouvoir plus librement courir les filles, sans un seul témoin des

folies d’un grison en âge d’être grand-père. Tu t’imagines que j’ignore le genre de propos que tu tenais ce soir même à Hannah ? Oh ! mais rien ne m’échappe... Il est difficile de m’embobeliner, et en tout cas ce n’est point ta caboche sans cervelle qui y parviendra. Ma patience est longue, mais que tu fasses déborder la coupe, tant pis pour toi !

Pour en finir, elle lui montra le poing et s’en fut d’un bon pas, plantant là son parent tout ahuri.

« Non, non, il y a quand même du Satan là-dessous ! » songeait celui-ci en se grattant sans pitié le haut de la tête.

– Il est attrapé ! clamèrent à cet instant les dizainiers qui venaient d’accourir.

– Et qui ça ? demanda le maire.

– Le diable en peau de mouton à l’envers !

– Amenez-le-moi ! vociféra le borgne en agrippant le bras du prisonnier. Mais vous êtes fous ! C’est cet ivrogne de Kalénik !

– Que diantre ! nous l’avions pourtant bien dans les pattes, monsieur le maire, se récriaient les dizainiers. Les damnés maudits sujets nous ont cernés dans la venelle, se sont mis à danser, à nous bousculer, à nous tirer la langue, à nous échapper des mains, la peste soit d’eux !... Et comment nous sommes tombés sur ce vilain corbeau au lieu de celui qu’on cherche, Dieu seul pourrait l’expliquer...

– De ma propre autorité, et au nom des habitants de cette commune, proclama le maire, j’ordonne formellement de démasquer à l’instant même le susdit brigand, et pareillement, tous autres individus que vous rencontrerez par les rues, et de

les conduire par devers ma personne, à moi d'en faire ce que doit...

– De grâce, monsieur le maire, se récusèrent quelques dizainiers en se prosternant, autant dire, à ses pieds. Si vous aviez vu ces gueules qu'ils ont ! Que Dieu nous foudroie, mais depuis le jour de notre naissance et de notre baptême, jamais nos yeux ne s'étaient posés sur des trognes aussi repoussantes. Ils sont à même de frapper un brave homme d'une telle terreur panique que pas une rebouteuse au monde ne se risquerait ensuite à tenter la guérison !

– Je vous en collerai, moi, de la panique ! Qu'est-ce que vous me chantez ? Vous refusez d'obtempérer aux ordres ? Mais vous leur prêter apparemment la main ! De la rébellion ! qu'est-ce à dire ? Que signifie ?... Mais vous poussez au brigandage !... Vous... Je vous dénoncerai au commissaire. À la minute, vous entendez bien, *à la minute*, filez, volez à tire d'aile... Autrement, je vous... sans quoi, vous me...

Tous avaient déjà détalé.

V

LA NOYÉE

L'esprit libre de toute inquiétude, insoucieux des limiers lancés à ses trousses, le fauteur de tout ce remue-ménage approchait à pas lents de la vieille maison et de l'étang. Point n'est besoin, j'imagine, de vous dire que c'était Levko.

Il avait déboutonné sa peau de mouton noir et tenait son bonnet à la main, car il ruisselait de sueur. Majestueux et lugubre à la fois, le bois d'érables érigeait, face à la lune, sa masse noire qui ne s'éclaircissait qu'aux orées lointaines. La pièce d'eau immobile soufflait au-devant du promeneur harassé tant de fraîcheur qu'elle l'engagea à se reposer sur la berge. Tout était calme ; au plus épais du bois on n'entendait par intervalles que les roulades du rossignol. Un sommeil invincible ne tarda pas à engluer les paupières du jeune homme ; ses membres fourbus menaçaient de s'engourdir et de céder à la torpeur ; son menton allait toucher sa poitrine.

– Non, il ne me manquerait plus que de m'assoupir ici, dit-il en se remettant sur pied et en se frottant les yeux.

Il se retourna et la nuit lui parut encore plus lumineuse. Une sorte de rayonnement étrange et enivrant se mêlait maintenant à l'éclat de la lune. Jamais encore il n'avait rien vu de comparable. Un brouillard d'argent était descendu sur les parages d'alentour. L'arôme des pommiers en fleur et de ces corolles qui ne s'épanouissent que la nuit se répandait à flots sur la terre entière. Le jeune homme ébahi contemplait les eaux immobiles de l'étang ; l'antique maison de maître s'y reflétait à

la renverse, pure de dessin, et non sans une manière d'orgueilleuse clarté. En lieu et place des mornes contrevents apparaissaient d'allègres fenêtres et des portes vitrées dont la transparence parfaite laissait entrevoir des dorures.

Et soudain, Levko eut l'impression que l'une des fenêtres s'ouvrait. Retenant son haleine, figé dans une complète immobilité, et l'œil fixé sans arrêt sur l'étang, il crut plonger sous les eaux, et alors… il vit ! Tout d'abord, un coude pâle se montra à la fenêtre, puis ce fut le tour d'un visage avenant aux prunelles étincelantes qui miroitaient doucement au travers des vagues de cheveux châtains, et ce visage vint s'appuyer sur cet avant-bras. Levko vit encore que l'apparition hochait la tête, qu'elle faisait signe de la main, qu'elle souriait… Le cœur du Cosaque précipita ses battements. Un frisson courut sur l'eau, et la fenêtre se referma.

Le garçon s'écarta sans hâte de l'étang et tourna ses regards vers la maison ; les mornes contrevents béaient, et les carreaux des fenêtres scintillaient au clair de lune.

« Voici une bonne preuve du peu de foi qu'il convient d'ajouter aux radotages des commères, pensa-t-il. Cette maison est toute neuve, les peintures paraissent vives, à croire que la dernière couche date d'aujourd'hui même. Cette demeure doit être habitée… »

Il se rapprocha sans mot dire, mais rien ne bougea derrière ces murs. Les brillantes modulations des rossignols se répondaient en échos d'une retentissante sonorité, et lorsque ces chanteurs paraissaient s'alanguir, n'en pouvant plus de volupté, on percevait le murmure des feuilles et le crépitement des grillons, ou encore le râle d'un oiseau des marais effleurant d'un bec rapide le spacieux miroir des eaux. Levko se sentit le cœur pénétré d'une sorte de douce sérénité, de liberté sans

mesure. Il accorda sa mandore, joua la ritournelle et se prit à chanter :

Oh ! lune, chère lune,
Et toi, limpide crépuscule,
Comme il fait clair, là-bas, à l'auberge,
Où se trouve une jolie fille…

Une fenêtre s'ouvrit sans bruit, et cette même tête dont il avait aperçu le reflet dans l'étang se pencha au dehors et prêta une oreille attentive à la chanson. Les longs cils de la vision se rabattaient à demi sur ses yeux ; elle était toute blanche comme un linge, comme la clarté lunaire, mais qu'elle était merveilleuse dans sa beauté sans tache ! Elle se mit à rire et Levko tressaillit.

– Chante pour moi, jeune Cosaque, quelque sérénade, dit-elle à mi-voix, le front penché sur l'épaule, cependant que les cils voilaient entièrement ses prunelles.

– Quelle chanson voudrais-tu entendre de ma bouche, ma belle demoiselle ?

Des larmes roulèrent lentement sur le visage blême.

– Jeune homme, répondit-elle, et il y avait dans ses accents quelque chose d'indéfinissable et de pathétique, jeune homme, trouve-moi ma belle-mère et il n'y aura rien dont je ne me dépouillerai sans regret en ta faveur. Je possède des gants brodés de soie, du corail, des colliers… Je te bâillerai une ceinture constellée de perles… J'ai de l'or aussi. Jeune homme, découvre cette marâtre, c'est une épouvantable sorcière. Elle ne m'a laissé ni trêve, ni repos en ce bas monde. Elle me tourmentait, me forçait à travailler comme une simple paysanne. Contemple mon visage : ses immondes sortilèges ont chassé l'incarnat de mes joues. Vois ma gorge de neige : rien ne les lavera, rien au monde ne les effacera, aucune eau ne les fera

partir, les marques bleuâtres de ses griffes de fer... Considère mes pieds blancs : ils ont beaucoup marché, et point uniquement sur des tapis, mais par les sables brûlants, sur le sol humide, à travers les épines acérées... Et mes yeux, regarde-les donc ; ils sont aveuglés par les larmes... Trouve-la, mon garçon, trouve-la moi, cette marâtre !

Elle cessa de parler, bien que sa voix eût monté sur ces mots. Des flots de larmes coulèrent le long de ses joues livides. Un sentiment pénible qui débordait de pitié autant que de tristesse pénétra la poitrine du Cosaque.

– Je suis prêt à tout pour vous plaire, mademoiselle, dit-il, emporté par son émotion sincère. Mais comment faire, où la chercher ?

– Regarde, regarde ! dit-elle d'un ton haletant. Elle est là, sur la rive, où elle s'amuse à danser la ronde avec les vierges, mes compagnes, et se réchauffe au clair de lune. Mais elle est pleine de malice et de ruse. Elle a emprunté la forme d'une noyée, mais je la sais toute proche, je flaire sa présence... Parce qu'elle est là, le cœur me pèse, mon cœur se soulève de dégoût... Par sa faute, je ne puis nager librement, légèrement, comme un poisson. Je coule, et tombe au fond, comme une clef... Découvre-la jeune homme !

Levko jeta ses regards sur la rive ; sous le voile ténu du brouillard d'argent, passaient en éclair des nymphes fugaces comme des ombres, en longues robes qui avaient la blancheur d'une prairie jonchée de muguet. Colliers d'or, verroteries et ducats étincelaient à leurs gorges, mais toutes étaient livides ; leurs corps semblaient pétris de la même matière que les nuages transparents et le moindre rayon de lune avait l'air de les transpercer de part en part. En folâtrant, la ronde se rapprochait du Cosaque qui pouvait maintenant entendre distinctement certaines paroles.

– Jouons au corbeau, voulez-vous ? jouons au corbeau ! criaient-elles, toutes ensemble, et le concert de leurs voix produisait le même son que les roseaux de la berge frôlés à l'heure sereine du crépuscule par les lèvres éthérées du vent.

– Et qui donc sera le corbeau ?

On tira au sort et l'une des nymphes sortit du groupe. Levko se mit à la scruter attentivement. Robe, visage, rien sur elle ne la différenciait des autres. On remarquait seulement que ce rôle ne lui convenait qu'à moitié. La foule des noyées s'étira en une longue chaîne qui s'écartait vivement d'un côté ou de l'autre pour se dérober aux attaques du corbeau.

– Non ! je ne veux plus y être ! déclara la jeune fille qui n'en pouvait plus de fatigue. Le cœur me fend d'enlever ses poussins à une pauvre mère poule...

« Tu n'es pas la sorcière, se dit Levko. Qui donc sera maintenant le corbeau ? »

Les vierges se groupèrent de nouveau pour tirer au sort quand l'une d'elles proposa de son plein gré :

– Je ferai le corbeau !

Levko la dévisagea fixement. Elle se ruait à toute allure et sans la moindre retenue à la poursuite de ses compagnes rangées à la queue leu leu, et se démenait, tantôt à droite, tantôt à gauche pour capturer une victime. Dès lors, le Cosaque crut s'apercevoir que le corps de cette noyée était moins lumineux que celui des autres, et qu'au centre on distinguait quelque chose de noir. Soudain, un cri fut poussé ; le corbeau s'était précipité sur l'un des anneaux de la chaîne, et avait mis la main sur l'une des jeunes filles. Levko eut tout de suite l'impression

que des serres poussaient à cette main et que ce visage fulgurait d'une joie cruelle.

Se retournant vers la maison, il montra le corbeau du doigt :

– Voici la sorcière ! dit-il.

La demoiselle éclata de rire, et les noyées entraînèrent avec de déchirantes clameurs celle de leur compagne qui avait tenu le rôle du rapace.

– Quelle récompense te donner, mon garçon ? Je sais que l'or ne te tente pas, mais tu chéris Hannah et ton père inflexible t'empêche de l'épouser. Il ne mettra plus obstacle à ton projet ; prends, et transmets-lui ce billet...

Elle tendit son bras blanc, son visage s'éclaira merveilleusement et resplendit. Pris d'un frisson inexplicable et de battements de cœur épuisants, Levko saisit le billet et... se réveilla.

VI

LE RÉVEIL

« Se peut-il que je dormais ? se demanda le Cosaque en se relevant de la petite éminence où il s'était allongé. Tout cela était tellement vivant, comme si je l'avais vu à l'état de veille. C'est prodigieux, prodigieux ! répétait-il en promenant ses regards sur les alentours.

La lune qui brillait justement au-dessus de sa tête indiquait que minuit avait dû sonner ; un silence de mort régnait à la ronde ; une fraîcheur montait de l'étang que dominait, funèbre, la maison délabrée aux contrevents fermés ; la mousse et les herbes folles montraient que le logis était depuis longtemps fermé. À ce moment, il ouvrit le poing qu'il avait tenu convulsivement serré durant son rêve et cria de saisissement, en y découvrant un billet.

– Ah ! que ne sais-je lire ! se dit-il, en retournant le papier sur toutes ses faces.

Ce fut alors qu'il entendit du bruit derrière lui.

– N'ayez pas peur, empoignez-le sans barguigner !... Pourquoi cette venette ? Nous sommes ici une dizaine ; je parie que c'est un être humain, et pas un diable, criait le maire aux gens de son escorte et Levko se sentit appréhendé par plusieurs mains dont quelques-unes tremblotaient de frayeur.

– Allons, l'ami, ôte donc ton masque ! Tu t'es suffisamment joué de tes semblables, poursuivit le borgne en saisissant le

prisonnier au collet, mais soudain il s'immobilisa net, son œil unique écarquillé. Levko, mon fils ?... clamait-il, en reculant au comble de l'ahurissement, et les mains collées au corps. C'est donc toi, fils de chien ?... Voyez-moi ça, l'engeance diabolique ! Je me demandais quel pouvait bien être ce sacripant, ce démon à la pelisse à l'envers, fauteur de ces manigances ?... et il paraît que c'est toi, rien que toi, bouillie indigeste demeurée en travers du gosier paternel, qui te permets d'organiser le banditisme au village, de composer des chansonnettes !... Ohoho !... Levko, que signifie ? Sans doute que le dos te démange ?... Qu'on le garrotte !

– Attends, papa, on m'a ordonné de te remettre ce billet, fit le jeune Cosaque.

– Point ne s'agit pour l'instant de billets, mon petit ami... Le garrotterez-vous, oui ou non ?

– Un moment, monsieur le maire, dit le scribe qui avait déplié le papier. C'est l'écriture du commissaire...

– Du commissaire ?

– Du... commissaire ? répétèrent machinalement les dizainiers.

« Du commissaire ? songeait Levko, voilà qui est de plus en plus merveilleux ! »

– Lis, s'exclama le maire, lis-nous ce que nous mande le commissaire...

– Prêtons l'oreille à ce que nous dit le commissaire, proféra sentencieusement le contremaître, la pipe aux dents et battant le briquet.

Le scribe se racla la gorge et commença la lecture :

Au maire Evtoukh Makogonenko,

ORDONNANCE,

Il est venu à mes oreilles, vieil imbécile, qu'au lieu de faire rentrer les redevances en retard et de veiller au maintien du bon ordre au village qui t'est confié, tu extravagues et mènes une vie de polichinelle...

Le maire interrompit la lecture.

– Écoutez, dit-il, Dieu m'est témoin que je ne saisis pas un traître mot...

Le scribe reprit du commencement :

Au maire Evtoukh Makogonenko,

ORDONNANCE,

Il m'est venu aux oreilles, vieil imbécile, que...

– Halte ! halte ! ceci n'a aucune importance, cria le maire... Bien que je n'aie rien entendu, je sais que l'essentiel doit se trouver plus loin... Saute ce passage...

– ... heu... *et en conséquence, je te requiers d'unir sur-le-champ ton fils Levko Makogonenko et la Cosaque Hannah Pétrytchenkowaya, habitante du susdit village, et pareillement, de réparer les caniveaux sur la grand-route et de ne plus réquisitionner à mon insu les chevaux de les administrés au profit des freluquets de l'administration judiciaire, quand bien même ils sortiraient tout droit de la Direction du Fisc. Si donc, lors de mon passage je trouve qu'il a*

été sursis à l'une quelconque des présentes dispositions, c'est de toi seul que j'exigerai des comptes

Signé :

Le commissaire,

Kosma DERGATCH-DRICHPANOWSKY.

Lieutenant en retraite.

– En voilà bien d'une autre ! lâcha le maire, bouche bée. Vous entendez, vous autres, vous entendez ?... C'est le maire que l'on tiendra responsable de tout ; conséquemment, il faut m'obéir, et m'obéir au doigt et à l'œil, sans quoi, je vous demande bien pardon, mais... Quant à toi, continua-t-il en dévisageant Levko, je vais te marier, conformément à l'ordonnance du commissaire, bien que je cherche en vain de quelle source il a eu connaissance de ceci... Mais auparavant tu tâteras de la cravache, tu sais bien, celle que l'on voit chez nous, accrochée au mur, près de l'étagère aux saintes images... D'où te vient ce mot d'écrit ?

En dépit de la stupéfaction provoquée par la tournure inattendue que prenaient ses affaires, Levko avait eu la prudence de préparer mentalement une réponse propre à donner le change sur la provenance authentique du billet.

– Je me suis absenté hier soir aux approches du crépuscule pour me rendre à la ville où je suis tombé sur le commissaire qui descendait de sa calèche. À la nouvelle que j'étais originaire de notre village, il m'a donné ce papier et m'a prescrit de t'annoncer de vive voix, papa, qu'à son retour, il s'inviterait à déjeuner chez nous...

– Il a dit ça ?

– En propres termes.

– Entendez-vous ? dit le maire, tout gonflé d'importance, en s'adressant à ses compagnons. Le commissaire lui-même, en chair et en os, viendra déjeuner chez nous… je veux dire chez moi !… Oh ! oh ! et il pointa l'index vers le ciel, et pencha la tête comme s'il prêtait attentivement l'oreille à quelque chose. Le commissaire, entendez-vous bien, le commissaire viendra déjeuner chez moi. Que t'en semble, maître scribe, et toi aussi, parent, l'honneur est de quelque conséquence, n'est-il pas vrai ?

– Aussi loin que remontent mes souvenirs, intervint le scribe, pas un maire n'a encore reçu le commissaire à déjeuner…

– Tous les maires ne sont pas pétris de la même pâte, déclara le borgne, l'air suffisant, et une espèce de rire rocailleux et enroué qui rappelait plutôt le tonnerre roulant à quelque distance lui déforma la bouche. Qu'en penses-tu, maître scribe, il faudrait édicter que chaque ménage apportât à cet hôte de distinction, soit un poulet, soit une pièce de toile, et ainsi de suite… hein ?

– Il le faudrait ; bien sûr que oui, monsieur le maire.

– Et à quand ma noce, papa ? demanda Levko.

– La noce ?… je t'en donnerai, moi, des noces !… Eh bien tout de même, pour plaire à cet hôte de choix… le curé vous bénira dès demain… La peste de vous !… ainsi, le commissaire se rendra compte de ce que j'entends par ponctualité. Et maintenant, les amis, au lit ! Rentrez tous au logis. L'événement d'aujourd'hui me rappelle l'époque où je…

Et ce disant, le maire laissa, selon sa manie, filer de biais un regard emprunt de gravité et lourd de signification.

« Allons, le maire va maintenant raconter comment il conduisit l'impératrice, se dit Levko qui, le cœur allègre, se hâta vers la chaumière tapie dans les cerisiers et que nous connaissons déjà.

« Dieu te fasse paix, bonne et charmante demoiselle, songeait-il. Qu'il te soit donné de sourire éternellement dans l'autre monde parmi les saints anges ! Je ne soufflerai mot à âme qui vive du prodige qui s'est accompli cette nuit. La confidence sera pour toi seule, chère Hannah, parce que tu seras disposée à croire mon récit et nous prierons ensemble pour le repos de l'âme de la malheureuse noyée... »

Il arrivait tout près de la chaumière dont la fenêtre était ouverte ; à la clarté des rayons de lune qui y pénétraient à torrents, il aperçut Hannah plongée dans le sommeil. Sa tête reposait sur son bras, un incarnat léger teintait ses joues, et ses lèvres remuèrent pour murmurer sans doute le nom de l'aimé.

« Dors, ma jolie ! Puisses-tu voir dans ton rêve tout ce qu'il y a de meilleur ici-bas, mais qui, si beau qu'il soit, devra pâlir devant notre réveil... »

Il la bénit du signe de la croix, referma l'étroite fenêtre et s'éloigna sur la pointe du pied.

Quelques instants après, il n'y eut vraiment plus un être au village qui ne dormît. Seule, la lune cheminait, toujours aussi étincelante et magnifique, par les déserts incommensurables du ciel d'Ukraine. Le même souffle solennel hantait encore les altitudes sublimes et la nuit, nuit divine, achevait majestueusement de se consumer. Elle non plus, la terre, n'avait rien perdu de sa splendeur sous cette merveilleuse lumière d'argent. Mais plus personne ne restait pour savourer tant de charmes ; tout le monde dormait.

Seul, de loin en loin, un aboi violait le silence et longtemps encore l'ivrogne Kalenik erra par les rues ensommeillées, à la recherche de son logis.

LA LETTRE PERDUE

Histoire vraie contée par le sacristain de…

Alors, vous voulez donc que je vous parle encore de mon grand-père ?... Bon ! pourquoi ne vous divertirais-je pas en vous contant un récit du temps jadis ? Ah ! l'ancien temps, le bon vieux temps !... Quelle allégresse, quelle joie de vivre ne vous fondent-elles pas sur le cœur dès que l'on entend conter ce qui s'est passé il y a longtemps, si longtemps en ce bas monde, tellement longtemps que l'on oublie la date, mois et année, de l'événement ! Et si de surcroît un parent quelconque, aïeul ou bisaïeul, se trouve mêlé à l'affaire, va chercher mieux, si tu peux ! Que je m'étrangle plutôt en chantant l'antienne à la grande martyre sainte Barbe, si en pareil cas je n'ai pas l'illusion d'être moi-même le héros de l'aventure, comme si je m'étais insinué dans l'âme de l'ancêtre, ou bien s'il faisait lui-même des siennes dans ma carcasse... Mais ce que je fuis par-dessus tout, ce sont nos jeunes personnes du sexe, mariées ou non. Que j'aie seulement le malheur de me montrer à leurs yeux :

– Thomas Grigoriévitch, bon Thomas Grigoriévitch, de grâce, racontez-nous une histoire qui fasse bien peur... Allez-y, allez !...

Et patati, et patata, et leur langue de jaboter et de jacasser. Ce n'est point qu'il m'en coûte de leur narrer quelque chose, mais voyez donc un peu ce qui leur arrive ensuite, dès qu'elles sont au lit ! Car je sais fort bien que de la première à la dernière elles frissonnent sous leurs couvertures comme si elles tremblaient la fièvre et chacune se cacherait volontiers la tête sous la peau de mouton. Que par hasard un rat vienne à gratter un pot, ou que par mégarde elles-mêmes effleurent du pied le

tisonnier, Dieu leur vienne en aide !... elles ont déjà l'âme dans les talons. Et le lendemain, comme si de rien n'était, elles vous importunent de plus belle ; contez-leur une aventure à leur donner la chair de poule, elles ne demandent que cela.

Qu'est-ce que je pourrais bien vous débiter ?... ça ne me revient pas de but en blanc à la mémoire... J'y suis ! je vous dirai comment des sorcières jouèrent à la bourre avec mon grand-père. Une seule condition au préalable, messieurs, prière de ne pas me faire perdre le fil de mon histoire, sans quoi je vous servirai une telle bouillie que l'on rougirait même d'y goûter. Il faut vous prévenir aussi que mon grand-père était quelqu'un parmi les Cosaques de son temps. Il connaissait ses lettres et avait des notions d'orthographe. À certains jours de fête, il déclamait l'Épître de façon à réduire maint fils de pope de nos jours à se cacher. Or, vous savez fort bien que s'il avait été question à son époque de ramasser à Batourine tous les particuliers sachant lire et écrire, inutile de se mettre en quête d'un bonnet, car ils auraient tous tenu facilement dans le creux d'une main. Par conséquent, rien d'étrange si n'importe qui l'honorait en passant d'une profonde révérence.

Noble et puissant seigneur messire l'Hetman avait un beau jour résolu de faire porter pour des raisons à lui une lettre à l'impératrice. Celui qui exerçait alors les fonctions de secrétaire au régiment... la peste soit de lui, voilà que j'oublie comment il s'appelait... peut-être bien Viskriak, plutôt Motouzotchka ?... ou encore Golopoutzek... non, ce n'est pas encore ça... Bref, je me rappelle seulement que, fort difficile à prononcer, son nom de famille commençait drôlement... Toujours est-il qu'il convoqua mon grand-père et lui annonça que l'Hetman lui-même le désignait comme courrier chargé de porter une missive à l'impératrice. Mon grand-père n'aimait pas à lambiner quand il s'agissait de prendre ses cliques et ses claques. Il cousit donc la lettre dans son bonnet de fourrure, sortit son cheval, gratifia d'un baiser sonore sa femme et aussi, selon sa manière de

parler, ses deux gorets, dont l'un était justement le propre père de votre serviteur et souleva ensuite sur son passage une fameuse poussière, à croire qu'une quinzaine de jeune gens jouaient une partie de barres au beau milieu de la route.

Le lendemain, il entrait déjà à Konotop avant que le coq n'eût chanté pour la quatrième fois. À cette époque, il se tenait une foire dans cette ville et il y avait dans les rues une telle cohue que les yeux nous en faisaient mal. Mais comme le messager arrivait de très grand matin, tout le monde somnolait, allongé à même le sol. Tout contre une vache, gisait un jeune bambocheur au nez écarlate comme la gorge d'un bouvreuil ; plus loin ronflait assise une débitante de silex à briquet, de bleu à linge, de petits plombs et de craquelins. On apercevait aussi un Tzigane vautré sous une charrette, et un saunier de Crimée étendu sur son chariot de poisson, puis en travers de la route, jambe de ci, jambe de là, un Russe barbu en ceinture et moufles de cuir... bref toute la racaille habituelle des foires. Mon grand-père s'arrêta pour contempler ce spectacle à son aise. Cependant, une certaine animation reprenait peu à peu dans les baraques de toile, par exemple, un cliquetis de flacons remués par des aubergistes juives ; çà et là, serpentait un filet de fumée et l'odeur des pâtisseries frites planait sur toute l'étendue du champ de foire. L'idée vint à mon grand-père qu'il n'avait ni briquet, ni provision de tabac, et il s'en fut à l'aventure à travers le campement.

Il n'avait pas fait vingt pas qu'il se trouva nez à nez avec un Zaporogue ; et quel noceur, cela se lisait sur sa mine ! en braies d'un rouge vif comme de la braise, en surcot d'azur, ceint d'une écharpe de teinte crue, et au côté, le sabre et une pipe dont la chaînette de cuivre lui pendillait jusqu'aux talons Ah ! les lurons que voilà, ces Zaporogues ! À peine levé, ça s'étire, ça vous lisse une moustache gaillarde, ça fait claquer les talons ferrés de leurs bottes, puis hop !... les voilà partis, et faut voir comme ! et aux dernières mesures de la danse, les jambes se démènent

comme le fuseau aux mains des fileuses. Plus impétueux que bourrasque, ils ont déjà la mandore aux doigts, et toutes les cordes vibrent d'un seul coup ; l'instant d'après, poings sur les hanches, ils ploient les jarrets et dansent frénétiquement en rasant le sol du fond de leurs braies, puis la chanson jaillit en trombe de leurs lèvres... la joie de vivre, quoi !... Non, ce bon temps est bien fini ; il n'y a plus de Zaporogues !

En tout cas, ces deux-ci se rencontrèrent, et de fil en aiguille, comment ne pas lier connaissance ? Ils jasèrent tant et tant, et si longtemps que mon grand-père en arrivait presque à oublier totalement la nécessité de reprendre sa route. Les libations succédèrent aux libations, comme la chose se pratique à ces noces célébrées à la veille du carême. Mais à la fin, ils en eurent sans doute assez de casser de la vaisselle et de jeter leur bel argent par les fenêtres, et d'ailleurs aucune foire ne dure éternellement. Bref, les amis de fraîche date résolurent de ne plus se séparer et de voyager botte à botte.

Il se faisait déjà tard comme ils débouchaient en rase campagne. Le soleil était allé se coucher et de place en place des traînées rougeâtres signalaient la trace de son passage. Les guérets s'étalaient, bigarrés comme ces jupons de laine que les jolies filles récemment mariées portent aux jours de fête carillonnée. Le Zaporogue en question se montrait d'une faconde effrayante, au point que mon grand-père et un troisième larron qui s'était attaché à leurs pas se demandaient déjà si quelque diable n'avait pas élu domicile en lui. Où donc allait-il chercher tout ça, des histoires et des anecdotes si drolatiques que souventes fois mon grand-père dut se tenir les côtes et que son ventre faillit lui en péter de rire. Mais à mesure que l'on avançait en pleine campagne, cette loquacité fanfaronne baissa progressivement de ton, tant et si bien que notre homme qui tressaillait maintenant au moindre bruissement, finit par ne plus proférer une syllabe.

– Hé ! hé ! pays, m'est avis que l'envie de dormir te tient pour de bon !... Tu voudrais bien être chez toi au plus vite, hein, et t'étendre sur le poêle sans lanterner ?...

– J'aurais bien tort de vous le cacher, répondit soudain le Cosaque, tourné vers les deux autres et braquant sur eux son regard. Savez-vous que j'ai depuis longtemps vendu mon âme au diable ?

– La belle affaire ! Et qui donc, à tel ou tel moment de son existence n'a fait marché avec le Malin, mais c'est alors qu'il faut s'en donner à cœur joie, à en perdre, comme on dit, le dernier liard...

– Hélas ! mes amis, je m'en donnerais aussi, très volontiers, si le terme assigné par ce gaillard n'expirait justement cette nuit. Allons, frères, dit-il en topant avec eux, ne me livrez pas, gardez-vous de fermer l'œil cette nuit et de ma vie je n'oublierai cette marque d'amitié...

Comment refuser assistance à un mortel en si pitoyable condition ? Mon grand-père déclara sans ambages qu'il se laisserait trancher le long toupet qui parait son propre crâne plutôt que de permettre au démon de flairer cette âme chrétienne avec son museau de chien.

Nos Cosaques auraient peut-être bien allongé cette étape si le ciel nocturne ne s'était bouché entièrement, comme voilé d'une toile d'étoupe, en sorte qu'en plein air on y voyait juste autant que sous une pelisse en peau de mouton. Seule, tremblotait dans le lointain une grêle lumière, et les montures, sentant l'écurie toute proche, pressaient l'allure, en pointant les oreilles et fouillant de l'œil les ténèbres. La faible lueur avait l'air de courir à leur rencontre et bientôt les Cosaques discernèrent une modeste auberge, penchée de guingois, à la manière d'une bonne femme qui rentre d'un joyeux baptême.

En ce temps-là les auberges différaient de celles d'à présent, non seulement parce que la place y manquait pour prendre ses aises, et danser la Cosaque, voir même y aller d'un hopak ; on ne savait même pas où se vautrer une fois que la boisson vous montait au cerveau et que les jambes commençaient à décrire des arabesques. La cour était bondée de chariots de sauniers. Sous des appentis, dans les crèches, dans l'entrée, les conducteurs ronflaient comme des chats, qui roulé en boule, qui vautré de tout son long. Seul devant son lumignon, l'aubergiste marquait au moyen de coches sur une baguette combien de quarts et de huitièmes de pinte avaient été mis à sec par les gosiers des marchands de saumure.

Mon grand-père commanda trois bonnes mesures d'eau de vie et s'en alla dormir dans la grange. Tous les trois s'étendirent côte à côte, mais avant même de leur tourner le dos mon défunt grand-père constata que ses compagnons avaient déjà sombré dans un sommeil de plomb. Il réveilla ce Cosaque qui s'était insinué dans leur compagnie et lui rappela la promesse faite au camarade. L'homme se souleva à demi, se frotta les yeux, et s'assoupit de plus belle. Le courrier de l'Hetman eut beau faire, il lui fallut monter la garde tout seul.

Pour vaincre d'une façon quelconque la somnolence, il passa en revue tous les chariots, fit un tour aux écuries, alluma sa pipe et revint s'asseoir près des siens. Le silence était si profond que l'on eût probablement entendu une mouche voler. Il lui parut alors que les cornes d'on ne savait quoi de grisâtre pointaient de derrière une charrette. À partir de ce moment, ses paupières commencèrent à se coller, en sorte qu'il devait à tout bout de champ les frotter du poing ou les imbiber de l'eau de vie qui restait.

Or, dès que son regard retrouvait quelque netteté, il ne découvrait plus trace de la vision, mais un instant après le monstre réapparaissait, sous un chariot, cette fois !... Le veilleur

écarquillait les yeux tant qu'il pouvait, mais cette maudite envie de dormir revenait tendre sa buée sur toutes choses. Les bras du bonhomme s'engourdissaient, finalement il courba la tête et un pesant sommeil eut si bien raison de lui qu'il s'écroula à la renverse, comme assommé.

Il dormit longtemps, et déjà le soleil lui avait joliment rôti le crâne quand il reprit conscience. Son premier soin fut de s'étirer par deux fois, puis de se gratter l'échine, après quoi il remarqua que les chariots étaient deux fois moins nombreux que la veille, preuve que bien des sauniers s'étaient mis en route avant le petit jour. Il se tourna enfin vers ses compagnons ; le troisième Cosaque dormait toujours, mais le Zaporogue avait disparu. Il questionna des gens, mais personne n'était au courant de rien. À la place du compagnon il n'y avait par terre que son surcot. La peur et la perplexité s'emparèrent de mon grand-père qui alla jeter un coup d'œil du côté des chevaux : le sien et celui du Zaporogue manquaient à l'appel. Qu'est-ce que cela signifiait ? Que le diable eût enlevé le Zaporogue, on pouvait encore l'admettre, mais les chevaux ?... À force de peser le pour et le contre, grand-père aboutit à cette conclusion que survenu probablement à pied, le diable lui avait subtilisé son cheval pour la bonne raison que l'enfer ne devait pas se trouver à deux pas. Mon aïeul regrettait amèrement de n'avoir pas tenu son serment de Cosaque.

– Soit ! se dit-il, je n'y peux rien, je partirai à pied, peut-être aurai-je la chance de rencontrer un maquignon revenant de la foire et je me procurerai vaille que vaille une monture...

Mais comme il voulait de rage arracher son bonnet de fourrure, il s'aperçut qu'il était nu-tête et claqua des mains, en se rappelant que la veille il avait un certain moment troqué de coiffure avec le Zaporogue. Qui donc avait bien pu emporter le couvre-chef, sinon le Malin ? Adieu maintenant la récompense de l'Hetman ! bonsoir, la lettre de l'impératrice ! À cette pensée,

il enfila à l'adresse du diable une telle kyrielle de surnoms, et tous si bien choisis que l'intéressé dut, ce me semble, éternuer plus d'une fois dans sa géhenne, Mais quoi ! les gros mots sont d'une aide médiocre ; si fort et si souvent qu'il se grattât la nuque, le vieux n'arrivait pas à en sortir la queue d'une bonne idée. Que tenter dans ces conditions ? Se mettre vivement en quête du bon sens d'autrui. Il rassembla tous les braves gens qui se rencontraient dans l'auberge, et leur fit sans omettre un détail le récit du malheur qui venait de fondre sur lui. Les sauniers méditèrent longtemps, le menton appuyé sur le manche de leur fouet, et dodelinèrent de la tête déclarant que nulle part, de mémoire de chrétien, on n'avait ouï parler d'un phénomène aussi surprenant, à savoir le vol par le diable d'une missive de l'Hetman. D'autres ajoutaient que si le démon ou un Russe vous dépouille de quelque chose on peut bien dire adieu à tout jamais à ce qu'ils ont subtilisé.

Seul l'aubergiste restait dans son coin, sans mot dire. Mon grand-père l'aborda car un homme à la bouche cousue doit, comme chacun sait, avoir engrangé sa bonne part de jugeote. Oui, mais ce débitant n'était guère prodigue de paroles, et si le vieux n'avait extrait de sa poche cinq pièces d'or, son attente eût été vaine.

– Je vais t'enseigner le moyen de retrouver la lettre, dit l'aubergiste en tirant à l'écart mon aïeul dont le cœur fut aussitôt soulagé. D'après ton regard, je vois que tu es un pur Cosaque et pas une femmelette. Fais bien attention ! Non loin de l'auberge il faut tourner à droite, si l'on veut aller au bois. Dès que les premières ombres du soir tomberont sur la campagne, tiens-toi prêt à marcher. Le bois est habité par des Tziganes qui sortent de leurs trous pour forger du fer par des nuits où les sorcières fendant la nue à califourchon sur leur tisonnier sont les seules à mettre le nez dehors. Quel est au juste le métier de ces Tziganes, peu t'importe en somme. Tu entendras bien du tintamarre sous bois, mais ne te dirige pas du

côté où l'on frappe sur l'enclume. Tu trouveras devant toi un sentier qui passe près d'un arbre brûlé ; ce sentier, tu l'emprunteras et alors, marche, marche encore et marche !... Des épines te grifferont peut-être, ou un taillis épais de noisetiers te barrera la route, ça ne fait rien, va de l'avant quand même. Et quand tu déboucheras sur la rive d'un petit cours d'eau, c'est là seulement que tu pourras t'arrêter ; tu y verras ceux qu'il te faut. À propos, n'oublie pas d'avoir en poche ce pourquoi les poches sont fabriquées... Tu dois comprendre que cette denrée est toujours la bienvenue, chez les démons comme chez les mortels.

Ses recommandations achevées, l'aubergiste regagna sa niche, sans vouloir ajouter un mot de plus.

On ne saurait prétendre que mon grand-père se rangeât parmi les poltrons. Lui arrivait-il de rencontrer un loup il vous attrapait carrément le fauve par la queue, et s'il jouait des poings dans un groupe de Cosaques, il jetait à terre tous ceux-ci comme s'il gaulait des poires. Il avait pourtant quelque peu la chair de poule au moment de se hasarder dans la forêt par une nuit si noire. Si au moins une pauvre petite étoile avait lui au firmament !... Rien que des ténèbres et du silence, comme dans une cave. L'unique chose à se faire entendre là-haut, tout là-haut, loin au-dessus de sa tête, c'était le vent glacial qui bondissait de cime en cime sur les arbres qui, rappelant des caboches de Cosaques éméchés, vacillaient comme en ribote, cependant que leurs feuilles bredouillaient des propos sans suite, à la manière des ivrognes.

Dès que ce froid si pénétrant se mit à souffler, mon grand-père songea avec regret à sa peau de mouton, mais tout d'un coup on eût dit que cent marteaux cognaient à la fois dans l'épaisseur du bois et de si terrible façon qu'il croyait les entendre résonner sous son propre crâne. Alors, un éclair illumina l'espace d'un moment toute la forêt. L'ancien aperçut

immédiatement le sentier qui déroulait ses méandres entre des broussailles rampantes. Il découvrit aussi l'arbre brûlé et les buissons d'épines ; en un mot, jusqu'au moindre détail de ce qui lui avait été annoncé : l'aubergiste ne mentait donc pas.

Toutefois, ce n'était nullement une fête que de se frayer un passage entre ces fourrés hérissés d'aiguillons ; de sa vie, mon grand-père n'avait eu affaire à de sales rameaux piquant les gens aussi cruellement ; presque à chaque pas, la douleur lui arrachait des cris. À force d'aller, il atteignit un endroit beaucoup moins rétréci, et il lui sembla que les arbres, maintenant plus clairsemés, présentaient, à mesure qu'il avançait, des troncs si gros qu'il n'en avait jamais vu de pareils, même aux confins les plus reculés de la Pologne. Soudain, il entrevit au travers des ramures, une rivière de pauvre mine, aux eaux foncées comme de l'acier bruni. Il se tint longtemps sur la berge, l'œil aux aguets. Sur l'autre rive brillait un feu qui à tout moment paraissait sur le point de s'éteindre, mais dont le reflet flambait ensuite de plus belle dans la rivière qui avait l'air de frissonner comme un gentilhomme polonais tombé dans les pattes de Cosaques. Il y avait aussi un petit pont.

– Ma foi, se dit le vieux, seule la brouette du diable passerait par là, et encore il est permis d'en douter.

Malgré tout il s'engagea sur le pont et le franchit en moins de temps qu'il n'en faudrait à tel ou tel pour prendre un cornet à tabac et humer une prise. Ce fut alors qu'il découvrit, assis autour du feu, certaines gens à la trogne si avenante qu'en toute autre circonstance Dieu sait ce qu'il n'aurait pas donné pour se dispenser de faire plus ample connaissance. Mais à ce moment, l'on n'y pouvait rien, il fallait traiter avec eux. Mon grand-père se cassa donc presque en deux, en manière de salut.

– Dieu vous garde, braves gens !

Si l'un d'eux au moins avait daigné incliner la tête en réponse, mais non, tous restaient accroupis, bouche close, et jetant quelque chose dans le feu. Remarquant une place vacante, le nouveau venu l'occupa sans plus de façons. Le silence se prolongeait, et comme l'ennui gagnait le Cosaque, il fouilla dans sa poche, tira sa pipe et risqua un œil vers ses compagnons ; pas un ne l'honorait d'un regard.

– Or çà ! l'honorable assistance, ayez l'obligeance de m'indiquer le moyen... heu... si c'est un effet de votre bonté...

Mon grand-père n'avait pas mal vécu hors de son trou et savait par conséquent flagorner le monde ; mis d'aventure en présence de Sa Majesté impériale, il se fût tiré même d'affaire sans avoir à en rougir.

–... le moyen, dis-je, si je peux m'exprimer ainsi, sans oublier les convenances, ni manquer au respect que je vous dois... J'ai bien une pipe, mais voilà ! rien pour l'allumer.

Pas une réponse non plus à cette entrée en matière ; seulement, l'une des sinistres figures tendit un tison enflammé, droit à la face de mon défunt parent, en sorte que si ce dernier ne s'était vivement écarté, il risquait de dire un éternel adieu à l'un de ses yeux. Voyant au bout du compte que le temps passait en pure perte, il résolut de déballer son affaire, que cette engeance impure l'écoutât oui ou non. Tous le dévisagèrent, dressèrent l'oreille et... tendirent la patte. Le bonhomme comprit le geste, ramassa dans le creux de sa main toutes les pièces de monnaie qu'il portait sur lui et les flanqua par terre, au milieu d'eux, comme il l'eût fait à des chiens. À peine se fut-il défait de son argent que tout se transforma autour de lui ; la terre trembla, et il se trouva, autant dire en enfer, mais par quel moyen, il n'a jamais été capable de nous l'expliquer.

– Oh ! mes aïeux !... s’écria-t-il, après avoir promené ses regards à la ronde.

Et de fait, quels êtres monstrueux autour de lui ! et un tel fourmillement de gueules immondes que l’on voyait double comme on dit. Quant aux sorcières, toutes en grande toilette, et fardées plus que des demoiselles à la foire, il y en avait tant et tant qu’elles rappelaient ces abondantes chutes de neige qui se produisent parfois à la Noël. Et toutes, autant qu’elles se trouvaient là, dansaient comme prises de boisson une manière de trépak[6] diabolique. Et quelle poussière ne soulevaient-elles pas, Dieu nous préserve ! N’importe quel chrétien aurait frissonné à la seule vue des bonds d’une hauteur fantastique exécutés par la tribu démoniaque. Malgré l’intensité de sa frayeur, mon grand-père éclata de rire au spectacle des diables au museau de chien, perchés sur de maigres tibias d’Allemands, et qui, la queue virevoltante, s’empressaient autour des sorcières, à l’instar de nos gars courtisant de jolies filles. Il se tint également les côtes à l’aspect des musiciens qui martelaient à coups de poing leurs joues, en guise de tambourin, ou sifflaient du nez, à croire qu’ils jouaient de la clarinette.

À peine s’aperçut-elle de sa présence, que toute la horde se précipita vers lui. Groins de porc, museaux de chien, lippes de bouc, becs d’outarde, naseaux de cheval, tous étiraient le cou tant qu’ils pouvaient, cherchant à l’envi à l’embrasser. Pouah ! se dit mon grand-père devant cette ruée immonde. Enfin, on se saisit de lui et on l’installa devant une table, aussi longue peut-être bien que la route de Konotop à Batourine.

– Hé, hé ! cela ne va pas si mal, se dit-il en apercevant devant lui du lard, du saucisson, de l’oignon râpé menu sur du

---

[6] Danse russe très rapide, d’origine cosaque. *(Note du correcteur – ELG.)*

chou, et un tas d'autres friandises. On voit bien que ces charognes diaboliques n'observent pas les jeûnes !

Mon grand-père, soit dit en passant, ne crachait jamais sur l'occasion de s'en fourrer jusque-là. Il jouissait d'un solide appétit ; c'est pourquoi il tira de son côté sans plus amples discours un plat de tranches de lard et un jambon, empoigna une fourchette, guère plus petite que ces fourches dont nos paysans se servent pour charger le foin, la piqua dans la tranche la plus épaisse, posa dessous un croûton de pain, et... prrrrrt !... envoya le morceau dans une autre bouche que la sienne. Eh oui ! une bouche qui se trouvait tout contre son oreille ; il entendait même cette goule jouer si fort des mâchoires et des dents qu'on devait l'ouïr jusqu'au bas bout de la table. Le bonhomme ne dit rien, embrocha une nouvelle tranche, et cette fois il lui sembla bien qu'il l'avait déjà au ras des lèvres... oui, mais elle passa encore dans un autre gosier. À la troisième tentative, il rata encore son coup.

Saisi de male rage, il oublia sa peur et en quelles pattes il avait échoué, et bondit vers les sorcières.

– Ah ! ça, semence d'Hérode, vous seriez-vous donné le mot pour me narguer ?... Si à l'instant même vous ne me rendez mon bonnet de Cosaque, que je devienne catholique si je ne vous dévisse pas vos groins de porc, de façon que vous ayez le menton à la place de la nuque !

Le dernier mot n'était pas encore sorti de sa bouche que tous les monstres retroussèrent leurs lèvres et s'esclaffèrent d'un tel rire qu'il en eut le cœur glacé.

– Entendu ! s'écria d'une voix perçante l'une des sorcières qu'il prit pour leur reine, du fait qu'elle était un tout petit peu moins repoussante que le reste. Nous te rendrons le bonnet,

mais pas avant que tu n'aies joué avec nous trois parties de bourre...

Que faire, voulez-vous me le dire ? Un Cosaque s'attabler pour jouer aux cartes avec des porteuses de jupes !... Il fit la sourde oreille, mais finalement se rassit. On apporta un jeu tout aussi graisseux que ces cartes dont les filles de pope, en mal de fiancés, se servent pour se lire la bonne aventure.

– Écoute, aboya de nouveau la sorcière, si tu gagnes une seule partie, à toi le bonnet ! Mais si tu les perds toutes les trois, tu n'auras qu'à t'en prendre à toi-même, tu n'auras pas ton couvre-chef, et peut-être bien que tu ne reverras même plus la lumière...

– À toi de faire, en attendant, vieille garce, et vogue la galère !

Les cartes distribuées, mon grand-père releva les siennes, mais la nausée le prit rien qu'à les regarder, tant elles étaient archimauvaises. Si au moins, rien que pour rire, on lui avait donné un pauvre petit atout !... Dans les autres couleurs, la plus forte carte était un dix, et pas même un mariage ! tandis que la sorcière alignait un tas de quintes. Il lui fallut perdre cette partie. À peine eut-il reconnu son échec que de tous côtés des gueules hennirent, aboyèrent et grognèrent :

– À la bourre ! à la bourre ! à la bourre !

– Puissiez-vous crever, diabolique engeance, s'écria mon grand-père, se bouchant les oreilles avec ses doigts. « Bon, songea-t-il, la sorcière vient de battre les cartes, c'est à mon tour de faire... »

Il donna, retourna l'atout puis examina son propre jeu ; pour les simples couleurs, il n'avait pas trop à se plaindre, et il

ne manquait pas non plus d'atout. Au début, cela ne marcha pas trop mal, mais soudain la sorcière abattit une quinte, plus les rois... Le grand-père n'avait en main que des atouts, et sans perdre le temps à réfléchir, il cingla chacun des rois d'un solide atout.

– Hé, hé ! mais ceci n'est pas digne d'un Cosaque ! Avec quoi donc coupes-tu, pays ?

– Comment, avec quoi ? Mais avec des atouts !

– Possible que ce soit là des atouts à votre mode, mais chez nous, point !

Il regarda de plus près et effectivement ses cartes étaient d'une autre couleur que l'atout.

Qu'est-ce que c'était que cette diablerie ? Il dut se reconnaître perdant pour la seconde fois, et la horde démoniaque de s'égosiller encore en hurlant :

– À la bourre ! à la bourre ! à la bourre !

Mais cette fois, ce fut un tel tintamarre que la table en tremblait et que les cartes étalées dessus en avaient des soubresauts. Mon grand-père s'échauffait au jeu, et c'était à lui la donne pour la troisième partie. De nouveau cela marchait à merveille ; la sorcière eut beau exhiber une quinte, il coupa et piochant au talon, en sortit sa pleine main d'atouts.

– Atout ! meugla-t-il en abattant une carte si roidement qu'elle se gondola.

Son adversaire ne souffla mot, mais y alla d'un huit ordinaire.

– Holà ! avec quoi donc, antique diablesse, fais-tu cette levée ?

La sorcière souleva sa propre carte sous laquelle, il y avait un six... mais pas un six d'atout !

– Voyez-moi ça, comme ces damnées vous flouent un homme ! dit mon grand-père, dépité, en cognant la table du poing aussi fort qu'il pouvait.

Heureusement pour lui, la sorcière était plutôt faible dans la couleur, alors qu'à ce moment il tenait comme par un fait exprès un mariage. Il se prit à piocher au talon, mais sans grand cœur à l'ouvrage, car il tirait de telles saletés que les bras finirent par lui en tomber. Il ne restait plus qu'une seule carte au talon, et il y alla de n'importe quoi, d'un simple six, qu'il joua sans même l'honorer d'un regard. La sorcière dut l'accepter.

– En voilà bien d'une autre !... Que signifie ?... hé, hé ! il y a sans doute quelque chose qui cloche...

Mon grand-père venait en effet de tracer en secret sous la table le signe de croix avec son pouce sur ses cartes. Il regarda son jeu, holà ! il tenait en main l'as, le roi et le valet d'atout, et croyant jouer un six, il avait jeté un roi.

– N'étais-je pas à la bourre tout à l'heure ?... Roi d'atout, hein ?... et tu l'as ramassé !... Ah ! engeance féline, et cet as, veux-tu le bouffer ?... as !... Valet !...

Le tonnerre gronda dans l'enfer et la sorcière fut prise de convulsions ; tout d'un coup, vlan ! le bonnet fut lancé en pleine figure du gagnant.

– Ce n'est pas assez, cria celui-ci, s'armant de toupet une fois recoiffé, si ma brave bête de cheval ne se présente pas sous

mes yeux, que la foudre me frappe ici-même si je ne vous marque pas du premier au dernier du signe de la croix...

Déjà, il levait la main pour mettre sa menace à exécution, quand un squelette de cheval s'en vint en cliquetant près de lui.

– Tiens, le voilà, ton cheval !

À cette vue, le pauvre homme pleura comme un enfant en bas âge, tant il regrettait son vieux compagnon.

– Donnez-moi une monture quelconque pour que je m'évade de votre antre !

Un diable fit claquer sa chambrière et un coursier tout feu tout flamme apparut à mon grand-père qui sauta en selle avec la légèreté d'un oiseau. La terreur s'empara néanmoins de lui en cours de route, car rebelle aux cris comme aux rênes, le cheval galopait à travers ravins et marais. Rien qu'à nous raconter par où il avait passé, mon grand-père en avait encore le frisson. Une fois, il risqua un coup d'œil par terre et l'épouvante le saisit plus que jamais ; un vrai gouffre s'ouvrait devant ses regards. Avec des pentes d'une raideur atroce !... Et il n'y avait rien à faire, l'animal satanique filait droit dessus. Le cavalier tira sur la bride ; peine perdue !... De souche en souche, de butte en butte il croula tête la première dans l'abîme et en heurta le fond avec une telle violence que du coup il crut rendre l'âme... Ce qu'il advint de lui à partir de ce moment, il ne put jamais en tout cas se le rappeler, mais quand il eut quelque peu repris conscience, au premier regard qu'il jeta autour de lui, il constata qu'il faisait grand jour, que son œil troublé reconnaissait les lieux et qu'il se trouvait étendu sur le toit de sa propre maison.

Il se signa dès qu'il toucha du pied le sol. En voilà une diablerie !... quelle prodigieuse aventure ! et par quels merveilleux hasards un homme ne passe-t-il pas !... Il

contempla ses mains ; elles étaient pleines de sang. Son visage aussi, tel qu'il le vit au miroir d'une barrique d'eau fichée en terre. Après s'être lavé comme il faut pour ne pas effrayer ses enfants, il se glissa à pas de loup dans la chaumière et qu'aperçut-il ?... Les mioches qui s'en venaient vers lui à reculons et le bras tendu, disant :

– Regarde, regarde donc, la mère tressaute comme une folle !

Et de fait, la bonne femme était assise, assoupie devant le métier à filasse, fuseau aux doigts, et sautillait sur le banc, tout en dormant. Le mari lui prit doucement la main et la réveilla. Elle le considéra longtemps d'un œil exorbité, finit par le reconnaître et lui raconta son rêve. Il lui semblait que le poêle chevauchait à travers la pièce et bannissait hors de la maison à coups de pelle les pots, les cuveaux, et Dieu sait quels autres ustensiles.

– Allons bon ! dit son époux, ces prodiges tu ne les as vus qu'en rêve, moi j'en ai vu bien d'autres, et je ne dormais pas. Je pense qu'il faudra faire bénir notre logis, mais pour l'instant je n'ai pas une minute à perdre.

Cela dit, il prit quelque repos, se procura un autre cheval et cette fois ne s'arrêta pas une fois, ni de jour ni de nuit, avant d'être arrivé à destination et d'avoir remis sa lettre à l'impératrice. Là-bas, il lui fut donné de contempler tant et tant de merveilles qu'il eut de quoi raconter longtemps par la suite. Comment par exemple on l'avait introduit dans des appartements si hauts que l'on aurait pu y amonceler jusqu'à dix de nos chaumières sans que peut-être bien le tas eût atteint le plafond ; comment il avait risqué son regard dans une chambre, et rien du tout !... dans une seconde, rien encore... pas plus que dans la troisième ni même dans la quatrième... mais que dans la cinquième il avait aperçu Sa Majesté en personne,

couronnée d'or, vêtue d'un surcot gris tout neuf, chaussée de bottes splendides et qui mangeait des galettes dorées ; comment Elle avait intimé l'ordre de lui remplir son bonnet de billet bleus ; comment... mais bah ! impossible de se rappeler tout par le menu !

Pour ce qui est de ses démêlés avec le diable, il tâcha d'en perdre jusqu'au souvenir et s'il arrivait à quelqu'un de les lui ramener à la mémoire, il gardait le silence comme si l'affaire ne le concernait pas et il fallait bien de la peine et des supplications pour l'engager à nous conter ce qui s'était passé.

Probablement pour le châtier d'avoir oublié de faire bénir sa maison, à la suite de ces péripéties, tous les ans et précisément à la même date, il advenait à sa femme cette chose stupéfiante : elle ne faisait que danser, et rien de plus. Quelle que fût la tâche à laquelle elle s'attelait, ses pieds allaient leur train et bon gré mal gré elle devait fléchir les jarrets pour danser la Cosaque.